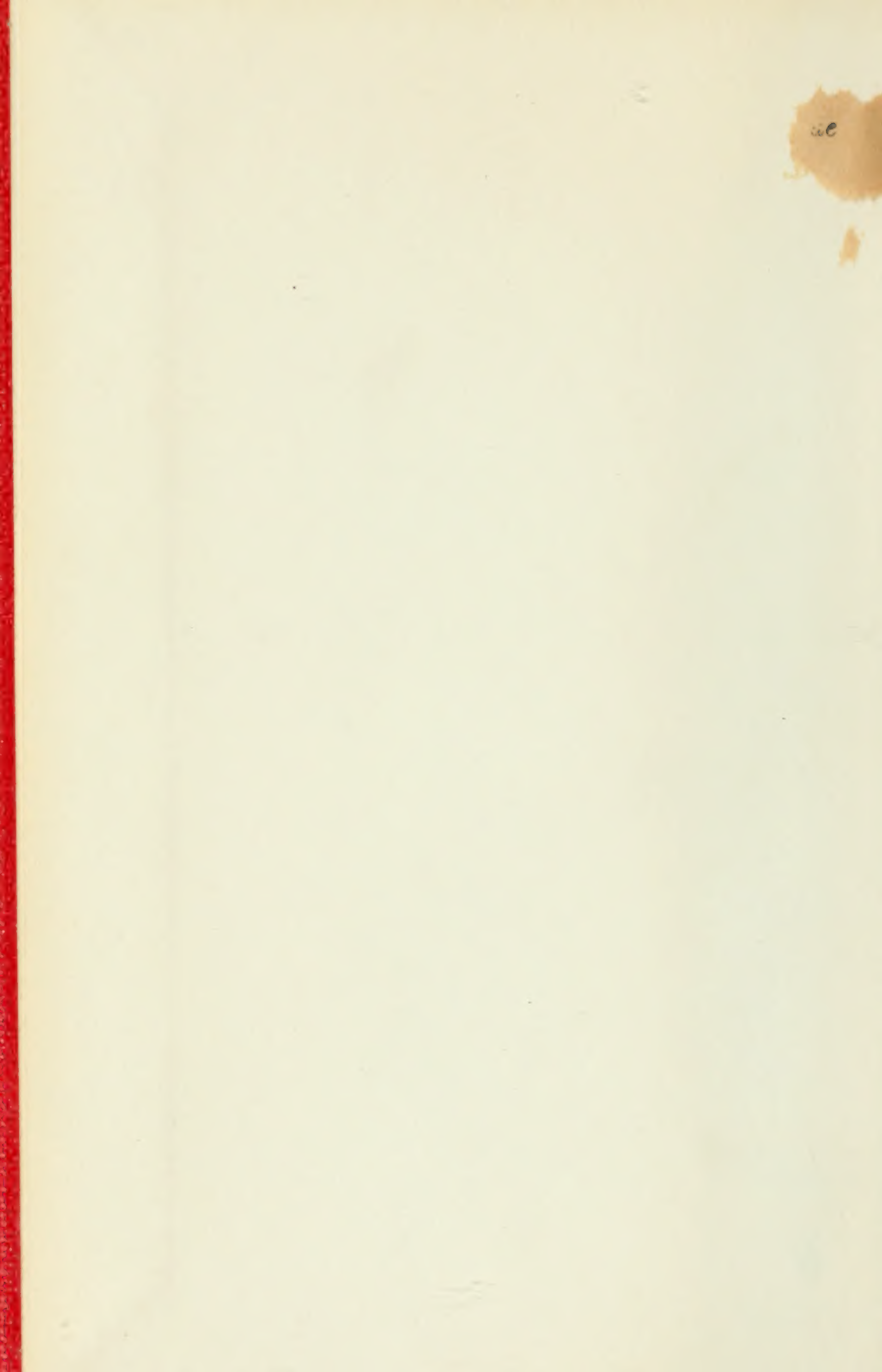

3 1761 08002109 0





# L'amour et le secret

*Il a été tiré, de cet ouvrage trente-cinq exemplaires sur papier de Hollande numérotés de 1 à 35.*

---

## OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

**Les Dupont-Leterrier**, roman (1900) . . . . . . . . . 1 vol.
**Notes sur la Russie** (1901) . . . . . . . . . . . . . 1 —
**Bonshommes de Paris** (1902). . . . . . . . . . . . . 1 —
**La Poésie nouvelle** (1902) . . . . . . . . . . . . . 1 —
**Les Trois Legrand**, roman (1903). . . . . . . . . . . 1 —
**Picrate et Siméon**, roman (1904). . . . . . . . . . . 1 —
**Le Roi Tobol**, roman (1905) . . . . . . . . . . . . . 1 —
**Les Souvenirs d'un peintre** (1906) . . . . . . . . . 1 —
**L'Art de regarder les tableaux** (1906) . . . . . . . 1 —
**Eloges** (1909) . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 1 —
**Contre la réforme de l'orthographe** (1909). . . . . 1 —
**La Fille de Polichinelle**, roman (1909). . . . . . . 1 —
**Trois amies de Chateaubriand** (1910) . . . . . . . . 1 —
**Les Limites du cœur**, comédie (1910) . . . . . . . . 1 —
**Visages d'hier et d'aujourd'hui** (1911) . . . . . . 1 —
**Le Sourire d'Athèna** (1911) . . . . . . . . . . . . 1 —
**L'homme qui a perdu son moi**, roman (1911) . . . . 1 —
**Les plus détestables bonshommes** (1912) . . . . . . 1 —
**Chateaubriand**, notices et extraits (1912) . . . . . 2 vol.
**La Grèce et nous** (1912) . . . . . . . . . . . . . 1 broch.
**La Crise**, comédie, en collaboration avec Paul Bourget (1912) . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 1 vol.
**Visages de femmes** (1913) . . . . . . . . . . . . . 1 —
**Les Idées et les hommes**, essais de critique (1913). 1 —
**La Révolte**, roman (1914). . . . . . . . . . . . . . 1 —
**Les Surboches** (1915). . . . . . . . . . . . . . . . 1 broch.
**Les Idées et les hommes**, deuxième série (1915) . . 1 vol.
**Les Idées et les hommes**, troisième série (1916) . . 1 —
**Figures d'autrefois** (1917) . . . . . . . . . . . . 1 —
**Sentiments de la guerre** (1917). . . . . . . . . . . 1 —
**La jeunesse de Joseph Joubert** (1918). . . . . . . . 1 —
**Joseph Joubert et la Révolution** (1919) . . . . . . 1 —
**Sidonia ou le malheur d'être jolie** (1920) . . . . . 1 —

ANDRÉ BEAUNIER

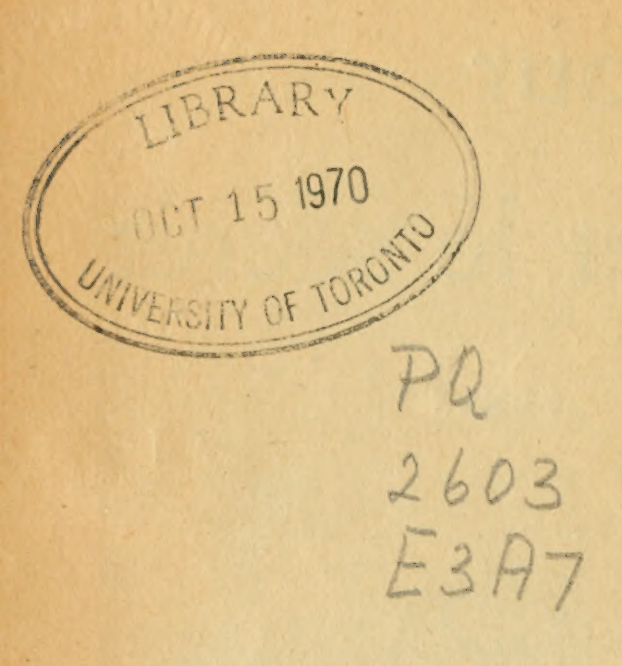
# L'amour et le secret

ROMAN





PARIS
ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR
26, RUE RACINE, 26


LIBRARY
OCT 15 1970
UNIVERSITY OF TORONTO
PQ
2603
E3A7

# L'amour et le secret

## PREMIÈRE PARTIE

— Et puis, vraiment, qu'est-ce que ça peut vous faire? dit Mathieu Landin, qui avait le goût d'une sagesse désabusée.

On ne lui répondit pas, tant la sagesse a toujours tort et, quelquefois, d'une manière si absurde qu'elle vous déconcerte et qu'on n'a point envie de causer avec elle. Mais il reprit :

— Qu'est-ce que ça peut vous faire, que Juliette soit la belle image de la vertu ou l'image de la beauté plus indulgente?

Et, soit qu'il eût raison peut-être ou qu'on eût envie d'éluder son reproche, on se tut. Mais il continua :

— Nous étions là, tous les cinq, vos deux ménages et mon célibat suranné, à regarder la lumière et l'ombre jouer comme deux jeunes filles un peu lasses

dans cette agréable vallée. Le soir était charmant... Votre querelle a tout gâté.

Jacques Fontaille rit doucement et s'écria :

— Qu'il est douillet!... Ne lui dérangez pas le moins du monde sa tranquillité : il va pleurer.

— Oui, répondit Mathieu, je vais pleurer! Quand une heure est jolie, sous le soleil ou les étoiles, et qu'on s'amuse à la détruire, je déteste ce vandalisme; et je ne suis pas un homme de progrès : cependant, le peu de civilisation que l'humanité s'est procurée condamne cette barbarie... Cette barbarie des opinions impatientes!

— Vous ne croyez à rien, vous; c'est bien commode! repartit Jenny Fontaille, et sans rire.

— Si c'est commode, veuillez en faire autant. On ne saurait trop exactement pratiquer les vertus qui rendent la vie plus aimable.

— Ce sont nos croyances qui nous empoisonnent la vie?

— Pas nos croyances : nos opinions! Je n'en veux pas à vos croyances. J'ai les miennes : et je sais ce que je leur dois. Quand j'étais jeune et un peu anarchiste, j'avais une pétulance des plus fâcheuses, et importune à moi plus qu'à personne. Un beau jour, j'ai résolu de croire...

— A quoi, mon Dieu?

— Précisément! A votre Dieu, ma chère amie. Et puis, au gouvernement.

— Quel qu'il soit?

— Mais oui! Pourvu qu'il soit.

— S'il gouverne mal?

— Tous les peuples ont toujours été mal gouvernés. Sauf de très courtes périodes et qui, le plus souvent,

n'ont pas été les plus heureuses. Enfin, je crois au gouvernement. Je crois encore à deux ou trois choses principales. J'ai des croyances ; je n'en suis pas fier : j'en suis content. Mais je n'ai pas d'opinions : ça, je l'avoue ; et, si je ne m'en vante pas, c'est que je suis bien élevé. Parce que, les opinions, il n'y a pas de peste plus dangereuse ! Tout le désordre vient des opinions. Voyez plutôt : le désordre s'est mis dans notre beau soir d'été, dès le moment que vous avez lancé vos opinions touchant la vertu de Juliette.

Ils devisaient ainsi, sur la terrasse fleurie d'un grand jardin qui, par de longues allées, descendait jusqu'à une vallée normande, ses prairies, sa rivière bordée de peupliers ; puis il y avait des collines, dont la ligne suivait la courbe gracieuse d'une corde qu'on lance. Tous les cinq étaient amis de longtemps et leur réunion dans la maison de campagne des Fontaille, ces mois d'été, continuait et resserrait leur intimité parisienne. Jacques Fontaille, peintre célèbre, avait épousé depuis deux ans Jenny d'Ervise, veuve récente du romancier Denis d'Ervise : et d'Ervise était un camarade ancien de Fontaille et de Mathieu Landin, celui-ci amateur d'art et amateur de la vie, assez riche pour ne rien faire et trop intelligent pour travailler sans motif. L'autre ménage était de vieux amis, les Durny : Pierre Durny, l'égyptologue bien connu, comme disaient, pour abréger, les personnes à qui l'égyptologie est le moins familière. Les deux femmes avaient de peu d'années passé la quarantaine ; et les trois hommes la cinquantaine.

— Enfin, reprit Jenny Fontaille, vous ne croyez pas à la vertu des femmes : c'est désobligeant !

— Moi? répliqua Mathieu Landin. Il faudrait être un fou, pour refuser une croyance si belle, si apaisante et si parfaitement digne de charmer les loisirs de l'humanité supérieure. Mais ce n'est pas sur ce thème anodin que la bisbille a éclaté.

— Il a raison, dit Pierre Durny; c'est la vertu de Juliette que vous avez proclamée, affirmée, imposée comme une évidence.

— Or, continua Mathieu Landin, la vertu de Juliette, c'est une opinion. C'est une opinion sur un fait. Et, vous êtes bien de mon avis, vous Durny qui avez l'usage de l'histoire : sur les idées générales, tout ce qu'on voudra; quant aux faits, nous n'en savons rien!

L'égyptologue ne dissimula point une grimace. M^me^ Durny, femme sans reproche et sans bonté, montra de l'entêtement :

— Je n'entends rien à votre philosophie. Mais Juliette a la réputation d'une coquette et, si vous me dites qu'on l'a calomniée, que voulez-vous? moi, dans l'incertitude, je crois le mal. Ne criez pas! La calomnie, presque toujours, est une vérité inutile ou prématurée.

— Je ne savais pas! dit Jenny, un peu sèchement.

Comme cette maxime avait déplu, l'égyptologue intervint :

— Pour ce qui est de Juliette, ma bonne amie, l'incertitude n'existe pas. Car on sait tout : le jour et l'endroit... Ce fut à Chantilly : la date, je l'ai oubliée; mais on la sait, le jour et l'heure.

— Vous y étiez, c'est évident! On croit y être, à vous entendre!

Jenny se fâchait. Jacques, très opportunément, se

rappela qu'on avait dit aussi que Juliette n'était pas, de nature, disposée à l'amour et qu'une singularité physique l'en préservait.

— C'est ça! fit alors Jenny. En admettant qu'elle fût honnête femme, ce n'était pas sa faute!

Un jeune homme arrivait sur la terrasse, au moment où la causerie prenait ce mauvais tour. Il demanda :

— De qui donc parlez-vous?

— Ah! répondit Mathieu Landin, je te le donne en mille, mon cher Alain.

— De qui?

— De Mme Récamier!

## II

Ce jeune homme était un grand garçon mince et à l'air doux, Alain d'Ervise, le fils de Jenny Fontaille. A dix-neuf ans, au début de la guerre, il s'était engagé ; il venait de passer toute la guerre aux armées, les dernières années en Orient. Sa rentrée dans sa famille et son retour à la vie ordinaire ne se faisaient point aisément. Il avait des manières un peu étranges et dépaysées, ne reprenait pas sans peine son habitude et, à chaque instant, souffrait d'une espèce d'hésitation qui le rendait gauche avec grâce et plus touchant que bien facile à vivre. Au surplus, sa famille avait changé, pendant son absence, Jenny s'étant remariée. Jacques Fontaille, qu'il avait toujours connu, ami de son père et de sa mère, était maintenant son beau-père, était de la maison, gouvernait la maison comme la sienne et le traitait avec une autorité obligeante. Il fallait s'accoutumer à des nouveautés imprévues. En outre, la bisbille au milieu de laquelle il tomba, si anodine qu'elle fût, le troubla. Il regarda sa mère : elle sourit, d'une façon

comme un peu contrainte et, visiblement, pour le rassurer.

— C'est l'amie de Chateaubriand, qui vous anime à ce point? dit-il, avec un étonnement quasi incrédule.

— Oui, mon petit : car ils sont fous! répondit Mathieu Landin.

Pierre Durny protesta :

— Est-ce une folie?... En tout cas, cette jolie femme a exalté bien du monde, et fort loin dans l'espace, avant de nous émouvoir. Connaissez-vous cette anecdote? Vers le temps où Juliette et René promenaient leur bel amour sous les ombrages de Chantilly, Adalbert de Chamisso, poète et botaniste, fit un voyage de découvertes autour du monde. Son vaisseau aborda dans une île inconnue, que les cartes ne mentionnaient pas. Cette île était habitée par une peuplade aux mœurs paisibles et qui adorait une idole. Adalbert de Chamisso put voir l'idole... Une gravure encadrée, un merveilleux visage qui souriait... Il reconnut les traits charmants de Juliette Récamier, tels qu'Isabey les avait peints. Il ne sut pas comment cette image était arrivée en cette île perdue...

— Car l'origine des dieux est un mystère que la piété des fidèles ignore sagement! reprit Mathieu Landin.

— Et il est permis de supposer que l'idole sourit encore à ses adorateurs rouges ou noirs, coiffés de plumes, et que la religion de Juliette est, là-bas, constituée pour longtemps.

— Oui, reprit Mathieu Landin. Car, si les dieux ne duraient pas cent ans, la terre ne serait point habitable.

Une jeune femme survint, à qui Jenny tendit les bras et dit :

— Bonjour, Juliette!

A ce nom, peu s'en fallut qu'on ne rit d'abord ; puis un instant suffit à chacun pour s'apercevoir qu'il n'avait pas envie de rire, probablement : car une gêne remplaça vite la gaîté qui allait se produire. Seule fut gaie la jeune femme que cet accueil aurait pu embarrasser. Elle dit :

— Vous parliez de moi?

Et l'on eut presque trop d'empressement à certifier que non, que par hasard on ne pensait point à elle.

— Alors? demanda-t-elle, un peu surprise maintenant.

Ce fut Mathieu qui se dévoua :

— Nous ne parlions pas de vous ; mais d'une autre Juliette, qui était moins jeune et qui n'était pas plus jolie que vous, il y a cent ans, et qui est désormais déesse dans une île dont je ne sais pas le nom.

— Vous jouiez aux portraits? dit Juliette.

Un bavardage commença.

Cette Juliette nouvelle était fille d'une amie que Jenny avait tendrement aimée, qu'elle avait perdue et qui lui semblait revivre en cette jeune femme. Juliette approchait de vingt-sept ans. Mariée à dix-huit ans, veuve l'année suivante, elle gardait l'aspect d'une jeune fille; et son air d'ingénuité convenait à sa beauté parfaite. Elle était blonde, avec des yeux de la couleur de ses cheveux. Elle avait le teint mat qu'ont les jolies brunes ; et le soleil de l'été l'avait un peu hâlée. Ses traits étaient fins; son petit nez très mince dessinait une ligne nette ; ses lèvres souriaient presque toujours; et volontiers elle tenait les pau-

pières à demi-baissées. Elle s'habillait comme une jeune fille; et, quand des inconnus l'appelaient « mademoiselle », c'est à peine si elle s'apercevait d'une erreur qu'elle ne songeait plus à corriger. Elle habitait, l'été, non loin de la maison normande des Fontaille, un petit château, une ancienne folie que lui avait laissée sa mère et dont le voisinage était la cause pourquoi Jenny avait jadis bâti sa maison là. Elle venait chez les Fontaille constamment : elle était chez eux plus souvent que chez elle.

Un peu plus tard, dans la soirée, Alain, qui ne se cachait pas d'être nerveux, la pria de chanter. Et tous deux allèrent au salon qui, par une large fenêtre ouverte, donnait sur la terrasse. Les autres demeurèrent à leur place devant l'étroite vallée où l'ombre commençait de gagner, chassant la lumière et la contraignant de monter au faîte des collines. Juliette chanta la mélodie que Charles Bordes a jointe à ce poème de Verlaine, *Sur un vieil air*. Et le vieil air, « bien vieux et bien charmant », *Plaisir d'amour*, est l'accompagnement de la nouvelle musique. On l'entend à peine et à peine est-il là, comme nos souvenirs sont dans nos paroles soudaines. Parfois il semble sur le point d'émerger, puis retombe et retourne à cette espèce de silence qu'est l'oubli : la nouvelle musique se dégage et va sans lui, mais de loin guidée par lui, retenue par lui, attristée par lui. Et l'on dirait qu'entre les heures passées et l'heure présente, l'âme s'est débattue et enfin ne triomphe pas sans mélancolie.

La musique, le soir et dans la demi-obscurité, est plus charmante, comme si la lumière était son ennemie et comme si elle attendait, pour s'épanouir à

son gré, que la lumière fût partie. La nature le sait bien, qui tout le jour ne fait que du bruit et garde pour la nuit ses rossignols et le moindre chant de ses feuillages remués. Juliette aussi chantait avec la plus fine douceur, donnait peu de voix et donnait beaucoup d'âme. Elle retenait sa voix ; ou plutôt c'était la rêverie, dans le chant comme dans le poème, qui ne laissait pas la voix aller aux vives allégresses. La rêverie était tout le passé. Comment, de tout le passé immense, épais et dru autant que le sol foulé de la terre, une pensée qui vient d'éclore a-t-elle pu se dégager ? Et, prises dans le passé, leurs faibles captives, comment nos âmes ont-elles, pour surgir et pour fleurir, assez de force ou d'entrain, de gaieté ?...

La voix se tut : le piano continua la mélodie où le chagrin d'amour s'emmêlait à la kyrielle des notes vives et menues ; puis le silence prolongea cette musique. Ainsi dure le parfum des roses qu'on ne voit plus, quand s'est éteinte leur couleur dans la nuit.

Mathieu Landin se leva. Et l'on fut un peu étonné de le voir prendre un mouvement qui n'était pas indispensable. Il s'approcha de la fenêtre du salon, marchant d'un pas résolu ; et, sur un ton de badinage, mais avec une étrange sincérité, il dit à Juliette :

— Vous n'avez donc ni sensibilité, ni rien ?...

— J'ai mal chanté ? fit Juliette.

Il la regardait et ne l'écoutait pas. Il ne lui répondit pas et reprit :

— Du reste, les femmes n'ont pas de sensibilité. Si elles avaient la moindre sensibilité, elles en mourraient.

Jenny, éclatant de rire, s'écria :

— Il est fou !...

Mais lui :

— Pour n'en pas mourir, il faut la rude énergie des hommes ou plutôt leur stupidité admirable.

Ce fut à qui le raillerait de ses toquades. Et Jenny :

— Taisez-vous donc ! Elle a chanté comme un ange.

Il répondit, avec toute sa conviction pénétrée :

— C'est bien ce que j'ai voulu dire... Oui, comme un ange qui vivrait ici-bas où l'on n'est pas toujours heureux ! C'est Eloa, cette petite. Mais, moi, la musique des anges me bouleverse. Et je vous admire avec pitié, vous autres qui avez entendu ça et qui survivez.

— Enfin, tu n'es pourtant pas mort? lança Jacques Fontaille.

— Non ; mais je n'en vaux guère mieux.

Il était retourné s'asseoir et dodelinait drôlement :

— Je passe mon temps à endormir mes souvenirs...

— Vos mauvais souvenirs ? demanda Mme Durny.

— Tous les souvenirs sont mauvais...

— Parle pour toi ! dit Jacques.

— Sont mauvais, étant du passé, qui n'est que de la tristesse. J'endors mes souvenirs constamment, pour assurer mon repos. Et vous, Juliette impardonnable, vous m'avez imprudemment réveillé tout ça, tout ça, où je vais m'attrister pendant...

— Cinq minutes ?

— Huit jours peut-être ! Voilà ce que vous avez fait, avec votre petite chanson bien douce et bien charmante... Il me semble que je suis dans une chambre dont les murs sont couverts d'une cretonne

à fond blanc, sur laquelle, peints en rouge, noir et bleu, des Chinois alternent avec des oiseaux de la même couleur assez criarde. Il y a la même cretonne aux fenêtres et au lit dans une alcôve. Entre les deux fenêtres il y a une petite commode ventrue, avec des cuivres ciselés. Au milieu de la chambre, il y a un guéridon qui a toujours eu l'un de ses pieds plus court que les autres : on le calait avec un pion d'ébène qui venait d'un jeu de trictrac. Et il y avait, sur la cheminée de marbre, jaune, deux chandeliers de cuivre à la cloche et une pendule de cuivre sous un globe. C'était ma chambre, à la campagne, chez maman. Et ce fut la chambre de mes premières amours.

Juliette le supplia :

— Monsieur Landin, soyez gentil, racontez-nous vos premières amours ?

Il n'avait plus du tout l'air de plaisanter. Il répondit :

— Un peu plus tard, quand il fera tout à fait nuit.

— En attendant, reprit Jenny, vous qui êtes plus effrontés, racontez-nous vos premières amours... Vous, Pierre, et toi aussi, Jacques... Nous allons tout savoir... Mais dites la vérité.

— Moi, dit Jacques, moi, je me récuse.

— Hypocrite !

— Mais, non : ce n'est pas ça ; je vous jure... J'ai beau chercher... Vraiment, je ne me rappelle plus !... C'est drôle.

— C'est même un peu honteux ! Celle qui la première...

— Je ne me rappelle plus, je ne me rappelle plus !... Et vous avez tort d'en rire. Parce que ça me dégoûte et ça me fait de la peine.

— L'ingrat !

Jacques répétait : « Je ne me rappelle plus! » avec une insistance si malheureuse qu'on ne l'en taquina point longtemps.

— Moi, dit l'égyptologue, j'avais sept ou huit ans. C'était au bord de la mer, en Bretagne vers la fin de l'été. Il y avait des étoiles filantes. Et les grandes personnes disaient qu'il fallait faire un vœu en regardant tomber cette lumière. J'ai fait mon vœu, plus d'un soir, en tenant par la main une petite fille qui devait avoir à peu près quinze ans, qui était brune, habillée de noir et que j'adorais. Mon vœu, c'était de l'épouser.

— Et elle? demanda M^me Durny.

— Elle? Je ne sais pas. Nous avons passé tout l'été ensemble, depuis le matin jusqu'au soir. C'était une petite muette.

— Oh! fit Juliette, c'est un symbole! C'est un symbole, n'est-ce pas?

— Non, c'est la pure vérité. L'année suivante, mes parents m'ont ramené sur la même plage : Emma n'y est point revenue.

— Et vous ne savez pas ce qu'elle est devenue?

— Non. Comme je ne parlais pas à elle, je n'ai point osé parler d'elle à personne. Je ne l'ai pas revue ; mais je ne l'ai jamais oubliée.

— Je n'en savais rien! dit M^me Durny.

— Pardonnez-moi, ma chère amie... Et, si j'avais ton habileté de peintre, Jacques, je ferais son portrait, en ce moment, comme si elle était à poser devant moi.

— Et toi, Alain? demanda Juliette.

Comme Alain ne répondait pas, Mathieu Landin

sentit un élan de charité pour ce timide jeune homme :

— Laissez-le donc. C'est trop récent, ses premières amours !

— Alors, vous?

— Moi, ce n'est pas d'hier, en effet!... Vous n'avez donc pas lu, belle Juliette, une page de votre vieux Chateaubriand près de mourir? Il commande que, s'il meurt loin de sa Bretagne, on n'y rapporte point son corps avant cinquante ans révolus : « Un cadavre courant la poste me fait horreur; des os blanchis et légers se transportent facilement... » Eh! bien, voici les os blanchis et légers de mes premières amours : quelle poussière, hélas!... Mes premières amours, ce fut, et sans fadaise, une femme de chambre de ma grand'mère.

— Taisez-vous, Mathieu! s'écria Jenny.

— Je me tairai. Mais elle était accorte et bienveillante. Avec cela, pleine de tact. Elle m'aimait, pour ainsi dire, à la troisième personne : et avec tant de simplicité, pourtant; avec une bonhomie délicieuse!

Le bavardage finit dans une mélancolie un peu absurde; et ce fut comme si, en tombant sur la terrasse du beau jardin, sur les gens et les arbres, la nuit répandait de la cendre.

## III

Alain, de même que d'autres soirs, reconduisit Juliette chez elle. Et, sur la route, elle lui donnait le bras. Il lui dit :

— Mes premières amours, que vous me demandiez...

Et il commençait de se taire. Elle sentait, sous sa main, le bras d'Alain prêt à faire un geste ; et elle dit, car le silence était soudainement pire que nulle parole :

— Tu ne m'as point répondu...

— Mes premières amours, c'était vous !

— Oh ! fit-elle, plus étonnée que s'il lui avait dit que maintenant il était amoureux d'elle ; mais quand cela ?

Elle comptait en elle-même promptement que, depuis les cinq ans de la guerre, il ne l'avait pas vue ; qu'avant la guerre elle n'habitait pas la France et voyageait ; et qu'enfin leur ancienne amitié, du temps qu'elle était jeune fille, datait au plus proche de ses dix-sept ans à elle et, quant à lui, de ses quatorze ans.

— Raconte-moi! reprit-elle.

Et elle ajouta :

— C'est gentil à toi, de m'avoir aimée. Raconte-moi!

— Il n'y a rien à raconter. Ou bien ce serait une histoire assez ridicule et qui n'en finirait pas.

— Elle n'a pourtant pas été bien longue?...

— Elle n'a pas été bien courte. Et puis, j'en sais tout le détail, jour après jour. Mais vous ne vous en êtes jamais aperçue?

Elle eut le ton de s'excuser, pour répondre :

— Non... Tu étais un enfant...

— Vous ne vous en êtes jamais aperçue, même un jour qu'en vous embrassant comme de coutume... parce que j'étais un enfant... j'ai fait glisser mon baiser de votre joue à votre cou?...

— Je ne m'en suis pas aperçue, répondit Juliette.

Elle n'eût pas voulu quitter le bras d'Alain, de peur d'avouer ainsi plus d'émoi qu'elle n'en devait montrer. Mais il lui sembla que leur camaraderie perdait sa gentillesse innocente. Elle eût aimé à prendre gaiement cette anecdote d'un amour puéril ; mais ni l'accent trop passionné d'Alain ne le lui permettait, ni le trouble qu'elle en éprouvait.

— Je vous ennuie? demanda-t-il.

— Tu ne m'ennuies pas! répondit-elle. Seulement, le soir fraîchit : marchons plus vite, veux-tu?

Et comme si, pour marcher plus vite, elle avait à ramener les pans de son manteau, elle dégagea prestement sa main. Dès lors, libre, seule, déliée, elle se sentit plus maîtresse de soi, de sa volonté nette qu'elle improvisa. Elle dit :

— Tu étais un enfant précoce!

Et, de son mieux, elle rit avec simplicité.

Mais lui ne se prêta point à sauver par la plaisanterie amicale cette imprudence d'un aveu dont il redoutait le désastre. Il eut, comme les plus timides, une obstination singulière : et, plus allait vite Juliette, moins il avait de minutes à lui parler ; il se dépêcha :

— Le plus grand chagrin de mon enfance a été votre mariage. Ce dont j'ai souffert alors est une jalousie, une vraie jalousie d'homme. J'ai détesté votre mari...

Elle répliqua :

— Tu as eu grand tort !

Elle dit ce peu de mots d'une manière si étrange et d'une voix si étranglée qu'il ne sut pas si elle suffoquait de colère ou bien de rire. Il s'arrêta, crut qu'elle s'arrêterait aussi et demanda :

— Pourquoi?

Mais elle ne s'arrêtait pas; sans rien dire, elle refusait de s'arrêter, comme si elle avait résolu de ne pas lui montrer, même au peu de clarté des étoiles, son visage et ses yeux.

Il vint à elle, reprit sa marche auprès d'elle et, d'une façon pressante, il insista :

— Pourquoi, Juliette, avais-je tort? Je vous aimais... J'étais enfant, mais je vous aimais à la folie... Est-ce que vous ne savez pas ce que c'est que la jalousie?... J'ai détesté votre mari. . Pourquoi dites-vous que j'avais tort?...

Elle répondit :

— Mais parce qu'il ne le méritait pas !

Il aurait fallu, pour traduire au juste ces paroles énigmatiques, plus de temps qu'il n'en restait avant d'arriver à la porte de Juliette, où Alain s'en irait ;

plus de temps et plus d'habileté. Il s'embrouilla dans quelques hypothèses : et il se tut. Quand il n'y eut plus que cent pas à faire, il se désola, crut qu'il avait gaspillé les minutes les plus précieuses de sa vie. Juliette, pour ne rien dire et pour ne point se taire, fredonna très doucement l'air du plaisir et du chagrin d'amour.

En quittant Juliette, Alain lui demanda :

— Est-ce que je vous ai fâchée?

Elle parut s'éveiller d'un songe et, la main tendue, répondit :

— Pas du tout!

Il hésitait à le croire, à quémander une assurance plus parfaite, à s'en aller. Elle lui dit :

— A demain, mon ami.

Et elle disparut.

## IV

Le lendemain, dès le matin, Jenny appela son fils et lui offrit une promenade : ils iraient tous les deux dans la campagne, comme autrefois. Jacques était à son atelier ; les autres, où ils voulaient bien être : il y avait, dans la maison de Jenny, pendant les vacances, la liberté la meilleure.

Entre Jenny et son fils, la tendresse allait à une exquise camaraderie, autrefois. La tendresse n'avait pas diminué ; bien au contraire, elle prenait, chez Alain, des attentions toujours plus fines et montrait une alarme de sensibilité, souvent, presque douloureuse. Mais la camaraderie était, sinon moins franche, moins spontanée. Alain n'avait plus, avec Jenny, cet élan qui le rendait naguère un adolescent si aimable et cette espèce de naïveté, pour ainsi dire, qui ouvrait son âme toute grande aux regards de sa mère. Il s'en apercevait avec ennui, craignait que sa mère ne s'en aperçût et, plus il tâchait d'être naturel, mieux il voyait qu'il ne l'était pas. Jenny en souffrait singulièrement.

Ils se promenèrent, par les routes et les petits

chemins. La matinée était délicieusement claire et tranquille. Les gens du village les saluaient : les plus vieux continuaient d'appeler Jenny « madame d'Ervise » comme avant son second mariage; d'habitude, elle en riait, mais non ce matin qu'elle avait son fils à son bras. La cloche de l'église sonna pour une messe, une petite cloche au son grêle et gai.

— J'aimais tant cette cloche, dit Jenny. Je n'avais qu'à en imaginer la sonnerie et je voyais toute la campagne environnante. Je ne peux plus la souffrir, depuis qu'elle a sonné la guerre.

— Tout ça est fini ! répondit Alain.

— Oui, reprit-elle, c'est fini... Mais ça dure encore dans nos cœurs... Au fond, rien n'est jamais fini, vois-tu ?

— Et pourtant, si ! répondit Alain.

Leur causerie essayait de philosopher et avait ainsi l'air de donner le change à leur véritable pensée. Ce que disaient leurs lèvres n'était pas au juste ce que disaient leurs âmes. Dans leurs moments de silence, et même quand ils échangeaient le dialogue de leurs lèvres, leurs âmes avaient un autre dialogue qui n'était point un écho du premier, qui ne le doublait pas, mais qui partait d'une réplique et, à son gré, la continuait, la réfutait, la taquinait parfois.

« — Qu'est-ce qui est fini ? demandait Jenny sans mot dire.

« — Notre ancienne intimité.

« — Pourquoi ?

« — Mais parce que tu es remariée.

« — M'aimes-tu moins ? Te sens-tu moins aimé ?

« — Non, folle que tu es !... »

Alain regarda sa mère et elle le regarda, comme

si leurs yeux soudain témoignaient de leur double pensée. Les mots que prononçait alors Jenny restèrent en suspens; et, derrière les propos tenus à haute voix, le dialogue continua :

« — Me blâmes-tu, enfin, d'avoir épousé Jacques?

« — Non. Mais notre ancienne intimité est finie. Que veux-tu? c'est un fait; et nous avons l'air de nous cacher, et de nous cacher de nous-mêmes, pour causer : de temps en temps, nous élevons la voix, comme si nous avions à déjouer une surveillance... Tu l'as bien remarqué? C'est ridicule et un peu triste...

« — Et bien tendre! »

Leurs voix, pour énoncer les plus simples choses, avaient souvent l'inflexion, le tremblement, non de ce qu'ils disaient, mais de ce qu'ils pensaient.. Bientôt, cette involontaire hypocrisie leur fut pénible au point que Jenny chercha le thème d'une causerie assez importante pour que tous deux s'y dussent engager sans arrière-pensée.

Alain la devança :

— Je voulais te demander... Hier soir après dîner, qu'est-ce qui vous animait d'un si grand zèle à défendre ou attaquer le bon renom de cette Juliette Récamier?

— Je ne sais pas... Ils m'impatientaient avec leurs potins et leur façon de croire qu'une femme n'est pas vertueuse. Qu'en dis-tu?

Il se taisait. Elle épiait sa réponse. Elle feignit de plaisanter :

— Tu n'en dis rien? D'ailleurs, ces maximes générales ne sont que du bavardage. Tu trouves, n'est-ce pas?...

— Je crois surtout que ces maximes ne sont pas si générales ; et, quand on dit que les femmes... ceci ou cela..., on pense à une femme qu'on vante ou qu'on dénigre. Les gens ne sont pas de tels philosophes et, relativement aux femmes, leur philosophie est un alibi de leur gratitude ou de leur rancune à l'égard d'une ou deux.

Elle riait et attendait qu'il voulût rire. Mais il ne riait pas. Elle dit alors :

— Nos messieurs n'avaient pourtant rien contre la belle Récamier !

— Non !... Mais il m'a semblé qu'ils jouaient un peu méchamment sur le nom de Juliette et que leurs malices cherchaient, par-dessus la Récamier, Juliette notre amie...

— Mais que veux-tu qu'ils aient à son égard, en fait de gratitude ou de rancune ?

Alain rougit et regretta probablement la maladresse de ses propos. Mais il insista :

— Tu m'entends bien ! Crois-tu vraiment qu'il n'y avait, de la part de personne, aucune allusion blessante à Juliette ? Et, toi-même, aurais-tu pris parti avec tant d'ardeur pour l'autre Juliette, si tu n'avais pas eu le sentiment que tu défendais ton amie ?

— Ah ! que sais-je ? fit-elle.

Et elle songea :

« Comme tu l'aimes ! »

Il songea :

« Oui, je l'aime. Et je sais bien que tu le sais : tu n'as aucun besoin de me le dire. Mais réponds-moi comme si tu n'en savais rien ; réponds-moi pourtant avec l'exacte vérité qu'il me faut, tu le sens ! »

— Si tu veux la vérité, dit-elle, je l'ai cru un ins-

tant qu'ils en avaient à notre Juliette. Je ne le crois plus ou, du moins, je n'en suis pas sûre. Mais il est bien certain que c'est notre Juliette que j'ai défendue, sous le nom de l'autre Juliette.

Elle songea :

« Et je l'ai défendue parce que tu l'aimes. Ou bien, c'est un peu plus compliqué : je l'ai défendue parce qu'étant jalouse d'elle, à cause de toi, je ne voulais pas être injuste... »

Alain reprit :

— Mais, eux, que peuvent-ils avoir contre elle?

— Je n'en sais rien. Ça, je te jure que je n'en sais rien! Et c'est parce qu'en définitive je ne leur vois aucune raison d'animosité contre elle... au contraire!... que je renonce à mon idée et que je crois sincèrement avoir été un peu absurde.

— Son mari est mort en duel?

— Oui! Tu sais bien? L'année qui a suivi leur mariage.

— Et ce duel, pourquoi?

— Mais, tu sais bien!... Son mari avait une maîtresse, qui l'a trompé avec un jeune capitaine : le capitaine et le mari se sont battus; le capitaine a tué son rival. Mais tu me fais dire ce que tu sais.

Oui, Alain savait tout cela, et le reste. Le reste, c'était la quantité des potins au milieu desquels se perdait la version la plus favorable au bon renom de Juliette. Mais il fut content que cette version, la meilleure et celle qu'il voulait qui prévalût décidément sur les autres, sa mère l'eût de tout cœur adoptée. En outre, il se souvint d'un mot de Juliette qui, la veille au soir, l'avait surpris et qui lui parut confirmer cette hypothèse. Elle riait d'une façon

bizarre et dit : « Tu as eu bien tort !... » Il avait eu bien tort d'être jaloux de ce mari ; et ce mari ne méritait pas qu'on fût jaloux de lui : ce mari perfide et qui, peu de mois après son mariage, se battait pour une fille, elle n'avait pas dû l'aimer.

— Mais, reprit Alain, ce n'est pas tout ce qu'on a dit ?

— Évidemment ! répondit Jenny.

Et, comme cette évidence étonnait Alain :

— Évidemment ! reprit-elle. Tu n'imagines pas que les malins aient perdu cette occasion d'être ingénieux ? Le mari, étant mort, ne prêtait plus à la calomnie agréable. On le laissa tranquille ; et même on le glorifia, pour mieux dénigrer la vivante. On se plut à substituer à la maîtresse du mari un amant de la femme... Enfin, le capitaine aurait été l'amant de Juliette ; et le mari de Juliette, un galant homme, ayant surpris les criminels, aurait forgé le prétexte d'une autre rivalité pour se battre avec ce capitaine sans déshonorer Juliette...

Et Jenny éclata de rire :

— Un bien galant homme, tu vois !... Peut-être aussi que ce garçon préférait, par coquetterie masculine, être aux yeux de tous un débauché plutôt qu'un mari malheureux. Il paraît que c'est plus flatteur.

Alain reprit avec vivacité :

— Mais tu crois donc à cette histoire ?

Jenny, avec autant de vivacité, répondit :

— Pas du tout ! Non : c'est un vilain mensonge, comme il s'en débite à foison dans le voisinage des femmes. Et, si l'on connaît la férocité du prochain, ce qui émerveille, ce n'est pas qu'on ait calomnié notre Juliette, si jolie, n'est-ce pas ?... si adorablement

jolie, et spirituelle autant : c'est que la calomnie ait trouvé si peu de créance. Ils ne sont point arrivés à la déshonorer, figure-toi!...

— Ce qui m'étonne aussi, c'est que, jolie à ce point, son mari...

— L'ait trompée?... Ah! tu es gentil, mon petit Alain !...

Mais l'un et l'autre s'aperçurent en même temps qu'ils se laissaient aller à dire tout haut ce qu'ils n'osaient qu'à peine se donner à entendre quelques minutes avant cela. Ils redoutèrent leur exubérance pleine d'aveux. Alain fut gêné d'une confidence que prodiguaient toutes ses paroles ; Jenny, de montrer que la confidence était inutile. Et ils ne dirent plus grand'chose. A quoi bon ? Ce qui leur importait, ils ne voulaient plus le dire : et un vain bavardage n'aurait pas égaré leur souci : du reste, leur promenade tirait à sa fin. Mais Alain remarqua sans le dire que, pour rentrer, Jenny prenait par le plus court et, sans le consulter, renonçait à un détour de chemin qu'elle aimait d'habitude. Elle dit :

— Je suis un peu lasse. Depuis cinq ans, tu n'étais pas là ; et, comme je n'avais pas de compagnon, je je ne sais plus me promener.

Au moment où ils arrivaient à la grille de leur jardin, elle dit encore, en manière de conclusion :

— Du reste, Mathieu a été l'un des témoins de son mari, dans ce malheureux duel... Et c'est depuis lors qu'il a cette espèce d'inquiétude perpétuelle qui le rend si drôle et si touchant. Mais il a dû être au courant de tout, comme témoin. Et tu vois qu'il a beaucoup d'estime et d'amitié pour elle. Tu vois ?

Mais Alain ne répondit pas. Cette insistance de

Jenny à garantir la vertu de Juliette, au lieu de fortifier son assurance, le troubla. Il lui sembla qu'au surplus Jenny passait à un autre la responsabilité de croire à la vertu de Juliette. Il résolut de causer avec Mathieu.

# V

Alain, dans l'après-midi, ne sut que faire. Il lui aurait plu de causer avec Mathieu et de lui poser deux ou trois questions nettes et qui eussent appelé des réponses catégoriques : il lui aurait plu davantage de causer avec Juliette et, pour le bonheur de la regarder ou de la sentir auprès de lui, certes il eût renoncé à tout le tracas de sa curiosité. Mais Juliette n'était pas là ; il ne savait pas quand elle viendrait : il l'attendait et ne savait pas combien de temps il l'attendrait. Quant à Mathieu, il était au salon, très occupé d'une partie d'échecs avec Pierre Durny, tandis que Mme Durny brodait et que Jenny mettait à jour sa correspondance : on ne dérange pas un joueur d'échecs. La journée était chaude ; on avait baissé les stores du salon, qui, dans la pénombre, gardait ainsi un peu de fraicheur et, semblait-il, gardait et enfermait tout ce qui restait de fraîcheur en ce monde.

A l'atelier, non loin de là, Jacques travaillait. On l'entendait travailler : car, au plus fort de la besogne, il chantait.

— Mais oui : comme les peintres ! disait-il. *Anch'io son' pittore !...*

C'était un garçon magnifique, très grand, très fort, content de ses muscles et content de la vie, un peu vulgaire. Un peu vulgaire, au gré de la timide esthétique du monde : il ne comptait pour rien du tout les petits raffinements et les colifichets de la tenue et des manières. Il n'avait pas beaucoup d'esprit, ne brillait pas dans la conversation, n'y cherchait qu'un délassement et, comme il disait en bon travailleur qui sait ce que parler veut dire, sa récréation. Mais, qu'on vînt à lui parler peinture, c'était, pour les plus délicats, une fête de l'écouter : il avait une science et un goût de son métier qui le rendaient éloquent ; ses mots caressaient son idée. Pareillement, ses doigts, quand il fallait écrire un bout de lettre, ne valaient pas ceux d'un écolier : mais, à dessiner, ils trouvaient une habileté souple et voluptueuse.

Comme il chantait, d'une voix de baryton qui s'amuse, Jenny s'arrêta d'écrire. Alain la regardait et elle ne le voyait pas. Elle appuyait le haut de son porte-plume à sa lèvre et, sans rien dire à personne, toute seule à ce moment-là, elle riait de la bouche, des yeux et de tout son visage heureux. Aux hardiesses de la voix, elle riait davantage. La voix se tut, elle se remit à écrire. Alain songeait :

« Voilà aimer ! »

Et que sa mère fût amoureuse, était une chose qu'il n'avait pas prévue.

Il se leva, sous le prétexte que les chiens aboyaient, comme si leur vacarme l'étonnait. Quand il fut à la porte du salon, Jenny lui demanda :

— Où vas-tu ?

— Voir ce qu'ont les chiens.

Les chiens n'aboyaient plus. Mais il sortit, n'alla point au chenil et monta s'enfermer dans sa chambre.

Il avait un extrême désir de voir un peu clair en lui-même. Il sentait sa pensée en désordre ; il eut bien voulu la ranger. Seulement, il aurait eu besoin, pour cela, d'être calme ; et, pour être calme, il aurait eu besoin que son rangement fût déjà fait. De sorte qu'il s'embrouillait en lui-même, assez tristement.

Ce n'était cependant pas la tristesse qui dominait en lui ; mais plutôt une nervosité insupportable et qu'il résolut de vaincre. « En définitive, quoi ? » se demandait-il. Et il tâchait de s'examiner posément. Il était assis à un petit bureau devant sa fenêtre et tantôt regardait la cime des arbres verte sur le ciel bleu, tantôt se penchait sur une feuille blanche où il traçait des lignes de frivole géométrie. Deux sentiments qu'il reconnut en lui-même étaient, l'un, de nature à ne pas l'étonner, l'amour qu'il avait pour Juliette ; et l'autre, une curiosité de tout ce qui, ayant trait à Juliette, concernait aussi son amour. Ces deux sentiments étaient liés si naturellement qu'ils devaient s'accorder, au lieu de lui bouleverser le cœur comme ils faisaient. Ce qui causait le grand tumulte de son cœur, c'était, beaucoup plus que sa curiosité, le tour que cette curiosité prenait malgré lui : elle tournait au soupçon. Là-dessus, il se gourmandait. Pour se prouver à lui-même qu'il avait tort, il se fiait aux yeux si purs de la bien-aimée, à son air si franc, si loyal, à tant de beauté que n'accablait aucun souci du genre d'un remords ou d'une perfidie. Pour condamner son incertitude, il

avait le témoignage de sa mère : et que voulait-il davantage ?

Et puis, il aimait Juliette. Mais il n'avait aucune raison de supposer que Juliette agréât son amour. Si Juliette ne l'aimait pas, de quel droit bizarre exigeait-il qu'elle fût telle et non pas autre et qu'elle n'eût dans son passé que l'attente de lui et de sa déclaration qui n'était seulement pas faite ? Il se crut assez ridicule.

Est-ce que Juliette savait qu'il fût amoureux d'elle ? Ce n'était pas son aveu tremblant de la veille au soir qui la contraignait de répondre : il n'avait rien dit que d'un enfant qu'il n'était plus. Alors, au bout du compte, que voulait-il à Juliette ? Ce n'était pas uniquement elle qui devait l'ignorer : lui-même ne l'avait pas décidé ; il n'avait pas décidé s'il épouserait Juliette au cas où elle ne l'éconduirait pas. Non, ses projets n'allaient pas si loin dans l'avenir : au delà des journées toutes proches, il n'avait rien résolu ; voire il n'avait imaginé presque rien.

Et ce contraste lui parut, en somme, une extravagance : le vague où il laissait l'avenir et la précision qu'il réclamait pour le passé, la paresse quasi royale où il demeurait quant à ce qui eût dépendu de lui et la rigueur qu'il imposait à ce qui dépendait de Juliette.

Il se moqua de lui-même et se demanda si, avant d'aimer, il ne prenait pas des précautions méticuleuses, comme fait par métier le notaire de la famille avant de hasarder un contrat de mariage. Il eut honte de sa prudence. D'ailleurs, ce n'était pas avant d'aimer : il aimait Juliette et son amour ne serait pas le résultat d'une permission qu'il accorderait à

lui-même si l'enquête à laquelle il se livrait tournait bien. « Tout cela, songea-t-il, est de l'absurdité... » Il songea encore et trouva que son absurdité avait aussi quelque chose de méthodique : et ce sont les deux caractères de la jalousie, n'est-ce pas? Il était jaloux de Juliette et jaloux d'une façon, pour ainsi dire, préventive. Il commençait de l'aimer par être jaloux d'elle; et cette jalousie empoisonnait son amour dès le commencement de son amour. Il eut peur de cette passion qui préludait mal.

Sa chambre était contiguë à celle de Mathieu Landin. Comme il se consultait amèrement, il entendit que son voisin montait et bientôt serait à sa disposition pour causer. Il laissa passer un peu de temps, devina que Mathieu entrait chez soi, restait debout les mains dans les poches de son veston, regardait son fauteuil, son livre, enfin s'asseyait et se mettait à lire. Alain, sans mieux savoir ce qu'il dirait, alla frapper à la porte de Mathieu.

Et Mathieu l'accueillit avec sa grâce qui était à la fois cérémonieuse et familière. Il demanda :

— C'est une visite que tu viens me faire?

Il pria le jeune homme de s'asseoir et, comptant le mettre à son aise, il l'intimida.

— Je vous dérange? dit Alain.

— Non. Je me proposais de lire un peu. Connais-tu ce livre? Je l'ai trouvé dans la bibliothèque de ton père. C'est la *Dernière aventure d'un homme de quarante-cinq ans*, par ce fou de quelque génie, Restif de la Bretonne. Ah! quel homme! et quelle peinture de l'amour malsain!... C'est une grande saleté, jolie pourtant : et l'on arrive à ne plus savoir où l'amour devient une maladie. Entre un bel amour et cet

amour-là, il y a la différence du jour et de la nuit : mais, entre le jour et la nuit, le crépuscule est un moment bien pathétique, où l'on doute que le bien et le mal soient ennemis jurés et qui n'aient point affaire ensemble quelquefois.

Alain ne disait pas non, mais ne disait rien du tout. Il avait pris le petit volume et ne l'ouvrait pas : il en regardait la reliure.

— C'est joli, n'est-ce pas? fit Mathieu. Et c'est aussi joli à la main qu'aux yeux.

Il caressait le dos et les plats du livre à son tour. Il voyait Alain chercher soit une transition ou un exorde. Il redoutait ce qu'Alain se préparait à lui dire et, si la politesse et l'amitié ne l'avaient disposé à la mansuétude, il eût volontiers éludé la menace d'une conversation qui, il le devinait, ne serait pas un badinage.

— Tu as à me parler? dit-il.

Et Alain commença :

— Monsieur Landin, vous avez été le meilleur ami de mon père...

— Oui, mon petit, c'est vrai. Et je suis ton ami. Tu n'as besoin d'aucun préambule avec moi. Et, s'il m'est possible de te servir... Je t'écoute.

— Merci. Vous étiez aussi l'ami de M. d'Arnais, le mari de Juliette. Et vous avez été son témoin...

Mathieu avait fermé les yeux et lentement levait la main droite. Il ne faisait pas signe à Alain de se taire : il montrait, sans le vouloir, un chagrin dont s'accommodait mal sa très douillette sensibilité. Alain se tut.

— Va, mon petit; je t'ai promis de t'écouter... Seulement, ce duel est, dans ma vie, un souvenir atroce : tu n'en doutes pas... Je suppose que tu ne

serais pas venu m'en parler, si tu n'avais une raison de le faire, si tu n'étais engagé à le faire par un motif impérieux. N'est-ce pas?

— Oui, répondit Alain. En deux mots...

— Il n'y a rien, mon enfant, qui se dise en deux mots. Allons, parle; et je parlerai. Mais disons tout, à moins de ne rien dire. Tu es amoureux de Juliette... Ce n'est pas une question que je te pose : je t'avertis, pour ta commodité, que je le sais.

Tout juste à ce moment, la voix de Jenny appela, dans le corridor, Alain, qui hocha la tête, se leva, ouvrit la porte et, laissant Mathieu :

— Qu'y a-t-il?

— Tiens, tu es là?... C'est Juliette qui s'en va... Rien! pour deux ou trois jours... Venez lui dire adieu, Mathieu et toi.

Ils trouvèrent dans le salon Juliette, qui racontait à Jacques et au ménage Durny son désagrément d'une dépêche qu'elle avait reçue et qui l'obligeait à partir. Et chacun d'affirmer qu'elle avait tort, qu'il suffisait de lire les journaux pour savoir que la chaleur, à Paris, était suffocante.

— Mais ce n'est pas pour mon plaisir! C'est mon notaire qui me réclame : une signature à donner; j'en ai pour deux ou trois jours.

— Mâtin! Quelle signature! dit Jacques.

— Vous partez? fit Alain.

Comme il fallait répondre à tout le monde, jurer qu'elle était fâchée de partir et qu'elle serait de retour sans tarder, le hasard fit qu'Alain fut le seul à qui elle ne répondit pas. Elle partit, regardant l'heure, assurant qu'elle manquerait son train, bavardant, courant, disant à peine au revoir.

## VI

Alain, qui doutait si facilement, jusqu'à en souffrir et jusqu'à prolonger dans le passé une incrédulité douloureuse, voici qu'une certitude le prit, dont il fut enchanté. Cette certitude, il ne l'avait pas cherchée ; il ne l'avait pas obtenue par l'évidence d'un fait démonstratif ou par le travail du raisonnement. Elle s'imposait à lui toute seule et avec une clarté merveilleuse.

Il en était sûr, et il eût éconduit là-dessus le sourire des sceptiques : Juliette partait à cause de lui, et pour le fuir, parce qu'elle avait peur de l'aimer. Avoir peur d'aimer ou aimer, c'est la même chose : Alain se savait aimé de Juliette.

On lui eût dit que Juliette s'en allait pour deux ou trois jours et que, si elle comptait se guérir de son amour en si peu de temps, elle n'était pas bien effrayée. On lui eût dit qu'en partant, elle n'avait pas l'air troublé, que la dépêche du notaire était une dépêche véritable et qu'il ne fallait pas un prétexte considérable ou un motif de suprême importance pour faire un tour à Paris en trois heures de chemin de

fer. On lui eût dit ceci ou cela, le reste aussi, sans le déranger de son assurance.

Et, de même qu'il écartait d'un geste prompt les arguments à lui contraires, il argumentait en faveur de son désir avec une ingéniosité complaisante. Ce n'était pas une dialectique adroite, qui l'avait persuadé : mais il ajoutait à son agréable conviction le surcroît des jolies preuves. C'est généralement l'usage qu'on fait de la logique et de ses excellentes méthodes : elle ne nous procure pas nos opinions ; mais elle nous les recommande, une fois que nous les avons acquises et quand elles nous font plaisir. Saint Anselme, s'il est permis d'invoquer à tel propos son exemple, ne devait point à son argument célèbre sa foi en Dieu ; mais, comme il croyait en Dieu, il aimait à lui consacrer le travail de sa raison discursive.

Bref. Alain se croyait aimé, parce que la personne qu'il aimait s'en était allée. Il en éprouvait une joie qui d'abord le consola de la séparation.

Deux ou trois jours, avait dit Jacques, c'était plus qu'il ne fallait pour donner une signature à un notaire... Eh! oui, mais il s'agissait bien de signature et de notaire!... Alain souriait à part lui et se disait qu'une jeune femme à qui l'on a conté qu'on se souvenait avec délices de lui avoir fait glisser au cou un baiser de précoce adolescent frissonne et se sauve comme, dans la forêt mythologique, les nymphes poursuivies par les jeunes sylvains.

Les nymphes se sauvent, puis reviennent. Juliette reviendrait bientôt.

Récemment, Alain se repentait de n'avoir point osé dire à Juliette qu'il fût amoureux d'elle et doutait qu'elle eût rien deviné au delà de sa puérile anec-

dote... Elle a tout deviné : maintenant il en est sûr ; et, du baiser au cou, si probant, se souvient comme d'hier. Juliette ne l'a point dédaigné ; Juliette, un peu effarouchée, se sauve : et le jeu désormais ne sera que de l'apprivoiser. Jeu ravissant et auquel il sera doux d'accorder une patience délicate!

— En vérité, dit Mme Durny, qu'est-ce que Juliette va faire à Paris?

L'on se récria sur tant de zèle à chercher midi à quatorze heures.

— Elle vous l'a dit, ma chère amie! répondit l'égyptologue ; et, de toutes vos hypothèses, aucune ne vaudra le simple motif que Juliette vous a donné.

— Au surplus, ajouta Jenny, elle n'avait aucun motif à donner!

— C'est bien cela qui m'avertit de me méfier, reprit cette brodeuse opiniâtre, sans lever les yeux.

Et l'on eût dit que la monotonie sempiternelle de sa besogne laissait à son imagination trop de loisir pour qu'elle ne fût pas éperdument chimérique.

Jenny, à cause d'Alain que cette malveillance pouvait impatienter, protesta, mais eut le souci de ne point envenimer la querelle :

— C'est drôle, dit-elle à son amie, qu'avec tant de bonté...

— Mais je ne suis pas si bonne!

— Si! tu es bonne, tu es gentille et tu es douce. Mais cette maxime que tu as adoptée de toujours croire le mal...

— Et de l'inventer! reprit Jacques.

Mme Durny, sans se fâcher le moins du monde, répondit :

— Mais écoutez-moi ; ne me condamnez pas sans

m'avoir entendue... Je crois le mal, et je l'invente et le préjuge, afin de me ménager de bonnes surprises : j'évite au moins les déceptions.

— Ce n'est pas déraisonnable, fit observer Mathieu, les optimistes sont toujours dans le chagrin, pour avoir trop compté sur l'excellence de la nature humaine : témoin leur Jean-Jacques. Les pessimistes sont la gaîté même : lisez *Candide* !...

Mais Jacques, avant de retourner à son atelier, déclara sans bonne humeur :

— Ça n'est pas une raison pour débiner Juliette!

Jenny, un peu inquiète, regarda son fils et fut bien étonnée de le voir qui souriait doucement, d'un petit air avantageux, serait trop dire, mais satisfait et entendu. Elle songea :

« Décidément, je ne comprends plus rien à mon fils ! »

A l'atelier, Jacques ne chantait pas. Jenny guetta le prélude exubérant d'une romance, qui ne vint pas.

Mathieu, lui, se gardait de bouger. Il était enfoncé dans un bon fauteuil, les coudes aux bras du fauteuil, les mains reliées par le bout des doigts et les deux pouces à la poitrine, l'index au menton. Certes, il fût très volontiers remonté à sa chambre, afin d'y continuer tranquillement les amours du bonhomme Restif et de la fillette Sara, dans la *Dernière aventure d'un homme de quarante-cinq ans*, afin surtout d'y apaiser le pénible tumulte qu'avait éveillé en ses souvenirs la soudaine irruption d'Alain ; mais précisément il craignait d'avoir à reprendre la causerie au point où le départ de Juliette l'avait interrompue. Il n'osait pas se lever et sortir, croyant qu'Alain n'eût pas manqué de le suivre. Même, il se figurait

qu'Alain n'était là que pour l'attendre : cruel ennemi et persécuteur de son repos, Alain commençait de l'épouvanter. Un scrupule de courtoisie l'empêcha enfin de garder sa quiétude ; et puis l'on se taisait d'une manière qu'il n'aimait pas. Il n'aimait ni les éclats de la conversation ni les silences et déplorait que l'habitude se perdît, dans la société, plus encore dans l'intimité, d'un bavardage nonchalant où s'éparpille agréablement la pensée. Il prit énergiquement son parti, délaissa son fauteuil et sa prudence, passa auprès d'Alain sans faiblesse : Alain ne fit pas du tout mine de le vouloir accompagner. Il en fut si surpris que c'est tout juste s'il ne provoqua point la scène qu'il avait redoutée. Il ralentit le pas ; et, en lui-même, il disait au jeune Alain :

« Voyons, voyons, tu n'as qu'à venir ! »

Il ouvrit la porte, sans se presser, et même avec un soin ridicule de n'aller pas vite. En fermant la porte, il jeta sur Alain, qui ne bronchait pas, un regard furtif. Non, Alain ne bronchait pas : il souriait d'une étrange façon.

Mathieu, en montant l'escalier, murmurait :

— D'ailleurs, ces jeunes gens sont incompréhensibles.

Cinq marches plus haut, il ajoutait :

— En vérité, ces jeunes gens n'ont pas le sens commun.

Il corrigeait, au palier, la sévérité de son jugement :

— Ces jeunes gens ont pourtant fait la guerre ; merci, mes enfants, et pardon !

Mais, comme il n'avait point envie de cette méditation pathétique, il sut l'écarter ; et, quand il fut

dans sa chambre, il se confia aux imaginations libidineuses de Restif. A la fin de la journée, l'extrême chaleur s'adoucissait et l'air redevenait léger. Par la fenêtre, le ciel était d'un bleu tendre où se dessinait un croissant de lune. Mathieu se rappela un passage de ce fol Restif, lequel présente comme le plus actif remède encore trouvé contre le chagrin la lecture d'un ouvrage érotique, surtout s'il y a des images. Et Mathieu murmurait avec bonne foi :

— Je ne dis pas non ; mais tu en as un peu trop mis : c'est tout le reproche que je te fais.

Et il continua de lire.

## VII

Ni le soir ni le lendemain Mathieu n'eut à se défendre d'Alain, qui ne fit aucune tentative pour causer avec lui, et qui pourtant n'avait pas l'air de l'éviter, mais plus exactement paraissait avoir oublié cette démarche de naguère, si brusque et si fébrile. Et Mathieu bénissait le ciel.

Mais, dans le jardin, comme il baguenaudait avant le déjeuner, regardant les fleurs, Jenny l'aborda. Il lui demanda le nom d'une fleur et, satisfait de l'avoir appris :

— Je tâcherai, dit-il, de m'en souvenir... Les fleurs sont charmantes et leurs noms me plaisent ; mais je ne sais pas mettre leurs noms sur les fleurs. Ce sont pour moi comme deux mondes séparés, l'un réel et l'autre verbal : vous m'apprenez à les joindre. Il y a des rencontres parfaites et quelques-unes bien hasardeuses. N'importe ! j'y ai un grand plaisir et analogue à celui qu'a dû éprouver, dans le Paradis terrestre, la jeune Ève, le jour que Dieu l'avait chargée de nommer toutes choses...

— C'est bien possible ! répondit Jenny avec trop de hâte.

Comme la hâte de Jenny prouvait assez qu'elle avait d'autres idées en tête, et plus graves, Mathieu s'attendit encore à une confidence et tâcha de l'esquiver :

— Figurez-vous, Jenny, qu'avant d'être nommées par la jeune Ève, les merveilles du Paradis et qui, plus tard, un peu avilies sans doute, sont devenues les merveilles de nos jardins et de nos champs, étaient pour l'humanité comme si elles n'étaient pas. Elles n'existaient qu'au regard du créateur : la créature, pour qui Dieu les a faites, ne les avait pas adoptées. Le nom qui les désigne marque la prise de possession. Pour les divers objets de la nature, c'est, à proprement parler, la naissance. Dieu a créé le monde ; et la jeune Ève, par un acte de poésie, l'a donné à la pensée humaine.

Mathieu sentait que son discours se perdait non loin de ses lèvres, s'éparpillait et s'anéantissait comme font, dans l'air qui s'attiédit, les buées du matin.

— Oui, répondit Jenny, j'allais vous le dire... Mais ne croyez-vous pas qu'Alain soit amoureux de Juliette ?

— J'allais vous le dire ! fit Mathieu à son tour. Mais alors asseyons-nous... Eh ! bien, oui, je l'ai cru. Seulement...

— Vous ne le croyez plus ?

— Je n'en sais plus rien. Du reste, je me demande si je n'ai pas l'esprit fait au rebours du sens commun. Je vois communément les gens aller de l'ignorance à l'opinion : c'est le bon chemin, dont je les complimente. Chez moi, la méditation — si j'ose appeler

ainsi ma rêverie ordinaire — suit l'ordre inverse : j'ai d'abord un avis; plus j'y songe, et plus je m'aperçois que mon avis était sans valeur aucune.

— Ce qui est drôle, reprit Jenny, c'est qu'il était, tous ces jours-ci, hier encore, triste et nerveux. Juliette s'en va : il est gai comme un pinson. Vous avez dû le remarquer?

— Il m'a semblé que je le remarquais.

— Alors, s'il aimait Juliette, son départ lui ferait de la peine!

— Je l'aurais cru.

— A moins que ce départ ne soit concerté entre eux?

— Je ne le crois pas.

— Que croyez-vous?

— Je ne crois rien.

— Ah! que vous êtes ennuyeux!

— Si vous y tenez, je crois que votre fils est en état... Comment dirai-je?... en état de réceptivité amoureuse. Il revient de la guerre; il a passé cinq rudes années dans la contrainte : et le voici tout à coup libre, mais libre comme on ne l'est pas. Aucun souci, pas de métier. Finalement, à quel métier le destinez-vous?

— Je ne sais pas. Il avait un goût très vif pour la peinture. Et Jacques ne demandait qu'à le guider. En attendant, il se repose.

— Bien! Aussitôt, imaginez ce qu'est le repos, en d'autres termes, le loisir, pour un garçon de cet âge et dans ces conditions attrayantes : il fait de l'amour comme, s'il était malade, il ferait de la température.

— J'aime mieux ça!

— Moi aussi. Mais ne soyez ni surprise ni tourmentée.

A ce moment, Jacques sortit de son atelier, vint à Jenny et à Mathieu et ne parut point gai de les voir comme un peu moroses.

— Nous parlions d'Alain, fit Jenny.

— Je vous laisse !

— Mais non. Pourquoi t'en vas-tu? Donne-moi ton avis. N'aie pas l'air détaché d'une question qui me trouble ; et, quand il s'agit de ton beau-fils, vraiment, tu n'es pas très gentil de me laisser...

Jacques se rebiffa :

— Tu n'es pas juste !... et tu me fais beaucoup de peine. Mathieu m'est témoin que, depuis le retour d'Alain, je lui ai bien offert dix fois de travailler dans mon atelier près de moi : s'il a besoin de mes conseils, il est sûr de me trouver. Mais je ne sais seulement pas s'il a encore ses projets de peinture : toi, le sais-tu?

— Non. Mais il ne s'agit pas de la peinture.

— Ah ? Tant pis ! Pour ce qui est de la peinture, je suis là. Quant aux amours de mon beau-fils, je me récuse !

— Enfin, pourquoi?

Il fit semblant de rire et ne rit pas de très bon cœur :

— Eh bien, j'ai honte de vous le dire à tous les deux. Mais, vous l'avez voulu, vous le saurez. C'est que les amours des autres m'ont toujours paru incompréhensibles et même un peu dégoûtantes... Et toi, Mathieu?

Mathieu était ravi. Premièrement, il approuvait que la conversation prît ce tour de généralité presque philosophique. Ensuite, la maxime de son ami, pleine de sincérité animale, n'était pas pour lui déplaire.

Il approuva, de toute sa mine bien contente, et fit, de ses bras, le geste qu'on fait plus souvent de la tête pour donner son assentiment. Jenny fut indignée contre ces deux hommes que l'égoïsme masculin réunissait :

— Les amours des autres?... Je ne vous parle pas des autres : je vous parle de mon enfant, qui n'est pas les autres, mais qui est moi !

— Ne vous fâchez pas ! dit Mathieu.

— Mais si ! je me fâche. Mon fils est tout alarmé, triste...

Jacques l'interrompit :

— Fort gai depuis hier !

— Enfin, bizarre... Il est amoureux, j'en suis sûre... J'en suis bouleversée ! Ça vous est bien égal?... Et, si j'en parle, on dirait, à vous entendre et à vous voir, que je me mêle...

— De ce qui ne te regarde pas ! reprit Jacques. Oui, je le dis et je le pense. Ce n'est pas ton affaire. Un jeune homme a ses aventures qui ne sont pas si élégantes qu'il ait à y convoquer sa mère.

— Ah ! tais-toi ! fit Jenny, impatientée.

— Enfin, j'ai fait des sottises comme les autres, quand j'avais l'âge : et ma mère ne l'a pas su. Ou, si elle l'a su, elle n'en a rien dit à personne. Qu'est-ce que tu veux? c'est de la pudeur !

Jenny gardait un silence offensé. Jacques, de dépit, recourut assez rudement au témoignage de Mathieu :

— Est-ce que ta mère s'est mêlée de tes adolescences?

— Non ! répondit Mathieu, très posément. Du reste, mes adolescences n'ont pas été bien romanesques. Puis, ma famille était de bourgeoisie provinciale et,

sans pharisaïsme aucun, très pudibonde. Ma tendre et sainte mère n'avait seulement pas l'imagination du péché : de sorte qu'elle a cru, avec l'innocence la plus jolie, que, n'étant pas marié, j'étais nigaud. Et j'avais bien trente ans qu'un jour je l'ai vu désolée parce qu'une de ses amies parlait devant moi d'une grossesse.

— Voilà ! fit Jacques, triomphant. Voilà le bon usage de nos familles françaises !

— Non ! reprit Mathieu. Non ! Et, quant à l'usage que Jenny préfère, il y a des précédents mémorables. Mme de Sévigné appelait la Champmeslé sa belle-fille et racontait à sa fille, avec l'entrain le plus déluré, les confidences libertines que son fils lui prodiguait. Je vous lirai sa lettre ce soir... C'est mon plaisir — et n'est-ce pas le vôtre ? — de trouver, dans les circonstances les plus variées, un mot de nos bons écrivains — Montaigne les appelait nos bons amis du temps passé — qui nous rassure et nous fait sentir qu'ils sont toujours là, qu'ils nous accompagnent : on est moins seul !

Mathieu avait ainsi éteint à son gré le feu de la causerie et s'en félicitait. Mais Jenny ajouta inopinément :

— D'ailleurs, qu'il soit amoureux de Juliette, c'est une chance !

— Pourquoi ? dit Jacques, d'une façon très singulière.

— Mais parce qu'elle est une honnête femme !

— Et alors ? reprit Jacques.

— Alors, je suis plus tranquille que s'il était aux mains des filles. Ah ! mais oui ; je te jure que oui !

Jacques se mordit la moustache, haussa les épaules et n'eut pas la contenance la plus aimable.

Alain était à la fenêtre de sa chambre. Jacques lui cria :

— Eh ! bien, est-ce aujourd'hui que nous travaillons ?

Alain répondit :

— Non, pas encore ; mais bientôt !

Quand Jenny se fut éloignée, Jacques dit à Mathieu :

— Il m'embête ! Je veux bien lui faire ses tableaux, mais pas son lit !

Mathieu, qui n'avait pas aimé cette réplique, fit une moue.

VIII

Alain n'avait envie de causer ni avec Mathieu, ni avec personne. Il était en gaieté. Même, il était en fatuité, pour ainsi dire. C'est flatteur, d'incliner une belle femme à vous aimer; c'est une victoire que, dans toute la nature, célèbre sans modestie le combattant masculin. Pour adoucir et tempérer de quelque cérémonie cet orgueil, il y a les sentiments que suggèrent la présence de la redoutable vaincue, la crainte de lui déplaire et d'exciter son esprit de revanche, le prestige de sa défaite glorieuse, la gratitude et la tendre complicité. Mais Juliette n'était pas là, pour intimider son triomphateur naïf; de sorte qu'Alain se livrait sans vergogne à une allégresse un peu sotte.

Comme s'il venait d'abolir le passé, il ne s'embarrassait plus de ce mari, de ce duel et peut-être de cet amant que le duel donnait à supposer. Juliette, aux yeux d'Alain, datait de lui, née de la veille et née pour son amour, tout de même que la jeune Ève, à qui Mathieu faisait hommage d'un symbole inaugural, était née prête aux ardeurs du jeune Adam.

Aussi Alain ne songeait-il plus à tout ce qui naguère alarmait sa ferveur. Si, par hasard, la vue de Mathieu l'avertissait d'y songer, il en souriait d'une façon narquoise et vaniteuse. Ni le mari défunt ne le gênait, et ni l'amant éventuel. Même, avec une perversité primesautière, il s'en amusait comme d'incidents où éclatait sa suprématie.

Il se promena tout l'après-midi dans la campagne, seul, marchant d'un pas vif et gaillard.

C'est une erreur de se figurer que la perversité vient tard et est le signe d'une information désabusée. D'ailleurs, Alain n'était point arrivé à son âge sans folâtrer comme les autres jeunes gens ; et, en Orient pendant la guerre, les hasards ne l'avaient pas mal servi. Mais, en Orient et à Paris, les demoiselles de plaisir ont beaucoup plus de bonhomie que de malice et n'enseignent à un adolescent que ce qu'elles savent et qui est bien élémentaire. Elles n'ont de rouerie que le moins du monde et autant qu'il en faut pour se tirer d'affaire en des circonstances peu variées. Quant à l'amour, elles ne l'embrouillent pas de subtile idéologie et le réduisent au principal. Ce n'est point à elles qu'Alain devait aucune perversité : elles sont l'école de l'ingénuité. Mais la perversité d'Alain lui était commune avec toute jeunesse élégante et que la civilisation n'a point laissée à l'état de nature.

Par les chemins et les sentiers, la tête haute, badinant et sifflant, il promenait son esprit de conquête. Et, s'il avait rencontré l'amant de Juliette, — ô Juliette, pardonnez-lui ! — sans nulle insulte il l'eût pris par le bras et l'eût prié de lui conter le détail du bonheur qu'il se promettait.

Ce fut ainsi, dans un délire assez absurde, qu'Alain

passa le premier jour entier que Juliette ne devait pas être là. Or, il advint que ce premier jour fut le seul de son absence. Vers le soir, et comme Alain sentait son amour gagner tout son être avec une délicieuse abondance, on apporta un mot de Juliette pour Jenny. Elle disait qu'elle était rentrée, un peu lasse d'une journée dans un Paris brûlant. Elle avait très vite achevé sa besogne de signature et bâclé ses courses; puis elle avait pris le premier train pour son retour. On ne dirait pas qu'elle était une flâneuse et qu'elle se fût amusée en route. Elle se couchait. On la verrait le lendemain.

Mme Durny s'écria :

— C'est drôle !

On fit la guerre à Mme Durny sur tant de malveillance. Alain songeait : « O ma chère Juliette ! » et ne disait rien.

Jenny avait déchiré en quatre morceaux la lettre de Juliette et l'avait jetée dans une corbeille auprès de son petit bureau. Alain désira vivement de posséder ces bouts de papier sur lesquels avait couru la main de Juliette : il se promit de les ramasser quand tout le monde serait parti et d'y pouvoir lire une phrase que sa mère avait seulement résumée, où Juliette annonçait qu'elle était lasse et qu'elle se mettait au lit. Or, il faisait encore jour, le beau grand jour d'après-dîner dans la belle saison. Par la fenêtre ouverte du salon, le ciel resplendissait et pourtant n'avait plus son bleu dur de l'après-midi : les teintes s'adoucissaient et l'atmosphère aussi s'alanguissait d'une tiédeur un peu plus fraîche. Les hirondelles volaient haut, se poursuivaient, traçaient de longues lignes et criaient ; leur chasse ressemblait à un jeu,

leur cri à un appel au plaisir achevé en plainte mélancolique et passionnée. Alain pensait à Juliette couchée dès avant la nuit : cette imagination lui était étrangement voluptueuse, galante à la manière des vignettes qu'on rencontre en feuilletant les petits volumes libertins du siècle avant-dernier.

La nuit vint et fut merveilleusement claire sous la lune et sous les étoiles. Des chauves-souris voletaient sous le feuillage des marronniers, lorsque sortirent du salon Jenny, Jacques et Alain, tandis que restaient à la table de jeu, sous les bougies, Mathieu et le ménage Durny. Jenny, son mari et son fils aimaient à respirer l'air du soir et, quelque temps, firent les cent pas dans une allée du jardin qui était celle par laquelle on gagnait la grand'route. Jenny avait à son bras gauche Alain, son mari à l'autre bras : elle était contente de les réunir ainsi et se faisait bien douce afin de les adoucir tous les deux. Jacques souhaitait bonnement d'être gentil et pardonné de sa mauvaise humeur matinale ; de sorte qu'il multipliait, à l'égard d'Alain, les paroles qu'il s'avisait de croire le mieux paternelles.

— Si tu veux travailler avec moi, tu sais que tu peux compter sur moi comme sur un vieil ami. Trop content de t'enseigner...

— Merci ! répondait Alain distraitement.

— ...le peu que je sais. Dame ! il est bien certain que mon art vieillit un peu...

Jenny l'accusait de coquetterie.

— Mais non ! répondait Jacques ; et il s'attendrissait volontiers sur lui-même. Je ne suis plus à la dernière mode : je deviens suranné...

Comme on oubliait de le contredire, il se défendit :

— Mais quoi! tous les maîtres ont passé par là et ne s'en portent pas plus mal. C'est un bon signe de maîtrise, quand on garde sa manière en dépit des modes nouvelles.

Il développa ce thème, et puis vint à une idée de l'art qui atteint sa perfection chaque fois qu'il est sur le point de se transformer. Est-ce un progrès? Non pas! mais un changement. L'art ne s'attarde jamais à nulle perfection, l'abandonne et en cherche une autre. L'art n'est jamais tranquille et n'est content qu'un peu de temps et quelquefois.

— Mais il y a pourtant, mon petit, un métier de peindre qui dure sous les espèces différentes, qui doit durer : s'il manque, tout est perdu. Voilà ce que je puis t'offrir : le métier. Tu l'emploieras à ta guise ; et ta guise ne sera pas la mienne.

Alain se confondait en remerciements. Jenny l'excusait d'ajourner le travail : après cinq ans de vie sauvage, il fallait reprendre le fil de sa pensée; il fallait...

— Sans doute! répondait Alain.

— Bref, à ta disposition! Quand tu voudras! concluait Jacques: et il regardait Jenny, de l'air d'un homme qui agit bien.

Alain, cependant, n'avait qu'un souci, qui était de diriger la promenade jusqu'à la grand'route et puis, sur la grand'route, vers la maison de Juliette. Il conduisait sa mère, avec une sournoise habileté, de sa main qui, passant sous le bras de Jenny, la tenait au poignet. Jacques, tout à ses discours, suivait, inattentif et docile. Quand parut la maison de Juliette, Alain vit toutes les fenêtres éteintes ; il songea : « Elle dort! » Il préférera que ni sa

mère ni son beau-père ne fit aucune réflexion de ce genre et dirigea une rapide conversion par le flanc gauche : il ne trouva aucune résistance et pressa le retour, pendant lequel on ne dit presque rien, à cause d'un peu de fatigue et à cause de cette langueur qui vous prend sous l'influence des belles nuits. Jenny sentait à présent la main de Jacques la ramener tendrement à leur chambre, tandis qu'Alain cédait à quelque rêverie. Elle était heureuse et troublée cependant.

Avant de monter à sa chambre, Alain ne manqua point d'un prétexte pour aller quérir les fragments de la lettre de Juliette. Il les assembla et les lut, à sa fenêtre, au clair de la lune sereine... « Bonjour et bonsoir. Je vais me coucher... » Ce peu de mots lui parurent délicieux et lui enivrèrent sa pensée ardente. Il resta longtemps accoudé devant la lune et les étoiles. Ses yeux, à travers les masses brunes et blanches des arbres, cherchaient, ne voyaient pas et devinaient la maison de Juliette, et Juliette aussi dormante et peu vêtue. Il envoyait des baisers dans la nuit.

## IX

Le lendemain, dès son réveil, Alain résolut de ne point laisser passer le matin sans avoir revu sa bien-aimée. Or, dans la petite lettre qu'il avait sous les yeux, Juliette disait à Jenny : « Vous me verrez demain. » Sans doute viendrait-elle, comme le plus souvent, sitôt après le déjeuner. Tout le monde serait là pour l'accueillir : Alain ne l'aurait point à lui, au gré de la nouvelle idée qu'il avait de son intimité avec cette jeune femme. En outre, et plus simplement encore, son impatience lui donnait de la vivacité. L'absence ne lui avait pas semblé longue ou affreuse, parce qu'il était alors tout occupé du grand bonheur de sa conquête imaginaire ou, du moins, faite en imagination, par une libre décision de son désir, et qui restait à proclamer, à constater d'abord. Indépendamment de tout ce tracas où le mettait sa fatuité de jeune homme, une vraie tendresse l'incitait à n'être plus séparé de Juliette : sous les complications les plus bizarres de l'amour, il y a toujours les naïvetés de l'amour, comme il y a sous le dessin le plus divers et sous la fantaisie extravagante d'un feuillage

le cours habituel et régulier de la sève qui monte. Ainsi, Alain se désespérait de la lenteur des minutes qui le mèneraient à dix heures, le plus tôt qu'il croyait pouvoir aller chez Juliette.

Car il n'attendrait pas qu'elle vînt : il la devancerait, la trouverait seule et aurait un peu de temps avec elle, probablement. Ce n'était point une hardiesse extraordinaire, au surplus, cette initiative. Entre les deux maisons, les allées et venues de voisinage étaient quasi perpétuelles ; et lui-même, que de fois avait-il fait ce chemin ? Cette fois, il éprouvait un peu d'embarras, se consultait et, s'il n'hésitait pas en fin de compte, il se sentait pourtant pusillanime et de cœur endimanché.

Il eut un soin drôlement inutile de cacher son projet, fût-ce à Jenny. Cependant, il lui aurait dit : « Je vais voir Juliette », que sans doute elle eût répondu : « C'est une bonne idée », et voilà tout. Mais il voulait ne lui donner rien à répondre ni à penser. Il craignit qu'elle ne le priât, comme la veille, à quelque promenade : alors, il devrait inventer un prétexte à son refus et faire de l'embrouillement où il n'en fallait pas.

Il resta dans sa chambre et souhaita d'y rester jusqu'au moment où sa montre marquerait l'approche de dix heures. Mais on vint, pour le ménage : il dut céder la place et, promptement, se retira dans la bibliothèque, à l'étage des greniers. Cette cachette lui parut la meilleure : il ne crut point y risquer une autre invasion que de Mathieu, facile et discrète personne. Il était là, passé neuf heures, quand du jardin lui arriva le gai appel de sa mère. Il feignit de ne l'avoir pas entendu et soudain regretta de n'être pas

sorti : dans la campagne, on ne l'aurait point rattrapé. Au deuxième appel, il céda, sans bonne humeur.

— Tiens! tu es là-haut? Veux-tu faire un tour?

— Pas ce matin...

— Pourquoi?

— Je lis.

— Par un si beau temps?...

Il n'était pas si grand liseur, à son ordinaire. Son excuse ne valait rien, dont il fut ennuyé : ennuyé aussi d'avoir été peu obligeant et peu adroit. Sortir après cela, une demi-heure ou, plus exactement, vingt-neuf minutes après son refus de sortir, ne serait point aisé.

Il sortit secrètement, tout juste à la minute qu'il s'était fixée; il se sauva, d'une façon rusée et maligne.

Quand il arriva chez Juliette, on le fit entrer dans un petit salon qu'il avait toujours connu et qu'il pensa ne pas reconnaître. Et c'est qu'il ne l'avait jamais regardé, depuis son enfance, ni même les temps derniers. Nous ne sommes pas attentifs et nous avons une propension naturelle à nous accoutumer qui vient de notre paresse et qui nous empêche de rien voir; il faut, pour nous éveiller de notre continuelle indifférence, un changement qui nous étonne et qui, dans le paysage ou les entours de notre vie, soit comme une note aiguë dans le silence ou dans le bruit monotone. Juliette n'avait point changé ses meubles ni leur disposition ; mais Alain n'était plus le même et c'est lui, par son changement, qui modifiait le contact des objets et de lui-même. Il s'en amusa. Toutefois, il avait surtout à calmer une

agitation très vive de son cœur et de son esprit.

Juliette se fit un peu attendre. Alain, souriant, l'accusa de paresse et l'imagina qui achevait de s'habiller, qui n'était pas toute habillée; il lui murmurait tout bas de venir telle qu'au matin sont les femmes devant leur table à coiffer: cette image l'affriolait et cependant l'intimidait. Il n'avait plus son audace de la veille; et, non loin de sa bien-aimée, il perdit l'assurance que l'absence lui permettait.

Or, la voici, la bien-aimée. Elle entre vite; elle dit:

— C'est gentil à toi, d'être venu.

Elle est habillée comme l'après-midi et serait toute prête à sortir. Elle a son air de jeune fille et, dans les yeux, dans la physionomie et dans la voix, cette liberté gracieuse qui prouve qu'un être n'a rien en secret qui le retarde ou le retienne. Il suffit de la voir: on n'a pas à l'interroger. Alain, qui s'en aperçoit, n'ose guère lui poser les questions qui lui viennent aux lèvres. Mais, dans son émoi, il ne sait que dire et dit ce qui tout à l'heure lui semblait si urgent, ce qui maintenant lui paraît absurde; il le récite ou le laisse tomber:

— Pourquoi êtes-vous partie, avant-hier?

Elle éclate de rire:

— Tu ne le diras à personne?... Eh! bien, je suis allée à Paris... devine!... pour donner une signature à mon notaire. Et pourquoi je suis revenue dès hier soir?... Parce qu'on étouffe, à Paris!... Tu ne l'as donc pas cru? C'est drôle, qu'on ne vous croie jamais!

Du reste, l'incrédulité du prochain ne l'attristait pas. Elle trouvait le prochain, trouvait Alain déraisonnable et se montrait plus divertie que déconcer-

tée par la déraison générale. Sa gaieté eut assez vite gagné Alain, qui pourtant voyait s'écrouler tout le roman sur lequel sa joie récente et sa confiance de jeune homme étaient fondées. Ni le départ de Juliette ni son retour n'avaient avec lui aucun lien, ne lui offraient plus aucun signe d'un amoureux sentiment qu'il eût inspiré à Juliette. Et elle le traitait comme un enfant, continuait de le tutoyer et de lui être familière tout simplement.

Si, la veille, Alain s'était aperçu de ce mécompte et s'il avait soudain vu se défaire sa rêverie, la déception l'eût blessé : ce fut à peine s'il en souffrit, devant Juliette dont la présence lui remplaçait à merveille un mensonge. Il comprit que sa conquête n'était pas commencée : mais sa conquête aussi le tenta plus encore et l'anima du fin courage qu'il lui faudrait.

La sotte question qu'il avait posée à Juliette ne laissa pas, dans l'esprit de Juliette, une ombre : ce fut effacé aussitôt, comme si l'esprit de Juliette, n'admettant jamais aucune ombre, était pareil à ces plages de la Méditerranée où il n'y a que la couleur sous la lumière. Alain l'en admirait et l'en aimait si heureusement qu'il ne se demanda même pas quel usage de l'existence avait appris à une si jeune femme l'oubli, le pardon, l'art de n'être point offensée.

Il lui dit :

— C'est joli, chez vous.

Elle se récria :

— Mais tu étais déjà venu !...

— Je n'avais pas regardé, probablement ! répliqua-t-il.

Le salon de Juliette, une pièce carrée où entrait peu de clarté par deux fenêtres basses, et tout en boiseries

blanches avec des amours blancs sur un fond bleu au-dessus des portes, était, pour ainsi dire, plein de passé. Il ne gardait pas seulement l'aspect d'autrefois, mais il gardait une âme ancienne qui un jour s'y était endormie et qu'on n'avait pas dérangée. Les portraits qui pendaient aux murs, les miniatures aux deux côtés d'un miroir terni sur la cheminée, les meubles qui étaient du Louis XV pour la campagne, et le tapis pour le silence, et le visage rayonnant du soleil au bas du balancier de la pendule qui ne battait plus, toutes choses dataient de la même époque lointaine et abolie.

— C'est vieux! dit Juliette.

— N'aimez-vous pas cette vieillerie?

— Pas encore! répondit-elle, avec tant de vivacité qu'elle affirmait ainsi son goût d'être jeune et à l'âge de vivre.

Autour de cette exclamation si juvénile, Alain se félicitait à part lui et composait un commentaire où il trouvait son avantage.

Elle reprit :

— Je n'aime pas beaucoup le passé...

Il osa risquer :

— C'est de l'ingratitude!

— Ou bien de l'indulgence, répliqua-t-elle.

Et il se tut, comme si la discrétion l'y engageait. Juliette ne parut pas lui en savoir bon gré ou mauvais gré : ce n'était pas une manie qu'elle eût, ainsi que presque tout le monde, d'interpréter les paroles qu'on dit et celles qu'on ne dit pas; de sorte qu'on perdait auprès d'elle tout bénéfice de sous-entendu, où se dépense la plus ordinaire ingéniosité de causerie. Mais, pendant qu'Alain se taisait avec délica-

tesse, elle avait continué sa pensée ; et elle dit :

— C'est vrai ! Nous avons beau avoir vingt ans, nous demeurons dans de vieilles maisons et dans de vieilles habitudes... Ça fait le bonheur de monsieur Landin. Chaque fois qu'il entre ici, ses petits yeux furettent partout, son petit nez flaire je ne sais quoi : de la poussière probablement ; et il me cite une belle phrase dont je ne sais plus l'auteur, selon laquelle nos villes et nos campagnes seraient habitées de plus de morts que de vivants. Cette pensée funèbre le ravit et, moi, me désole. Pas toi ?

Sans écouter ce qu'il répondrait, si bien qu'il ne répondit pas, elle se leva, courut aux fenêtres et les ouvrit toutes grandes, comme si elle voulait que l'air frais du matin se précipitât pour chasser une odeur ancienne et malsaine. Alain la suivit et avec elle regarda le paysage illuminé de soleil.

Entre la maison de Juliette et cette jeune femme, il y avait un contraste qu'Alain n'avait pas remarqué encore et qui l'enchanta, le conflit du présent perpétuel et du passé, le combat de nos journées et de nos souvenirs. Elle avait tourné le dos à l'ombre qui dormait dans le salon du temps de Louis XV ; elle ressemblait à cette matinée radieuse qui fleurissait avec ardeur dans la campagne et qui ne savait pas qu'elle n'était pas le premier matin du monde.

Il eut envie de voir Juliette dehors ; il l'y emmena ou elle y vint d'elle-même. Elle était toute différente de ce qu'il avait cru. Il commençait à la comprendre et l'aimait ainsi plus encore. Il l'aimait pour la spontanéité de sa jeunesse et pour sa nouveauté, comme d'abord il s'était pris à l'aimer pour le souvenir d'un amour enfantin. Or, elle avait trois ans de plus que

lui et son mariage, son veuvage et le reste incertain lui composaient tout un passé, tandis qu'au retour de la guerre, et en dépit de l'ennui et de la souffrance, il reprenait sa vie cinq ans plus tôt à sa prime jeunesse. Mais elle était cependant plus jeune et plus neuve que lui : et c'est le printemps, qu'il aimait en elle, ou c'est le matin.

Seulement, à l'égard de cette Juliette qui abolissait le souvenir, Alain se sentait dénué de l'avantage et du moyen que lui donnait leur amitié ancienne si touchante et, pour peu qu'elle s'y prêtât, si troublante. Il avait pensé l'engager à son amour en lui rappelant — et elle ne s'en souvenait pas — son précoce baiser au cou et lui dire, à mots voilés : « Juliette, je continue... » Elle brisait toute continuité; elle avait dénoué les liens qu'il croyait qui les unissaient déjà. Il ne l'avait jamais tenue et crut qu'elle lui échappait. Il eut hâte de rattacher leurs jours et leurs années, dont le fil s'était cassé. Il dit inopinément :

— Je vous aimais, dans le passé... Je ne suis plus un enfant...

— Ah! fit-elle, je n'y étais plus : j'ai peu de mémoire... Tu n'es plus un enfant et je ne serai pas longtemps jeune : c'est grand dommage!

Alain reprit, sans ménager une suite à ses arguments :

— Et vous chantiez, l'autre soir, *Sur un vieil air*, d'une façon que le passé, le doux passé, fleurissait sur vos lèvres...

— Ah! dit-elle, j'ai chanté, sur un vieil air, une chanson nouvelle. Et puis, tu sais, je ne fais pas une philosophie d'une idée que j'ai peut-être par hasard ou par mégarde. Si je me déprends du passé, tu

penses bien que ce n'est pas pour m'emmailloter d'une philosophie !

Comme ils approchaient de la barrière où ils allaient se séparer, après avoir causé encore, et d'autre chose, et de n'importe quoi, Juliette lui demanda, un peu à brûle-pourpoint :

— Mais toi, pourquoi tant aimer le passé ?

Il répondit bravement :

— Parce que je vous y aimais déjà.

Elle lui fit une gentille révérence et ne parut ni étonnée ni fâchée.

Il tourna vite les talons, trop vite pour avoir vu comment elle s'en allait, rieuse ou non. Il sentait son cœur se gonfler dans sa poitrine ; ses joues tremblaient ; des larmes lui venaient aux yeux. Mais il se disait avec satisfaction :

« Maintenant, c'est dit ! »

Il croyait pouvoir ajouter :

« Et au bout du compte, ce n'est pas trop mal dit ! »

# X

Juliette vint, l'après-midi, comme elle avait promis de venir, tout de suite après le déjeuner, quand les Fontaille et leurs amis prenaient leur café sur la terrasse.

— Enfin, dit Mme Durny, nous allons tout savoir!

Elle se ravisa :

— Nous n'allons rien savoir du tout!

Ses deux plaisanteries se perdirent dans le bruit du grand accueil que l'on faisait à Juliette. Et Juliette dit bonjour à tout le monde; Alain n'eut qu'un « rebonjour ».

— Comment, dit Jenny, vous vous êtes déjà vus?

— Mais oui! Vous ne le saviez pas?

Jenny eut la tendre indulgence de laisser tomber ici ce bout de causerie ou de l'égarer, de sorte qu'Alain fut tiré d'embarras. Il avait frissonné d'abord; puis, dans la sécurité que lui donnait le bavardage général, il se repentit d'avoir été cachottier : mais il ne s'attendait pas que Juliette ne fît aucun mystère de leur entrevue. L'aveu si franc de Juliette lui

déplut, à cause de sa mère qui l'avait cru, et sur sa parole, enfermé dans la bibliothèque, à lire; et à cause du peu d'importance que Juliette semblait ainsi attacher au début de son grand amour déclaré.

Mais il eut sa revanche, ou bien se la donna, quand l'égyptologue dit à Juliette, avec un accent de sincérité naïve :

— Pardonnez-moi; mais vous n'avez jamais été jolie comme aujourd'hui.

Or, c'était si bien la vérité que tout le monde, au lieu d'y consentir seulement, parut content que ce fût dit et balbutia quelques mots de la même sorte; et Juliette reçut cet hommage avec simplicité. Elle fit gentiment signe que ce n'était pas sa faute et qu'elle n'en savait rien. La beauté impose d'abord quelque déférence : il faut un peu de temps avant qu'on ne se reprenne et que les autres sentiments, tels que l'envie ou la moindre méchanceté, recommencent de tatillonner. Mme Durny essaya d'une pointe :

— Ça vous va joliment bien, d'avoir été à Paris!

Mais on ne l'écoutait pas : elle avait lancé sa piètre malice, comme un acteur découragé une réplique fade. Et Jacques, à califourchon sur une chaise, le menton sur ses deux poings, regardait Juliette en silence. Il se leva; les mains aux hanches, il regardait Juliette encore. Il lui dit :

— Laissez-moi faire un portrait de vous.

— Très volontiers, répondit-elle. Quand vous voudrez!

— Mais tout de suite!

— Un de ces jours? demanda-t-elle.

Et elle s'assit. Mais Jacques ne consentit aucun délai.

— Croyez-vous, fit-elle, que je vais enlaidir si promptement?

— N'ayez pas peur. Mais il y a de ces moments où un être, comme un paysage, est mieux épanoui que jamais. C'est la lumière; et puis c'est je ne sais pas quoi : c'est lui.

— Vous êtes en fleur, belle Juliette! dit Mathieu.

Alain songeait à part lui : « C'est le soleil qui donne à un charmant paysage sa beauté la plus parfaite : à un visage, c'est le bonheur... » Et complaisant pour soi ainsi que le sont les amoureux au temps où leur vanité n'est point empêchée, il estima que le bonheur de Juliette et, conséquemment, sa beauté venaient de lui.

Quand Jacques se fut éloigné pour préparer sa toile et ses couleurs, Juliette avoua qu'elle n'avait pas envie de poser. Les remontrances de Jenny la secouèrent de quelque nonchalance où elle s'abandonnait, les bras tombants, l'air soucieux. Et Jacques, de la porte de son atelier, l'appela.

— Oh! non, dit-elle, dehors! Vous n'allez pas m'enfermer dans votre serre chaude!... On étouffe, dans son atelier.

Mais Jacques ne pouvait peindre en plein soleil : elle était folle! Ni à l'ombre des arbres : non! Il la voulait à la lumière tamisée d'un rideau blanc qu'il avait si bien arrangé :

— Venez voir; et ne faites pas la petite fille capricieuse!...

Elle rit et ne parut pas avoir une autre intention que de simple gentillesse en disant :

— Alain, tu feras un croquis de moi, en même temps?

Jenny applaudit à cette bonne idée. Alain sentit, au bout de ses doigts, la crainte de sa maladresse et redouta l'émulation qui le prendrait, lui l'apprenti, auprès du maître si habile : et son orgueil souffrait déjà; mais son amour était content. Il estima qu'il n'avait pas d'autre moyen de passer l'après-midi à côté de Juliette et que l'occasion lui était délicieuse à ne point refuser, de la regarder comme, sans le prétexte de l'art, il serait impertinent de le faire.

Quand Juliette fut la douce victime du peintre et du dessinateur, dans l'atelier, les autres continuèrent d'être indolents sous les branches des marronniers. Et, comme il arrive après un incident qui a dérangé une causerie vaine, ils semblaient un peu accablés, non d'une idée, mais du néant de leur pensée.

— Je suis enchantée qu'Alain travaille, dit Jenny. Cette petite Juliette va me le tirer de son marasme.

— Sois-en bien sûre! répondit Mme Durny.

— J'avais un ami, reprit Mathieu, qui n'était pas un grand artiste, mais qui adorait la peinture. Il voyageait, visitait les plus belles galeries de l'Europe et, les tableaux qu'il aimait le mieux, il les copiait. La copie faite, il la détruisait : il n'a point laissé une toile. Mais il disait que, pour bien voir une œuvre d'art, il faut la copier, la regarder avec l'attention délicate, soigneuse et tendre que demande le moindre essai d'en faire autant. Et il m'a dit, sur la Joconde, des choses!.. Les peintres ont des plaisirs que nous ne connaissons pas, que nous devinons à peine.

Et Mathieu, les yeux à demi-clos, avait un petit air voluptueux.

A l'atelier, Juliette obéissante avait pris la pose et

ne s'y sentait point heureuse. Elle dit, avec un air de fatigue prématurée :

— Je ne pourrai pas rester longtemps comme ça!

— Pourquoi? fit Jacques.

— Parce que je vais m'ennuyer ; et, si je m'ennuie, je m'endors.

Alain songea qu'il aurait aimé à la voir dormir; et la pensée d'un tel sommeil lui caressa l'imagination. Mais Jacques protesta :

— Jamais de la vie! Je suis là, pour vous empêcher de vous ennuyer.

— Au moins, reprit-elle, si vous me donniez un livre?

— Ah! mais non. C'est ça qui vous endormirait. Ou bien il faudrait un livre comme on n'en fait pas : un livre tout pareil à vous, avec de la gaieté sereine, avec du rire aux lèvres et aux yeux, du rire qui n'éclate pas et qui est un état de l'âme sur le visage...

— Allons! fit-elle.

Jacques avait tout disposé à son idée, promptement et avec la justesse de décision qui révélait sa maîtrise. Alain s'était placé de côté, sans rien dire, et ne souhaitait que d'être oublié, seul à son plaisir. L'exubérance de Jacques, ses paroles, ses regards, sa joie de peindre et une ardeur qu'il répandait par tout l'espace environnant, ne laissaient pas un coin tranquille dans l'atelier. Mais Alain se fit pourtant une île de silence et de rèverie que battaient comme une houle les enthousiasmes et peut-être le génie du grand peintre. Ou bien il y avait, de Jacques à Juliette, une extraordinaire abondance d'effluves qui semblaient désordonnés; d'Alain à Juliette, un trait mince, fragile et brûlant de méditation passionnée :

il fallait toute l'intensité continue de ce trait, pour qu'il ne fût pas brisé par le violent tumulte des alentours.

Juliette peu à peu était devenue sage, ne bougeait pas et, comme avait dit Mathieu, fleurissait. Dans un moment de relâche, Alain lui demanda :

— Juliette, à quoi pensez-vous?

Elle répondit avec bonne foi :

— Je crois que je ne pense à rien.

— C'est magnifique! s'écria le peintre.

— Mais alors, reprit-elle, j'aurai l'air stupide?

— Ah! mais non!... Ça, je vous jure que non!

Et, comme il travaillait en pleine allégresse, il fit tout haut le commentaire de sa joie :

— L'aile du nez est la plus fine que j'aie vue. Et, si je la dessine tout au juste, je la dessine trop petite. Elle n'est pas trop petite : elle est parfaite. Les yeux de même et la bouche aussi. La bouche va me défaire mon ensemble. Chacun des traits est un chef-d'œuvre à lui tout seul...

— Taisez-vous! fit Juliette.

Mais il n'allait pas se taire :

— C'est un miracle, que vous ne soyez pas laide, avec tant de beautés qui sont presque impossibles à réunir. A la commissure des lèvres, il y a, au lieu d'une ombre, une lumière... Je ne sais pas comment c'est fait... Ça devrait supprimer toute la physionomie : et toute la physionomie est là. Elle se répand de là sur la joue, en lumière. Vous avez un visage de lumière!

Alain dessinait avec difficulté. Le commentaire de Jacques lui faisait remarquer des beautés qu'il n'avait pas vues, qu'il s'accusait de n'avoir pas vues et qu'il

était incapable de rendre. Il enviait, moins en artiste qu'en amoureux, cet art subtil et souverain qui exaltait, auprès de lui, un autre homme; et, s'il n'était pas exactement jaloux, du moins éprouvait-il un émoi désagréable à se dire qu'auprès de sa bien-aimée Jacques se substituait à lui d'une manière impérieuse et indiscrète. En même temps, les beautés que Jacques lui révélait si étrangement le charmaient, le troublaient et lui augmentaient son amour. Il était comme un peu niais et ravi, à connaître par le prochain la merveille qu'il avait commencé d'aimer avec imprudence.

Jacques bientôt n'eut pas de retenue; et, parlant à Gygès, le roi Candaule ne racontait pas mieux son trésor que Jacques n'avertissait Alain d'observer les délices de ce visage. Il appelait Alain, l'obligeait à se déplacer de son bonheur timide et à regarder comme il le voulait le passage d'une lumière à une autre lumière entre la joue et le cou par la ligne à peine marquée et si nette pourtant qui va de l'oreille au menton. Puis, sur le cou, d'une blancheur animée des nuances de la vie, il eut des mots d'une si tendre douceur qu'Alain frissonna de malaise et détourna les yeux.

La Juliette qu'il dessinait d'une manière un peu sèche avait-elle bien la ressemblance de la vraie Juliette? Elle ne ressemblait pas à la Juliette que Jacques voyait, montrait, louait et savait peindre. Celle-ci était la nymphe de l'été couronnée de ses cheveux comme d'une moisson d'or et souriante aussi comme l'est la campagne au soleil qui ne l'accable point de ses rayons mais l'en caresse. Plus pensive, plus retirée, moins belle et plus touchante, la Juliette

d'Alain souffrait de l'art imparfait du dessinateur et avait cependant une grâce jolie. Puis, sur le cou, à la place où avait glissé son baiser d'autrefois, il posa une rose, et qui fut là sans que l'on vît d'où elle venait, ne descendant pas des cheveux, n'appartenant pas à une guirlande, ne montant pas d'une tige tenue à la main; l'on eût dit de la peinture d'un miracle tel qu'on en trouve dans les recueils de légendes : une fleur naît sur la blessure de quelque martyr et cache le stigmate sous une allégorie énigmatique et charmante.

Alain, quand il eut achevé de dessiner la rose, ne dessina plus; mais il ne bougea point et craignit d'avoir à montrer cette image. Juliette la demanda et dit :

— Tu as beaucoup de talent.

Jacques dit que ce n'était pas mal; mais la rose le déconcerta :

— Et de cacher un cou pareil! Ça, mon petit, c'est une folie.

D'ailleurs, il ne fut pas longtemps à épiloguer là-dessus; car il était tout à son œuvre et achevait sa première esquisse avec une fougue admirable. Il ne parlait plus, ne chantait plus les louanges de Juliette et de sa beauté. Il avait une hâte, qui ne rendait pas ses mouvements désordonnés; il avait un air farouche, la mâchoire serrée, les yeux en joie.

Comme Alain ne travaillait plus, il lui dit :

— Mon petit Alain, demande donc à ta mère qu'on nous prépare de l'orangeade; ou bien du thé : préférez-vous du thé, Juliette?

Et, quand Alain fut sorti, ses mains rapides déposèrent la palette et les pinceaux. Il avança d'un pas

ou deux vers Juliette et il lui dit, d'une voix qui s'étranglait dans son gosier :

— Vous rappelez-vous, Juliette? Juliette, Juliette, vous rappelez-vous?

— Mais non! fit-elle en un sursaut.

Il adoucit sa voix et répéta confusément :

— Juliette, vous rappelez-vous?

Elle s'était dressée. Elle semblait avoir peur. Cependant Jacques, immobile, la regardait avec une ardeur malheureuse. Il retourna lentement à son travail. Il ne travaillait pas encore, il n'était plus capable de travailler, quand Alain rentra. Mais Juliette avait repris la pose et l'on aurait à peine remarqué sur son visage un peu moins de sérénité.

Jacques dit, d'une façon rogue :

— Assez pour aujourd'hui; je suis las!

La brusquerie de Jacques ne devait pas étonner Alain ; car il avait de ces détentes nerveuses qui ne le rendaient pas aimable après une forte besogne.

Juliette parut contente du congé qu'on lui donnait. Elle se leva. Elle n'alla point regarder la peinture de Jacques; et Jacques ne l'y invitait pas : il rangeait son attirail. Elle dit à Alain :

— Mène-moi faire un tour dans le jardin.

Elle lui prit le bras et elle s'y appuya d'une manière comme un peu abandonnée, tendre et aimante, qu'elle n'avait pas encore eue avec lui.

# DEUXIÈME PARTIE

## I

Le lendemain, Juliette ne vint pas, après le déjeuner, comme elle en avait l'habitude. Et l'on s'en étonna.

— C'est drôle! dit Jenny. Et son portrait?

— Son portrait, répondit Jacques, je ne le finirai pas. Je l'ai raté : n'en parlons plus.

Jenny insista. Et Jacques montra qu'il était de méchante humeur : on savait bien qu'il ne travaillait pas autrement que dans la joie et, du moment que ce portrait ne l'amusait pas, il y renonçait.

— Pourtant, dit Jenny, tu semblais hier si content!

— Eh! bien, je ne le suis plus; voilà tout!

Il se leva et alla s'enfermer dans son atelier.

M^me^ Durny ne se tint pas de badiner sur la fâcheuse nervosité des artistes et nota que les égyptologues ont une placidité meilleure. Son mari ne songea point à la remercier du compliment et même lui fit

un signe de se taire. Où il montrait de l'ingénuité : ce n'est pas le silence qui vaut rien pour remplacer une causerie maladroite. Mieux avisé, Mathieu parla d'autre chose : voire, il eut soin que l'autre chose ne fût pas indifférente et, puisqu'on était à quelque chicane, il ne prétendit que substituer une bisbille à une autre.

— Juliette a probablement la migraine, dit-il.

— Je ne crois pas! fit Mme Durny.

Elle regarda furtivement Mathieu, qui la guettait et souriait. Et son regard interrogeait Mathieu, qui répondit :

— Moi, je suis comme vous : je n'en sais rien.

Mais Jenny n'avait pas envie de rire ; et c'est à cause d'elle que Mathieu tâchait de détourner la causerie. Elle, ce n'était pas tant la mauvaise humeur de son mari qui la désobligeait que l'impatience de son fils : elle ne doutait pas qu'il ne souffrît de voir, entre Jacques et elle, si bien établie et comme installée, cette familiarité des brouilleries, même insignifiantes. Puis Jacques apparut à la porte de son atelier, qui l'appelait :

— Jenny ! Viens deux minutes, s'il te plaît.

En se levant, elle n'osa point regarder Alain. Quand elle fut à l'atelier, l'on entendit, non pas les mots de Jacques, mais sa voix, qu'il ne ménageait pas beaucoup. Et Mathieu proposa une promenade, qu'aussitôt on lui refusa, sous le prétexte d'un orage menaçant. Il consulta le ciel, qui était parfaitement pur, et dit :

— C'est vrai !

Jenny revint et Mme Durny lui demanda :

— Eh ! bien, ce portrait?

— Je ne l'ai pas vu.

Jenny avait dit ce peu de mots d'une façon si évasive, et elle avait si nettement montré sa volonté d'arrêter là le questionnaire auquel se fût amusée la manie tatillonne de son amie, que l'on se tut. Mais, comme Alain, sans rien dire plus que les autres, l'épiait et l'interrogeait d'un regard involontairement impérieux, elle le regarda aussi et eut l'air étrangement triste, humilié surtout. Elle éprouvait un sentiment de honte et croyait que son fils l'avait surprise en état de misère conjugale. Très évidemment, elle désira que se défît la réunion de ces quatre personnes qui, autour d'elle, composaient un bien gênant tribunal de curiosité affectueuse ou maligne. Durny s'en aperçut et, sous prétexte d'aller voir le déjeuner des poules à la basse-cour, sut emmener sa femme. Restaient Alain et Mathieu : la présence de Mathieu, si parfaitement ami, n'empêcherait pas Alain de parler tout de même que s'il était seul avec Jenny : dont elle eut peur. Et elle souhaitait de causer avec Mathieu.

— Va donc voir, dit-elle à son fils, pourquoi Juliette ne vient pas.

Alain comprit que c'était là un stratagème, et un peu gros, en vue de l'éloigner. Il n'aima point cette supercherie, et s'en étonna, de sa mère si tendre, et fine et adroite. Pour qu'elle agît de cette manière prompte et mal ménagée, qu'y avait-il? et quel chagrin la pressait de se confier à Mathieu? Il fut inquiet. Puis il fut blessé dans son amour-propre et dans son amour filial : cet émoi fit que, durant quelques secondes, il hésita. Mais le projet de revoir Juliette le tenta. Il sortit et, le long du chemin, se rappelant

tout le détail de la scène, comprit que sa mère avait précisément deviné ce qu'il ferait, comment son incertitude céderait assez vite et pourquoi : pendant qu'il hésitait ou croyait hésiter, Jenny, sans bouger, sans le regarder, savait aussi bien que lui, mieux que lui, ce qu'il pensait secrètement; et elle attendait qu'il se levât tout juste au moment qu'il s'était levé. Cette facile inquisition le choqua. Bientôt il en rit, satisfait d'avoir eu la clef des champs et, amoureux, satisfait d'aller voir sa bien-aimée. Elle, sa bien-aimée, ne risquait-il pas de l'importuner? Si elle n'était pas venue, sans doute n'avait-elle pas envie d'être dérangée. Mais il lui dirait d'abord : « C'est maman qui m'envoie! » Et, de cette commodité que sa mère lui procurait, il eut l'esprit amusé, le cœur attendri.

Demeurée seule avec Mathieu, Jenny ne fut pas longue à s'épancher.

— Mathieu, dit-elle, que se passe-t-il?

— Ma bonne amie, je vous l'aurais demandé; mais j'ai coutume d'être discret avec méthode et, s'il n'est pas question de vous, avec indifférence.

— Cette maison, reprit Jenny, devient absurde.

— Absurde! consentit Mathieu.

— Qu'est-ce qu'ils ont tous? et Jacques principalement?

— Pourquoi vous a-t-il appelée?

— Pour me dire qu'il n'achèverait pas le portrait de Juliette.

— Il l'avait dit.

— Pour le redire et, cette fois, avec une espèce de fureur inutile. Et pour me conjurer d'obtenir qu'on ne lui parlât plus de ce portrait : ni vous, ni moi, ni Juliette. Et je dois bien savoir qu'un artiste n'est pas

une machine qu'on met en branle à volonté. En définitive, ou l'on aura la patience de le laisser travailler à sa guise, ou il me priera de hâter notre rentrée à Paris.

— Qu'avez-vous répondu?

— Rien... Que j'étais de son avis.

Mathieu fit une moue et dit :

— Vous n'avez pas été gentille... Mais non, ma bonne amie! Somme toute, il était de méchante humeur et vous appelait pour vous demander une querelle comme, en d'autres cas, on demande un service. Et, ce qu'il vous demande, vous, avec votre douceur désobligeante, vous le lui refusez! Une querelle, et c'était fini : ça va durer comme un orage qui n'éclate pas.

— Mais pourquoi est-il de mauvaise humeur?

— Il vous aime?

— Assurément! Vous en doutez?

— Non. Mais vous le savez mieux que moi.

— Je le sais, je le sais!

— Alors, tout ça n'est rien.

— Mais non, tout ça n'est rien. Qu'est-ce que vous imaginez? Dieu, que vous êtes célibataire, Mathieu! Vous ne connaissez rien à la vie conjugale...

— Probablement.

— Ce n'est pas la vie amoureuse!

— Je m'en doutais.

— Ce qui m'ennuie, c'est qu'entre Jacques et Alain, ça ne va pas. Vous en êtes-vous aperçu?

— Oui.

— A quels signes?

— Aux mêmes qui vous ont avertie.

— Ils ne s'aiment pas?

— Non. Et, en quelque sorte, pas du tout!

— Alain déteste son beau-père?

— Il est jaloux de lui.

— De son art?

— Non.

— C'est à cause de moi?

— Probablement.

Mathieu alors montra, malgré sa courtoisie, tant de lassitude que Jenny décida de ne pas continuer la causerie. Et elle s'en alla. Mathieu tira de sa poche un petit volume, commença de lire, s'aperçut qu'il ne lisait pas, ferma les yeux, comme il faisait pour méditer. Puis il parut avoir pris une résolution quasi importante. Il se leva, se dirigea vers l'atelier de Jacques, d'un pas rapide. Quand il fut à la porte de l'atelier, sur le point de frapper, le médius en avant, soudain sa résolution s'évanouit : de sorte qu'il tourna les talons et, frôlant les murs, à petits pas, se dirigea vers l'escalier, puis monta s'enfermer dans sa chambre.

## II

Alain, chez Juliette, apprit qu'elle était sortie. Elle n'avait pas dit où elle irait. On la croyait chez les Fontaille, où Alain savait qu'elle n'était pas : et l'on n'en savait pas davantage.

A la pensée qu'il aurait toute la journée à passer sans la revoir, Alain sentit une étrange douleur, où dominait la crainte de l'ennui. Les heures s'allongeaient devant lui comme un désert sans route et sans fin. Que faire?... Et la déception d'amour n'était pas ce qui le tourmentait le plus : il eût accueilli avec entrain le moindre divertissement, même si Juliette n'en avait pas été; quelque fillette un peu plaisante aurait suffi à lui donner de la patience jusqu'au soir ou au lendemain. Mais, alentour, ce n'était que la campagne, le village, les champs et les prairies sous le soleil, les fermes ombragées de bouquets d'arbres, le silence, la morne quiétude, et puis les routes qui, dans tout ce repos résigné, sont comme les indices du désir et de la nostalgie : les routes et leurs écriteaux ou leurs bornes avec le nom des cités lointaines; les routes et, de dis-

tance en distance, les estaminets et les auberges où ne demeurent pas longtemps les voyageurs et les vagabonds; les routes qu'on voit qui montent les collines et qui les descendent du côté qu'on ne voit pas, vers l'horizon.

Deux heures sonnèrent à l'église... Deux heures seulement? Alain consulta sa montre, n'admettant pas qu'il ne fût que deux heures. Il était deux heures moins dix : l'église avançait toujours. Ces dix minutes de surcroît furent celles que ce jeune homme terriblement désœuvré se sentit le plus incapable de subir. Un petit gémissement sortit de ses lèvres; ses doigts frémirent, tandis que ses bras lui semblaient lourds et ne ballaient seulement plus au rythme de sa marche lente.

Alain rentrait chez lui et comptait qu'en ne se pressant pas il occuperait au chemin les dix minutes avant deux heures; puis il faudrait, d'heure en heure, gagner le soir. Il ne trouva au jardin ni sa mère, ni Mathieu, ni personne à qui répondre que Juliette n'était pas là. Il ne chercha pas davantage, sortit encore, prit la route et s'avisa de l'aventure qui devait lui gaspiller le mieux sa journée : il irait à la rencontre de Juliette. Mais où la rencontrer? Certes, il ne le savait pas; et comment deviner la promenade qu'elle avait pu faire? Eh bien, il irait au hasard et, par les chemins, serait en quête de sa belle.

Ce fut un jeu qui l'amusa. Il se piqua au jeu et voulut être ingénieux. Il connaissait plusieurs itinéraires qui étaient, depuis son enfance, le cours de toutes les sorties. Mais Juliette, qui s'en allait seule et sans annoncer aucun projet, ne serait pas où d'ha

bitude se dirigeait la promenade : elle avait voulu être seule, échapper au bavardage de tous les jours; sans doute aurait-elle choisi les sentiers les plus embrouillés et les moins connus. Alain se crut habile et multiplia les probabilités et l'erreur. Il se dépêchait par moments, sautant une haie, dévalant dès qu'il imaginait un raccourci. Mais, à mesure qu'il avançait dans sa course et non dans sa découverte, l'immensité de la campagne le décevait. Au bout d'une heure, il craignit d'être allé trop loin, beaucoup plus loin que ne vont, n'est-ce pas? les jolis pieds, si fin chaussés, d'une Juliette. Il revint sur ses pas. Il rôda autour du village. Il retourna dans la campagne et, de détour en détour, vint à ne plus savoir où il était. Alors, il songea qu'à l'imitation des sylvains de la fable il poursuivait une petite nymphe : s'il l'attrapait, il l'aurait à son gré.

Quelle sottise! Il ne l'aurait point à son gré le moins du monde et peut-être la fâcherait tout simplement. Elle a voulu être seule : et tout à coup le voici, qu'elle n'attend pas, qui l'impatiente et qu'elle éconduit!... Alain ne sut pas s'il ferait mieux de renoncer à cette poursuite; et, comme il aimait Juliette sans être sûr qu'elle eût pour lui un peu plus que de l'amitié presque banale, une idée de cérémonie le tenta de mieux agir et plus discrètement. Il se disait qu'il était un fol et que Juliette n'avait aucune envie de le rencontrer. Mais il se dit : « Tant pis pour elle! Moi, j'ai envie de la rencontrer! » De sorte que ne dura guère le scrupule qui d'ailleurs l'avait pris dans un moment de lassitude.

Il s'assit au pied d'un chêne et regarda devant lui. La campagne était charmante, un grand jardin de

verdure offert aux jeux plaisants de la lumière et de sa sœur plus douce l'ombre. Elles jouaient, l'une à se cacher, l'autre à chasser de toutes ses cachettes la discrète et un peu sournoise. Et la lumière était partout ; mais le regard la découvrait ici et puis là et, croyant la poursuivre, lui donnait ainsi l'air de courir. Ses blancs vêtements flottaient de son épaule à ses jambes. Quelquefois, on eût dit que cette blancheur tombait et ne laissait qu'une rose nudité bondir, sauter les fossés, les broussailles, danser sur l'herbe, se baigner à la rivière, ensuite repartir et, blessée d'une épine ou d'un caillou, tacher la plaine de ces gouttes de sang, les coquelicots. L'ombre se dissimulait, toute petite, en divers recoins, où on la devinait sans la voir, peureuse sous les saules, plus tranquille sous les pommiers; à côté d'une ferme, un marronnier d'Inde au feuillage lourd lui donnait un asile où elle s'endormait.

Alain, si jeune, eut grand'hâte de voir se dérouler jusqu'au dénouement les péripéties de cette comédie que la lumière et l'ombre lui offraient : ce jour-là, les mêmes péripéties que chaque jour, vers l'heure où la lumière, cette folle enfin lasse, irait à défaillir et où l'ombre, s'étant mieux ménagée, sortant de ses cachettes, viendrait, pour la nuit, la couvrir de son voile. Cette aventure quotidienne, Alain ne l'avait jamais regardée avec la complaisance attentive sans laquelle ni la nature ni les âmes ne se révéleront à vous.

Or, la beauté de ce qu'il regardait l'enchanta si bien qu'il eût voulu en consacrer le souvenir et, peintre ou poète, en immobiliser le charme fugitif par le symbolique moyen de la couleur ou des mots.

Il n'était point poète et n'eût pas su trouver l'image de son plaisir. Peintre, il l'était à peine encore. Et il sentait que son esprit ne fixait pas ce mouvement de vie rapide et le perdait au lieu de le saisir. Il lui semblait qu'en son esprit coulait, glissait, disparaissait bientôt, une félicité ravissante, comme le sable ou l'eau entre des doigts qui ne peuvent se joindre, ou comme un parfum dans la brise. Arrêter une belle minute est le désir auquel répond le stratagème de tous les arts, et la garder, l'éterniser peut-être. Il n'était point poète, et peintre à peine, artiste qui prélude et ne possède pas son métier. Mais, amoureux, il l'était beaucoup mieux et, comme l'art et l'amour ont cette analogie exquise, il crut que son émoi se réaliserait dans l'âme de sa bien-aimée, cette âme étant une œuvre d'art que vous formez à l'imitation de la vôtre, si vous êtes habile et elle un peu docile. Le croissant de la lune se dessina, d'un blanc pâle sur le ciel bleu. Ces deux couleurs étaient jolies. Alain aurait voulu qu'auprès de lui Juliette les trouvât jolies et, d'un sourire, lui montrât qu'elle était contente, émue, attendrie. De tout son cœur, il appela Juliette, qui ne vint pas : il l'en désira davantage.

Il n'avait plus cette vivacité hardie et cette impertinence qui d'abord le lançait à la poursuite de sa bien-aimée, il avait moins d'effronterie et plus d'égards, à la fin de la journée, quand lui apparut soudain Juliette. Elle rentrait à la maison, sans hâte et sans gaieté, des fleurs des champs aux mains. Alain n'osa point s'élancer vers elle; mais il s'approcha d'elle timidement. C'était dans un chemin découvert, peu ombragé, qui montait. Et elle n'allait pas vite. Alain lui dit :

— Bonjour. Mais où étiez-vous donc?

— Tu me cherchais? fit-elle.

Et visiblement elle n'aima point qu'on l'eût cherchée. A la naissance de son nez, un pli se marquait; et son visage prenait un air de dureté.

Alain craignit de lui avoir déplu.

— Êtes-vous fâchée de me voir? demanda-t-il.

— Un peu. Et pourtant non. Car j'ai à te parler.

Alain marchait auprès d'elle et ne disait point un mot.

— J'ai à te dire... Et je n'en suis qu'à ne plus savoir si je ne ferais pas mieux de me taire. C'était mon intention, le premier jour. Enfin, tant pis! écoute-moi... J'ai à te dire qu'il ne faut pas m'aimer.

— Pourquoi? demanda-t-il avec douceur, mais avec plus de curiosité que de chagrin.

S'il n'avait pas plus de chagrin, c'est aussi que Juliette, en le priant de ne la pas aimer, avouait que cet amour ne lui était pas ignoré ni même indifférent. Les jeunes gens, et en dépit de toute fatuité qui leur est naturelle, redoutent le dédain des jeunes femmes plus que les empêchements d'aucune sorte. Ils se trompent : c'est leur jeunesse qui leur vaut une obligeance quelquefois retardée par la difficulté mondaine. Alain sourit en demandant : « Pourquoi? » Et bientôt il ne sourit plus : car le visage de Juliette ne l'y engageait pas. Elle était nerveuse et triste.

Elle ne répondit point à sa question, de sorte qu'il eut à redire, et cette fois avec beaucoup d'inquiétude :

— Pourquoi ne voulez-vous pas que je vous aime?

Elle garda encore le silence. Il ajouta :

— Est-ce ma faute, si je vous aime ?

Elle répondit, mais comme au hasard :

— Ce n'est pas ma faute non plus !

Et lui :

— Ce n'est pas une faute !

Ils cheminèrent quelque temps et ne disaient plus rien. Ce fut Alain qui se mit à parler ; et il eut tort : il ne sut pas que le silence est le complice d'amour le plus industrieux. Il avait cette promptitude un peu sommaire qui vous fait recourir à des arguments lorsqu'il vaudrait mieux attendre et laisser les sentiments jouer à leur guise. Il ne voyait pas clair dans l'âme de Juliette et, suivant la simple logique, supposa que, pour lui défendre de l'aimer, Juliette ne pouvait avoir que l'une ou l'autre de ces deux raisons, les deux peut-être : elle ne l'aimait pas ou bien, l'aimant, n'était pas libre de l'aimer. L'embarras de l'interroger là-dessus le retarda, mais ne put, hélas ! le décourager.

— Pour me défendre de vous aimer, dit-il avec plus d'entrain que de prudence, il faut que vous ne m'aimiez pas...

Elle rit, sans aucune allégresse :

— Il y aurait d'abord cela ! fit-elle.

— Ou bien que vous ne soyez pas libre de m'aimer.

Elle rougit et ne fit pas semblant de n'être pas en colère :

— Il y aurait cela ensuite ! Mais enfin, tu m'aimes : et, avant de me le dire... tu ne me l'as point envoyé dire !... t'es-tu avisé de savoir, je ne dis pas, si je t'aimais ou, du moins, si ton amour devait me plaire ou m'offenser ? Puis tu m'aimes et tu ne sais pas si j'en suis contente ou fâchée, tu m'aimes : et aussitôt

tu as le droit de me demander de quel droit je ne t'aime pas, si je ne suis pas libre et si je n'ai point un amant déjà !

— C'est vrai, dit Alain : je suis une brute !

— Mais non, répliqua-t-elle ; tu es un gentil garçon comme les autres.

Alain détesta cette réplique, où il sentit que Juliette avait mis une rancune trop ancienne et le résumé d'une information trop nombreuse. Il devina, qui l'avaient devancé auprès de Juliette, une exécrable quantité d'amoureux et de prétendants, les uns timides, non les autres, et comme Juliette avait dû travailler à les éconduire. Une sorte de jalousie le frôla. Il se souvint de l'air jeune fille que gardait Juliette, malgré l'usage de la vie et la science de ses vilenies. Il leva discrètement les yeux sur elle et ne lui trouva plus le même visage. Elle n'avait point, à ce moment, l'air jeune fille et elle soupira :

— Si tu savais comme nous sommes au marché ; mais oui, au marché, nous les femmes, les jolies femmes, dans le beau monde !

Elle eut cet abandon qui la fit se montrer moins pure qu'elle le semblait d'habitude. Un plus roué que ne l'était le jeune Alain se fût promis d'aller au marché, sûr de l'y trouver. Le jeune Alain n'eut pour elle qu'une pitié qui attendrit son amour.

Il murmura :

— Pardonnez-moi. Ne soyez pas triste. Ne pleurez pas.

Elle pleurait un peu. Il était sur le point de lui dire :

— Je vous promets de ne plus vous aimer !

Puis il songea qu'elle avait esquivé ses deux ques-

tions, l'une de savoir si elle ne l'aimait pas, l'autre de savoir si elle n'était pas libre de l'aimer. Certes, il comprenait le tort qu'il avait eu de l'interroger si nettement : plus encore, il regrettait sa maladresse et d'avoir perdu la possibilité de poser derechef ces deux questions d'où dépendaient et son bonheur et le soin qu'il devrait avoir de son bonheur. Il regrettait sa maladresse et venait à soupçonner Juliette de l'éluder trop adroitement. La causerie semblait finie, entre elle et lui : comment revenir à ce qui avait tourné si mal et tourné court si brusquement ?

Tous deux sentaient la même difficulté à recommencer la causerie et à laisser le silence établir entre eux, qui marchaient côte à côte, un éloignement pénible et encore plus gênant. Juliette, qui se savait aimée, refusait l'amour qui s'offrait à elle et, somme toute, ne s'en débarrassait pas. Vous faites une visite à la campagne et l'on vous donne un splendide bouquet : c'est un aimable procédé, qui vaut des remerciements ; mais vous aurez les mains chargées de ce cadeau jusqu'à la ville et ne cherchez que le moyen de le jeter sans être vue. Ainsi Juliette eût pris son parti d'un hasard qui l'aurait délivrée d'Alain. Quant à lui, les sentiments de Juliette lui étant à peu près inconnus, il hésitait sur la façon de la quitter ; en attendant, il ne la quittait pas. L'un et l'autre, d'ailleurs, comprenaient que leur brouillerie avait besoin de quelque arrangement : car ils devaient se voir désormais comme naguère et, aux yeux de Jenny, de Jacques, des Durny et de Mathieu, sembler amis comme devant.

Ce problème du cérémonial à organiser fut ce qui les occupa secrètement. Juliette avec son habileté de

femme et, si elle n'avait pour Alain qu'une petite amitié, Juliette avec sa tranquille beauté que nul émoi ne troublerait, se tirerait d'affaire bien aisément. Alain craignit d'être gauche et ne compta point réduire à son obéissance un amour qui, même blessé, ne lui mourait pas dans le cœur.

Ce qu'il fit de bien fut de se taire et d'attendre. Il ne le fit pas du tout par un calcul ou par une de ces lâchetés que l'injuste Amour récompense : mais il ne dit rien, ne sachant que dire. Et, comme le chemin montait ; comme, à la fin des jours d'été, la chaleur accumulée devient plus lourde et accablante, il arriva que Juliette ralentit peu à peu son allure et, sans avoir l'air d'y penser, prit le bras d'Alain pour s'y appuyer. Il en éprouva une joie troublante et, avec une tendre compassion, dit à Juliette :

— Vous êtes lasse?

— Oh! oui, très lasse, Alain, si tu savais!

Elle n'était plus fâchée ; elle n'était plus que lassitude qui s'appuie, grâce dolente et beauté qui s'abandonne. Avec transport, avec un zèle attentif et doux, Alain l'aima d'être si lasse, de l'avouer et d'oublier toute rancune et tout orgueil.

— Mais d'où venez-vous? demanda-t-il. Et quelle promenade avez-vous faite, si loin, toute seule et toute la journée?

Peu de minutes plus tôt, il n'aurait point osé l'interroger ainsi ; elle, de son côté, ne l'aurait pas laissé l'interroger. Mais, à présent, il n'était plus un amoureux qui s'informe : il n'était plus qu'un ami bienveillant. Elle répondit :

— Je ne sais pas où je suis allée. Très loin sans doute.

Elle ajouta, un peu de temps après :

— Je voulais être seule et préparer ce que j'avais à te dire. Je te l'ai dit. N'en parlons plus.

— S'il n'y avait qu'à dire un mot pour être obéi, répondit Alain, vous avez dit ce mot, certes, et vous méritez d'être obéie... On jette une pierre dans l'eau ; cela fait un peu de remous : et puis le calme se rétablit... Mais je vous mentirais, si je vous disais que je vais me calmer ainsi.

— Hélas ! dit-elle.

Et, comme il l'avait plainte, il devina qu'elle avait pitié de lui. Mais, avec une extrême rapidité de sentiment, elle reprit :

— Que veux-tu ? Nous avons à continuer d'être des amis. Nous n'allons pourtant pas raconter cette histoire !... Ou bien il faut que je m'en aille. Si tu y tiens, je m'en irai.

Ce peu de mots fut pour Alain la déception la plus fâcheuse. Il crut que Juliette ne songeait qu'à la difficulté mondaine et crut qu'elle ne s'était approchée de lui, appuyée à son bras, que pour le faire obéir à ses précautions d'élégance et de commodité. Elle s'en aperçut et s'avisa d'être pardonnée :

— Préfères-tu que je m'en aille ?

Et sa pensée se prolongea au delà de la petite phrase qui avait expiré sur ses lèvres émues, comme si elle disait encore : « Souffriras-tu de mon absence moins que de ma présence familière ? A défaut de l'amour que je t'ai refusé, ne veux-tu pas de l'amitié ? »

— Ne vous en allez pas ! répondit Alain.

— Alors ? reprit-elle. Alors, plus de folie !

Il se tut : et elle n'attendait pas qu'il promît

d'être sage, ne l'étant pas, l'étant moins que jamais.

Au bout de la montée, le village se découvrit et la maison de Juliette, qui serait le terme de leur causerie et de leur intimité. Cette vue soudaine et qu'ils avaient oublié qui fût si prochaine les étonna et bouleversa les idées dans l'esprit d'Alain. Juliette dit seulement :

— Il faut rentrer chacun chez nous.

Alain s'écria :

— Mais, ce soir, vous viendrez à la maison. Si vous ne veniez pas, qu'en dirait-on ?... Vous viendrez : et moi, j'aurai à vous revoir, devant tout le monde, comme si de rien n'était !

Juliette sourit :

— Ce que tu m'as reproché de penser, tout à l'heure, voici que tu le penses. Ne le pensais-tu pas déjà, quand mon souci des uns et des autres t'a paru si mesquin ?

Juliette souriait ; mais Alain cédait à son émoi :

— Je ne vous ai rien reproché !

— Même sans le dire ?

Il frissonna :

— Vous voyez en moi plus clairement que je n'y vois ! Et moi, je ne vois pas clair en vous. C'est affreux !

Il était si étrangement agité qu'elle le ramena un peu en arrière, afin que du village on ne les vît pas. Il s'acharnait :

— Mais non ! Je ne vois pas clair en vous.

— Que ne vois-tu pas ?

— Vous m'avez dit de ne pas vous aimer. Mais je vous aime. Et, au surplus...

— Quoi encore ?

— Vous ne m'avez pas dit que vous ne m'aimiez pas !

Il avait la voix étranglée. Il était en larmes. Et, absurdement, il répétait :

— Dites-le-moi!... Dites-le-moi, je vous en conjure!

Juliette le vit pareil à ces malades qui supplient le médecin de les tuer. Elle essaya de donner le change à sa question par de gentilles paroles et insignifiantes. Mais il ressassait :

— Dites-moi que vous ne m'aimez pas!

Pour l'apaiser le temps qu'il rentrât chez lui, elle chez elle, Juliette lui eût dit n'importe quoi. Mais elle savait que nulle réponse, vraie ou fausse, ne l'eût apaisé. Elle refusa de lui dire qu'elle ne l'aimait pas et, pour s'en aller, croyant que c'était ainsi beaucoup mieux, profita d'un moment où la déraison d'Alain semblait céder à la fatigue.

## III

Alain rentra. Jenny l'attendait :

— Te voilà enfin ! Qu'as-tu fait, toute la journée ?

Il raconta qu'il s'était promené, que la campagne était plus belle que jamais et que son rêve serait de peindre un jour la nature comme il l'avait vue, comme un être vivant qui a des joies, des lassitudes et des moments de méditation retirée.

— As-tu rencontré Juliette ?

Il répondit que non, tout simplement, et s'étonna de la facilité avec laquelle il mentait si bien. Même, il ajouta :

— N'est-elle pas venue ?

Et, comme Jenny répondait que non :

— Elle viendra ce soir sans doute.

Il épia, sur le visage de sa mère, un signe de quelque soupçon, ne vit rien, fut content de lui. En s'habillant pour le dîner prestement, il se disait qu'il était, en somme, très fort et déplora de n'avoir pas ces beaux moyens d'hypocrisie et de maîtrise désinvolte à l'égard de Juliette : il se promit de corriger sa manière et d'être un homme.

Au dîner, tout alla si bien que ce fut à ne pas comprendre comment s'était arrangée, dans l'âme d'un chacun, l'espèce de contrainte qui, peu après midi, rendait alarmante la réunion de ces quelques personnes. Émerveillé, Mathieu songeait qu'une telle détente, et sans orage, était un cadeau que leur faisait leur futilité. Du reste, la température s'adoucissait également. Par les fenêtres ouvertes, il entrait de la fraicheur et sans qu'un orage eût marqué ce changement de l'atmosphère. Mathieu songeait que les caprices des âmes et de la nature dépendent de lois très compliquées et défient toute prévision, de sorte qu'il n'y a qu'à profiter de leur amabilité passagère et bien venue.

Jacques n'était plus de mauvaise humeur et son retour à la clémence n'avait ni affectation ni effronterie. On eût dit que lui-même ne se souvenait pas d'avoir été si affreux ou ne s'apercevait pas de sa nouvelle aménité. Jenny se réjouissait de voir autour d'elle renaitre le bienfait par excellence de la bonhomie. Ce fut à peine si M^me^ Durny pensa méfaire; elle demanda :

— Et Juliette, l'a-t-on retrouvée?

Jacques intervint le mieux du monde :

— Vous oubliez la règle de la maison, qui est la liberté. Ne soyons pas à nous créer des habitudes, des horaires et des protocoles de famille ou d'amitié. C'est si bon, d'être à sa guise! Mathieu, raconte-nous comment la vie serait charmante si les hommes ne prétendaient pas se gouverner les uns et les autres.

— Évidemment! répondit Mathieu. Mais, si je vois comment l'humanité serait heureuse, je ne compte pas le lui enseigner.

— Mauvais garçon!

— Mais non! L'humanité serait heureuse, par l'effet d'une sagesse un peu triste et qui a de l'analogie avec la très rare vertu de l'indifférence. L'humanité n'est pas sage, n'est pas triste et n'est pas indifférente : car elle est jeune, terriblement jeune!

Duruy se récria. Cet égyptologue cita les dynasties presque immémoriales et en deçà desquelles il faut supposer d'autres dynasties : le souvenir en a disparu.

— Oui! reprit Mathieu, vous autres égyptologues, vous allez loin dans la poussière. On peut aller plus loin que vous : les géologues vous traiteraient bien aisément comme fait, dans le *Timée*, un prêtre d'Égypte qui appelle les Grecs des enfants. Le plus vieil échantillon d'ossements humains qu'on découvre dans les couches du sol les plus reléguées est le témoin d'une époque récente, si l'on veut compter comme il faut. Mais l'humanité n'en sait rien : l'humanité n'a rien appris des égyptologues ni des géologues et garde une puérilité ravissante. Elle n'a et n'aura jamais la philosophie désespérée que récompense le bonheur.

— Mais, dit Alain, votre idée du bonheur ressemble à la mort.

— Voilà, consentit Mathieu, le seul reproche qu'elle mérite et la raison pour quoi j'y renonce.

Il demanda un peu de champagne et, gaiement, but à la santé de la vie et, comme Juliette arrivait, but à la santé de Juliette, qui détacha une rose de sa ceinture et la lui donna.

Cette arrivée de Juliette fut, pour Alain, d'abord une surprise. Il l'attendait et l'attendait avec beaucoup

d'inquiétude. Il n'eût pas deviné que Juliette aurait tant de sérénité oublieuse et, tout au juste, le même air que les autres soirs. Elle lui dit bonsoir, comme d'habitude. Il crut pourtant qu'elle avait, en lui disant bonsoir, examiné son visage très vite et remarqué probablement que lui non plus ne gardait pas la trace de son émoi et de ses larmes. Il craignit qu'elle n'en fût que trop bien rassurée, de sorte que leur querelle importante s'anéantît, au grand dommage de son amour.

L'on n'alla point dehors, mais au salon. Juliette avait apporté son sac à ouvrage, d'où elle tira de la broderie et, près d'une lampe qui, dans le demi-jour, faisait un rond petit et jaune, elle commença de tirer l'aiguille quand les autres étaient encore à ne savoir ce qu'ils feraient. Jacques bourrait sa pipe. Durny allumait un cigare et sa femme lui reprochait de trop fumer. Mathieu, avec Jenny, bavardait à demi-voix, sur le pas de la porte qui donnait sur la terrasse : bientôt, ils s'éloignaient un peu et s'accoudaient à la balustrade. Alain n'osait point s'approcher de Juliette ; et, semblait-il, Jacques non plus. Il fallut que le ménage Durny, venant à eux, les réunît.

Mathieu disait à Jenny, sur la terrasse :

— Votre mari est le meilleur mari du monde. Il n'a, en somme, qu'un défaut, mais qui n'en est pas un, chez un mari.

— Quel défaut ?

— Une certaine intrépidité de l'égoïsme qui fait qu'il n'essaye point d'accorder son humeur au désir des autres personnes. Mais, quoi ! vous ne vous en apercevez quasiment pas : et j'avais bien raison de dire que l'égoïsme n'est pas un défaut, chez un mari.

Vous auriez été beaucoup plus malheureuse avec un autre garçon, plus doux, entaché d'incertitude et, par exemple, avec moi.

— Mathieu! fit-elle, à tout hasard, ne sachant pas s'il badinait; et il ne badinait qu'à demi.

— Quand je vous ai priée d'être ma femme, j'ai commis l'une de ces fautes qui montrent que je suis un imprudent. Il y a eu votre sagesse, pour m'avertir de l'erreur où je me lançais.

Elle répondit :

— N'est-ce pas?

Et, comme elle pensait à autre chose, elle ne sut pas qu'elle avait assez rudement peiné son vieil ami trop anodin.

— Mais, reprit-elle, je ne sais pas ce qu'a pu faire Alain toute la journée. Et Juliette qu'on n'a pas vue... Qu'en dites-vous?

— Ils n'ont pas l'air de grands coupables.

— A quoi reconnaît-on les grands coupables?

— Ordinairement, les grands coupables ont un air d'innocence que je ne trouve point à ces deux-là. Et puis Juliette, qui est veuve et qui, avant cela, était la femme d'un imbécile, tant d'hommes lui ont fait la cour qu'elle est blasée. Elle est accoutumée, pour ainsi dire, à l'odeur de l'amour et n'en perdra plus la tête. Faut-il vous l'avouer? c'est la tristesse que me donne ce joli être à qui la vertu a fait une espèce d'invulnérabilité presque monstrueuse. Tout à l'heure, à dîner, je vantais les rares mérites de l'indifférence. Eh! bien, je ne connais, pour être dignes de l'éloge, que Juliette et moi : et encore, moi, je m'applique; elle, c'est du génie, un don du ciel. Et, avec ça, regardez-la : quel entrain, quelle frémissante gaieté,

quelle vivacité des yeux où brille la lumière de l'âme!... Décidément, j'avais tort de vous définir Juliette comme je faisais; l'on a toujours tort de croire que des mots définissent personne.

— Vous ne la croyez plus indifférente?

— Je ne sais plus! Ce que je sais est que je suis un vieux raisonneur, de qui se rit la spontanéité d'une petite femme.

Juliette, après avoir été un moment seule et comme abandonnée auprès de la lampe, était le centre autour duquel se faisait l'assemblée des trois hommes et de Mme Durny elle-même, venue pour n'être pas délaissée. L'on venait toujours à Juliette, ou volontiers ou faute de pouvoir, elle étant là, créer ailleurs un attrait suffisant. Elle riait, racontait une histoire : on lui savait gré de parler ou de se taire. L'esprit qu'on avait auprès d'elle, c'est à elle que l'attribuaient le narrateur et les écouteurs; et sans abnégation ni injustice : elle animait, ne dit-elle rien, la causerie. Elle était de la ferveur qui se répandait joliment : elle était du plaisir qui fleurissait de toutes parts; elle était du printemps.

Alain, sous le charme d'elle, sentait s'évanouir en lui le chagrin, s'anéantir l'incertaine tribulation de sa journée. Docile à elle, et moins sans doute à sa volonté qu'à son prestige naturel, il ne résistait plus au bonheur simple de son très innocent voisinage. Le contentement qu'elle lui donnait fit que, tout bas, il lui demandait pardon d'avoir désiré davantage, un amour particulier, pour lui tout seul, tandis que maintenant l'amour de Juliette lui semblait un abondant bienfait sans privautés, auquel chacun devait également participer. Mais il se souvint

de l'avoir vue, peu d'heures de cela, si émue, triste à cause de lui, lasse et courroucée, apitoyée aussi. Cette bonté qu'elle avait eue de lui être attentive et de lui accorder le privilège étonnant de quelques larmes lui parut extraordinaire et digne de sa gratitude émerveillée. C'est ainsi qu'autrefois Juliette Récamier dompta ses plus dangereux adorateurs et sut réduire à l'obéissance les militaires entreprenants et les littérateurs exaltés.

Mathieu songeait à cette anecdote ancienne, quand Jenny le ramena de cette rêverie à la minute où ils étaient.

— Rentrons! fit-elle.

Mais il lui dit d'abord :

— Il fallait bien qu'une Juliette Récamier fût exactement honnête, sous peine de tomber à n'être qu'une gourgandine, au milieu de sollicitations si nombreuses. De telles femmes ont le choix entre tout ou rien. Comme elles ont pour amant tous les hommes, elles sont bien obligées de n'écouter point cet universel amant. L'indifférence les sauve. Je crois à l'indifférence de Juliette!

— Mais vous êtes amoureux d'elle?

— Ingrate !... Et qui ne rachetez pas le dommage d'une telle ingratitude par le présent de la moindre jalousie!... Mais, à parler comme il faut, oui, je suis amoureux d'elle, en quelque sorte et ainsi que l'est cet égyptologue, et l'est votre fils...

— Et l'est mon mari? Bien obligée! Rentrons...

Jacques, auprès de Juliette, faisait le beau, sans coquetterie; ou, du moins, s'il avait assurément le désir de plaire, il savait à peine qu'il le voulût. Il n'allait point à la galanterie et, devant tout le monde,

aux fadaises du vocabulaire amoureux. Il parlait peinture, mais avec tant de passion magnifique et de chaleureuse éloquence qu'on l'admirait : et lui, montrait si bien sa maîtrise et la souveraine intelligence qu'il avait de son art qu'un bel athlète n'est pas plus content d'exhiber sa forte carrure, la souplesse de sa taille et ses biceps qui roulent à son gré. Les fatuités de l'esprit ne sont pas moins ardentes et luxurieuses parfois que l'orgueil musculaire. Il parlait de Rubens et de la véritable peinture qui n'a aucun besoin de recourir à des symboles ou allégories pour exprimer, disait-il, une idée.

— D'abord, qu'est-ce qu'une idée? Si vous avez des mots pour la rendre, cette idée-là n'est pas une idée de peintre et n'est tout au plus que de la littérarure ou de la philosophie. Voilà précisément la sottise de quelques préraphaélites et autres dessinateurs de rébus; avant eux, la sottise de ces fameux Primitifs, que les gens de lettres ont mis à la mode et qui, avec toute leur ingéniosité, sont des peintres à peine. Des poètes, si vous voulez : des peintres, non. Dame! ils préludaient tant bien que mal au grand art de peintre et n'avaient pas encore découvert les délices de la peinture. Illustrateurs de l'évangile ou de la vie des saints, rigoureux et craintifs, ces moines dévots copiaient et coloriaient un épisode ou sa méditation : lisez plutôt le livre et le commentaire! Mais la peinture, la vraie peinture, écarte ces bandelettes où la pensée entortille... quoi donc?... la vie; pas la vie des saints : la vie des hommes et des femmes, la vie épanouie et toute nue!

— Oh! fit M^me^ Durny.

— Mais oui, toute nue! Habillez-la de beaux vête-

ments ou de guenilles, ça m'est égal : ce sont alors les vêtements et les guenilles qui ont la splendeur et le mouvement de la vie. Mais il me faut de la concupiscence. Et je veux que la peinture soit bête, si vous appelez bêtise le bel instinct de vivre. La peinture est païenne : et c'est pour ça que les chrétiens du moyen âge n'ont rien compris à la peinture ; et c'est pour ça que les métaphysiciens d'aujourd'hui faussent encore la peinture.

Comme Juliette, un doigt levé au bout du fil, écoutait et semblait enchantée, Jacques lui demanda :

— Ai-je raison ? Dites-le !

— Oui ! répondit-elle. Et, quand je chante, je voudrais abolir les paroles ; ou bien je ne suis contente que si les paroles vont s'évanouir dans la musique et ne sont plus que des sons qui fleurissent.

— Ah ! Juliette... reprit Jacques, ravi d'alterner avec elle un même sentiment de leurs deux arts. Et moi aussi, je voudrais qu'on ne vît plus, dans mes tableaux, une physionomie, un geste et ce que les idiots appellent un sujet, mais la seule expression de la vie par la couleur.

— Oui ! reprit à son tour Juliette. Il ne faut pas mélanger les arts. Un bel art suffit à lui-même. Je crois qu'un art qui a recours à d'autres arts donne un signe de pauvreté. Est-ce que je me trompe ? Aujourd'hui, les littérateurs, qui font abus de pittoresque et recherchent les sonorités verbales, empruntent les moyens de la peinture et de la musique. Ce n'est pas à recommander. On ne faisait pas ça autrefois. Lisez *la Princesse de Clèves* ou *Candide* : c'est tout à fait sans couleur et sans mélodie ; c'est de la littérature.

— Écoutez-la, écoutez-la : elle parle d'or ! s'écria le peintre.

Et il continua :

— Une belle femme qui est jeune et resplendissante au soleil, irez-vous lui demander à quoi elle pense et consacrer vos pinceaux à traduire sa méditation ?

Juliette ne dit plus rien ; Juliette se souvint d'avoir été, la veille, cette belle femme qui avait exalté l'enthousiasme du peintre.

— Mais non ! reprit Jacques. Non, si vous n'êtes pas un psychologue, mais un peintre. Si vous n'êtes pas un psychologue ou un malingre, vous peindrez tout bonnement comme elle est belle, ou bien vous l'emmènerez faire un tour dans la campagne !

Il concluait ainsi, au déplaisir de tout le monde. Et le très vif éclat de rire que Juliette eut la grâce de placer dans le silence qui succéda aux derniers mots de Jacques, ne réussit point à réparer les dégâts. Mme Durny eut son air pincé, sans trop savoir ce qui l'engageait à vouloir des symboles dans la peinture. L'égyptologue semblait importuné de cent objections qui lui venaient à l'esprit et qu'il n'osait pas formuler. Mathieu n'était pas attentif à la théorie d'art, et seulement à l'exubérance de Jacques. Cette exubérance était aussi ce qui importunait Jenny et, sans qu'elle eût de jalousie, à proprement parler, lui montrait son mari trop enflammé d'une ardeur qui venait de Juliette. Elle n'était pas jalouse, mais comme un peu dégoûtée, d'une façon presque irréfléchie, et se sentait pareille à une pauvre femme d'ouvrier buveur, qui tâche d'entraîner son mari hors de chez le marchand de vin. Elle regardait Juliette et

elle était surprise de n'apercevoir que simple gaieté, sans gêne aucune, et sérénité parfaite.

Mais Alain, plus que personne, frémissait. Il avait reçu au cœur un coup désagréable, au visage un camouflet : car sa bouche tremblait un peu, ses yeux battirent; Jenny seule s'en aperçut. Les paroles de Jacques avaient offensé Alain cruellement. La belle femme qui est jeune et resplendissante au soleil, il l'avait reconnue pour Juliette. Et, « vous peindrez tout bonnement comme elle est belle ou bien vous l'emmènerez faire un tour dans la campagne », cette brutalité le révolta comme un affront. Puis il se souvint d'avoir éprouvé, pendant qu'il attendait Juliette ou la cherchait, l'après-midi, ce même double sentiment de l'art et du désir amoureux. Certes, il ne l'avait pas noté, fût-ce à part lui, de cette façon rude et grossière. Il n'aurait point osé! Il observait, à l'égard de Juliette, une réserve délicate : et voici que toutes ses fines précautions de déférence et de timidité exquise, Jacques les saccageait avec une fureur passionnée; Jacques survenait et lui prenait sa bien-aimée. Il assistait à ce coup de force et ne bougeait pas. Il eut honte de sa faiblesse.

Jacques s'était moqué de lui et de ce pauvre dessin grêle où, la veille, la main tremblante, il essayait de copier à la fois et la beauté de Juliette et la rose de son amour, fait de brûlant souvenir et d'espérance inquiète : un symbole, une allégorie et, le préraphaélite malingre et suranné, c'était lui, de qui se raillait le peintre magnifique. Juliette ne l'avait pas remarqué peut-être? Car elle applaudissait à l'insolent discours de Jacques, sans pitié pour son adorateur malheureux. Méchante!... Et il l'accusait de fri-

volité : il aimait encore mieux l'accuser de frivolité que d'une lâcheté ou d'une pire complaisance. Il détesta qu'elle fût d'accord avec Jacques et rapprochée de Jacques, donnée à lui par cette communauté d'opinion, touchant l'art et la peinture où le chant. D'ailleurs, il ne s'avisa point de savoir si l'opinion qui les réunissait devait, par sa justesse, emporter l'assentiment d'elle-même et sans aucune intervention du cœur. Tout simplement, il n'admettait pas que Juliette fût de l'avis de Jacques et contre lui. Car il n'était point en l'état de scepticisme où il faut qu'on soit pour traiter une idée comme une idée, non comme une caresse ou une insulte. L'idée de Jacques, et de Juliette, hélas! insultait à lui. Déjà il n'en doutait pas, étant à ne douter de rien, lorsque Jacques, par une singulière insistance, ajouta :

— Et toi, mon petit Alain, si tu m'en crois, redoute par-dessus tout l'influence de la littérature et de la poésie ; redoute...

Jacques avait pris un ton doucereux de bon maître qui chapitre son élève. Alain rougit, se leva et répondit sèchement :

— Mais oui ! c'est compris.

— Quoi ? reprit Jacques, l'air bien étonné.

— Je vous répète que j'ai compris depuis longtemps...

— Mais quoi ?

— Cet apologue du grand peintre, du beau modèle et de l'apprenti maladroit !

Jacques, furieux et qui n'avait pas attendu cette révolte, regarda Jenny et, les bras écartés, la tête en avant, la mine abasourdie, prenait Jenny à témoin de ses bonnes intentions si injustement méconnues.

Ça voulait dire : « Et vous me priez d'être pour lui un père et un patron ! » Alain, lui, regardait sournoisement le beau modèle : et, s'il avait vu, cette fois, Juliette prendre parti pour le grand peintre contre l'apprenti, sans doute n'aurait-il pas eu de patience ; il était lancé dans l'imprudence et, pour aller beaucoup trop loin, jusqu'à une absurdité, ne guettait plus qu'un signe de sa destinée : or, Juliette lui était la destinée. Elle avait le front penché sur sa broderie et semblait confiner là toute son attention. Mais le regard attire le regard ; et les femmes ont plus que nous cette divination de l'appel que leur adressent nos yeux. Juliette leva les yeux et, d'une moue amicale des lèvres, avertit Alain de se calmer, fût-ce pour elle et à sa prière. Il ne lui fut pas indocile. Jacques s'était assis à la table ronde auprès de laquelle était la réunion. Sans plus rien dire, il attrapa un jeu de cartes et nerveusement fit une réussite. Mais il ne dissimulait pas beaucoup sa colère et l'adoucissait à peine un peu d'un air de mansuétude assez douloureuse et difficilement résignée.

Durny essaya de donner le change à la polémique, en formulant l'une des objections que lui paraissait comporter la doctrine de l'art exubérant. Le symbole, à son gré, ne méritait pas le dédain que Jacques lui infligeait, l'art étant symbolique de nature...

— C'est possible ! répondit Jacques. Et, au surplus, ça m'est égal.

Durny se tint pour battu. Jenny espéra que Mathieu serait plus habile et, d'un regard, le consulta : Mathieu était dans son fauteuil, petit et rencogné, comme un homme qui sent déchaînées autour

de lui les forces élémentaires de la nature et qui provisoirement ne bouge pas. Jenny, de tout son cœur alarmé, souhaita quelque diversion de hasard et, comme le hasard ne lui venait pas en aide, elle recourut à la seule initiative possible, à Juliette.

Elle lui demanda :

— Qu'as-tu fait, cette après-midi?

Elle dit cela comme elle eût dit n'importe quoi, pour que Juliette dît n'importe quoi. Mais, sitôt prononcée, sa petite phrase lui parut si maladroite qu'elle aurait voulu vite l'effacer : mauvaise question, trop soudaine, et périlleuse en outre, si déjà les deux absences d'Alain et de Juliette, au cours de cette après-midi, l'avaient mise en quelque émoi. Juliette l'eut promptement rassurée.

— Cette après-midi, j'ai pratiqué, dit gaiement Juliette, les plus recommandables vertus...

— Qui en douterait? fit M^me^ Durny.

— Vous! répondit-elle. Mais vous avez tort. Il faisait beau : j'avais envie de me promener. Au lieu de quoi, je suis allée rendre visite à mes vieux cousins Le Fébure. A pied! Sans ombrelle!

— Un bâton de pèlerinage et les coquilles! reprit Jacques, tiré de sa mélancolie par le gai bavardage de Juliette et qui oubliait sa colère de bienfaiteur déçu.

— Pourquoi, demanda Jenny, ne m'as-tu pas dit ça? Je t'aurais accompagnée...

— Quel dommage! Mais ça m'a pris après le déjeuner, sans préméditation, comme une mauvaise pensée. On a des moments de vertu, si imparfait qu'on soit, et quitte à s'en repentir.

— Comment vont-ils?

— Mes vieux cousins? Le mieux du monde! Je les

ai trouvés dans leur jardin, sous le cèdre, attablés à un bésigue. Le bonhomme avait sa pipe à la bouche et, auprès de lui, sur un petit guéridon, sa tasse de café vide et, à moitié vide, son verre de cognac. La bonne femme, ses bésicles au nez, minaudait joliment : pour qui, mon Dieu? par habitude! Elle était habillée de soie noire et si maigre, si mince qu'elle ressemblait à un parapluie fermé. Ils passent toutes leurs journées pareillement, soit au salon, soit au jardin, selon le temps, été comme hiver, et depuis des années. Il y a longtemps qu'ils ont quatre-vingts ans l'un et l'autre. Comme il est sourd, elle ne lui adresse pas la parole; et lui, par courtoisie, se tait, de sorte qu'elle n'ait point à lui répondre : ils se montrent leurs deux cent cinquante et leurs cinq cents ou les marquent, sans les montrer, quand ils seraient en peine de les montrer. Parce qu'ils trichent, tous les deux, et feignent mutuellement de ne pas s'en apercevoir.

— Quelle horreur! s'écria Mme Durny.

— Pas du tout! Ils sont très contents l'un de l'autre. Et c'est un ménage modèle. Toute leur vie, et jusqu'à l'âge de ne plus courir, ils ont couru chacun de son côté : elle qui le trompait et lui qui la trompait : ça ne peut même plus s'appeler tromperie! Tous deux infidèles, mais discrets, polis et doux. Jamais un reproche, ni jamais un mot d'impatience. Les dehors d'une excellente amitié conjugale. Et enfin les voici au bout du chemin, futiles et aimables compagnons, qui arrivent sans accidents, sauvés...

— Par le mensonge! s'écria encore Mme Durny.

— Mais non : par le silence! Je vous jure que ce n'est pas la même chose.

Mathieu, qui était enchanté, souriait à Juliette et, pour l'approuver, dodelinait, tandis que, d'une de ses mains, il avait l'air de scander, de modeler, de caresser les paroles de la jeune femme. D'ailleurs, cette anecdote n'égaya que lui, parce qu'il avait seul le goût des petites consolations désabusées. Les autres gardaient une juvénilité qui n'est pas volontiers contente et se payaient d'aphorismes peu contrôlés. Mathieu, son délice un peu pervers était de voir sa vieille et morne philosophie rajeunir et embellir du fait de la gentille femme qui l'avait adoptée, ou semblait l'avoir adoptée, en tout cas avec grâce : il aima l'odeur de l'automne parmi les roses du printemps.

Après avoir, ainsi que les autres, subi presque naïvement l'espèce de vague tristesse qui émanait de l'évocation de ces vieillards doux et perfides, Jacques soudain s'en amusa et rit, comme d'une farce qui a bien tourné, de leurs deux fraudes consenties. Son rire fut jovial, cynique et franc. Son rire fut aussi, à l'adresse de Juliette, un hommage un peu gros et tel que sans doute elle ne l'eût pas désiré, un hommage pourtant et qu'elle accueillit.

— C'est vrai, dit-il, on parle beaucoup trop ! Menez-moi chez vos cousins Le Fébure. Je ferai leurs portraits, comme le vieux Franz Hals, quand il fut las des hommes d'armes et des confréries de buveurs joyeux, peignit les bons vieux et les bonnes vieilles qui administraient les hospices de Harlem, visages de silence et d'hypocrisie compassée.

— Non ! répondit Juliette. Vous êtes trop jeune !

Et Mathieu l'applaudit.

Mais, Alain, cette philosophie du silence n'agréait

point à sa vivacité. Il remarquait avec chagrin l'analogie de cette philosophie-là et de l'obstination douce avec laquelle Juliette avait, l'après-midi, éludé ses questions pressantes. Surtout, il était éperdu d'apprendre que, l'après-midi, Juliette fût sortie pour aller chez ces Le Fébure, et non pour songer à lui, pour être seule et chercher le moyen d'éluder son amour. Elle ne lui avait rien dit de tel, et ne lui avait pas dit le contraire peut-être. Que lui avait-elle dit? Il ne le savait plus. Mais, pour le moins, elle lui avait gardé le silence que M^me^ Durny appelait mensonge.

Il s'était, depuis son incartade, cantonné dans une espèce de solitude morose et dont il éprouvait de l'ennui, de la gêne, comme si la révolte de son orgueil aboutissait à quelque bouderie. Eh! Jacques lui-même, plus malin n'avait-il pas boudé? Mais, plus malin décidément, Jacques avait su, le moment venu, et venu vite, faire sa rentrée dans la causerie, sans nul embarras, et y prendre la première place. Manque de dignité? Plutôt mépris de la querelle et du querelleur : il dédaignait de s'attarder à n'être point d'accord avec ce jeune homme et, pour ce jeune homme et sa petite impertinence, il ne se fût privé d'avoir son aise auprès de Juliette! Alain lui enviait sa désinvolture, si commode, un peu vulgaire et qui pourtant n'était point vile.

Seulement, à chacun sa manière : et l'on ne modifie pas d'une minute à l'autre son personnage. Le principal était de marquer, à défaut d'importance reconnue, la volonté de n'être plus un adolescent facile à mener, à houspiller, à duper : Alain tâchait de fortifier sa fatuité. Puis, comme il n'avait de pré-

tentions éveillées qu'à l'égard de Juliette, c'est à elle qu'il résolut d'ôter l'envie de le négliger. Il se montait la tête à propos d'elle et, par amour, venait mentalement à la traiter en ennemie. Les reproches qu'il avait à lui adresser, les questions qu'il avait à lui poser, les plaintes qu'il avait à lui infliger formaient un réquisitoire éloquent dont la véhémence le bouleversait. L'amour d'elle tournait contre elle et, pour cela, ne cessait pas d'être l'amour ; mais la méchanceté de l'amour était plus vive en lui que sa douceur.

Il avait une grande hâte de se trouver enfin tête à tête avec sa bien-aimée et guettait, aux aiguilles de la pendule, l'heure où ordinairement finissait la soirée. Elle finissait toujours de même et, pour ainsi dire, mourait de sa belle mort. Quelqu'un pliait son ouvrage, ou bien rangeait un jeu de cartes, ou bien se levait pour regarder le baromètre et annoncer le temps du lendemain. C'était le signal auquel on obéissait avec nonchalance et avec la ponctualité que donne l'habitude, vers onze heures un quart. Mais il arriva que l'heure habituelle passa, sans que s'en aperçût personne, excepté Alain que son impatience tourmentait. Jacques parlait et n'arrêtait point de parler et d'être beau de fougue et de fantaisie heureuse. Il avait premièrement supprimé sa mauvaise humeur, et puis aboli l'inquiétude qui en était résultée, le tout à sa guise et à sa minute choisie : comme on redoutait ses moments de hargnerie, on lui savait gré de ses bonnes détentes. Et maintenant il gouvernait un empire aimable et satisfait : Alain contenait malaisément sa fureur d'émeutier qui n'a point son coup préparé.

Soudain, Juliette bondit :

— Quelle horreur ! Minuit bientôt !...

Alain murmura en lui-même :

— A nous deux, maintenant !

C'était l'usage, depuis l'arrivée d'Alain, qu'il la reconduisît tous les soirs qu'elle venait. Au moment de partir, elle dit :

— Mais, Alain, ne te dérange pas. La route est sûre et il fait clair comme en plein jour. La lune est splendide.

Elle ne faisait aucune cérémonie, ordinairement. Alain crut qu'elle s'avisait de lui échapper, redoutant sa juste querelle.

— C'est vrai ! reprit Jacques. Il fait clair comme en plein jour...

Est-ce que Jacques ne tâchait pas de la lui enlever ?

— Ah ! mais non ! fit Alain. Je vous conduis.

Et, comme il avait eu, sans le vouloir, le ton de la polémique, Mathieu eut soin de placer quelques mots qui ne fussent là que pour faire tampon, le cas échéant :

— Belle Juliette, on ne va point vous laisser sur les routes.

— Je n'ai pas peur du loup ! dit-elle.

Et Alain ne sut pas si elle le défiait de l'effrayer en aucune façon. Mais, à tout hasard, il releva le défi et, fort de son irritation lentement accrue, il se croyait un garçon de qui l'on a fini de se moquer.

# IV

Dehors, c'était la splendeur douce du clair de lune.

Dans le jardin du ciel, désert et vaste, s'épanouissait la fleur unique ou, dans ce miroir d'eau, ce nénuphar. Dont Juliette fut si bien charmée qu'elle s'arrêta une seconde à regarder la merveille resplendissante. Alain d'abord ne songea point au clair de lune et avait toute sa pensée occupée autrement. Mais Juliette, qui regardait la céleste beauté, fit que lui-même leva les yeux : et alors, il reçut, sans l'avoir voulue, la bénédiction de tranquillité que répand la nuit manifeste.

Puis Juliette et Alain partirent. Juliette s'attendait que ne fût pas commode le compagnon qu'elle aurait en chemin, tout chargé d'amour, de rancune et de sentiments brouillés. Quant à savoir au juste où il en était de son émoi et de ses projets, elle n'avait qu'à le guetter sans rien dire. Et l'on est gauche, à ne rien dire quand paraît si urgente la nécessité de parler ; mais le subtil enchantement du clair de lune excusait le silence. Alain lui-même, son interrogatoire au

bout des lèvres, cédait malgré lui à ce conseil d'une sagesse taciturne. Et Juliette, qui avait à redouter les récriminations d'un amant déraisonnable, se sentait protégée par la blanche déesse la lune : assurance un peu fragile et qui ne la dispensait pas de toute inquiétude; elle se fiait à son courage beaucoup mieux.

Par les belles nuits éclairées, il y a une contrariété singulière entre le ciel si pur et la terre où luttent la lumière et l'obscurité. Dans les espaces découverts, l'influence du ciel domine. Mais, sur la route, l'ombre des arbres fit de bizarres dessins ; les taillis creusèrent des trous noirs ; les deux bords de la route et, plus loin, les bois, les fermes et les granges composèrent un paysage méticuleux, sournois et plein d'embûches. Alain fut ainsi ramené à son propos, qui n'avait point le calme de l'éther, mais la complication tatillonne d'en bas. Et Juliette, l'ayant deviné, dit seulement :

— Nous y voilà!

Elle était un peu narquoise, mais sans nulle méchanceté; de sorte qu'Alain prit pour un encouragement sa moquerie : toutefois il adoucit le ton de ce qu'il allait dire et qui, dans sa pensée, criait plus fort.

— Oui. Je voulais vous demander... Vous êtes donc allée tantôt chez vos cousins Le Fébure?... Vous m'aviez dit...

— Je ne t'avais pas dit le contraire.

— Ah! c'est possible... Mais, moi, j'avais entendu le contraire.

— Alors, c'est ta faute.

Elle se tut et bientôt reprit :

— Mais, si tu veux absolument savoir la vérité, je vais te la dire : eh ! bien, non, je ne suis pas allée, cette après-midi, chez mes cousins Le Fébure. Es-tu content ?... Mais oui, tu es content ! Comment ne le serais-tu pas ? Cela te prouve que j'avais, à cause de toi, quelque chagrin qui me rendait incapable de rien faire posément et que j'étais, à cause de toi, en détresse dans la campagne. C'est ridicule — et c'est inévitable, je n'en doute pas, — c'est ridicule cependant, que la tendresse que tu as pour moi ne soit contente que de m'attrister : n'y pensons pas !... Après cela, ce qui te fâche, c'est que j'aie dit que j'étais allée voir mes cousins Le Fébure, n'y étant point allée. N'est-ce pas ?

— Oui.

— Mais toi, quand tu es rentré, as-tu raconté à Jenny ta journée ? As-tu dit à Jenny : « J'ai passé ma journée à courir après Juliette » ? Si tu as dit cette vérité-là, j'ai à t'en vouloir plus que tu n'as à me reprocher un mensonge. Est-ce que tu l'as dit ?

— Mais non ! Vous savez bien qu'on me tuerait plutôt que de profaner le secret de mon cœur.

— Ah ! mon pauvre petit, le secret de ton cœur, tu ne le dissimules pas très bien. Tu n'as aucune hypocrisie !... Ce qui te fâche, c'est que j'en aie, à ce qu'il semble, pour deux. J'ai raconté tout le détail de ma visite. Mais, quoi ! j'ai raconté une visite qui remonte à quelques jours ; et, comme les Le Fébure ont toutes leurs journées pareilles, tu peux être sûr que je n'ai rien dit, à leur sujet, qui ne fût la vérité même, avec une exactitude parfaite... A moins qu'ils ne soient morts ce matin ! Seulement, ça, je n'y peux rien : ça dépasse mes prévisions. Et, en somme, si

l'on n'est point un astrologue ou un prophète miraculeux, on arrange son existence quotidienne selon les probabilités : c'est humblement tout ce qu'on peut faire de mieux.

Elle plaisantait avec tant de bonne grâce que, peu à peu, Alain perdait l'entrain de la tourmenter. Elle le divertissait ; mais elle ne le persuadait pas. Comme, d'ailleurs, la route n'était pas longue, entre les deux maisons de Jenny et d'elle, sa malice ne fut bientôt que de gagner du temps. Si elle réussissait encore à divertir Alain le long de trois cents mètres, elle aurait éludé la difficulté principale et ajourné le reste. Arrivée à sa porte, elle dirait adieu, serait gentille, un peu insignifiante et irait dormir.

Elle reprit :

— Je ne crois pas qu'ils soient morts ce matin... Ces Le Fébure : je te parle de ces Le Fébure!... S'ils étaient morts et que Jenny m'en fît la guerre, je lui apprendrais ce que c'est que le mensonge. Tu n'as pas l'air de t'en douter, mais le mensonge est un péché qu'on ne commet pas tous les jours. Mentir, Alain, c'est dire le contraire de la vérité aux personnes qui ont le droit de vous la demander. Mais oui ! Nous ne sommes pas tenus de dire la vérité à tout bout de champ. Ce serait la fin du monde! Les diseurs d'inutiles vérités sont des anarchistes ou des fous qui ont juré la perte du prochain. Regarde-les : tu remarqueras qu'ils ont, le plus souvent, les yeux dissemblables, des tics nerveux ou enfin quelque signe de vivre sous l'empire du Mauvais. Eh ! bien, il plaît à Jenny de me demander ce que j'ai fait de ma journée : ce n'est pas une raison pour que j'aie le devoir de lui répondre ; ah ! mais non, pas du tout! Par

bonheur, je suis bien élevée, je sais ce que parler veut dire et je prends sa question pour ce qu'elle est ; je réponds au gré de ma fantaisie.

Comme ils avaient déjà passé la barrière du jardin et suivaient l'allée qui menait à la porte de la maison, Juliette, en guise d'adieu un peu tendre et qui dût laisser Alain très satisfait, dit :

— Je n'ai pas dit la vérité à Jenny parce qu'elle n'avait pas le droit de l'exiger : et, au surplus, elle ne l'exigeait pas ; car elle est simple et bonne. Mais, à toi, je l'ai dite, parce que l'aventure de notre journée et notre amitié qui a subi aujourd'hui des tribulations te donnaient quelque droit, dont je suis sûre que tu ne voudrais point abuser, quelque droit de m'interroger. Je pense que tu m'en sauras bon gré. Du reste, ce n'est pas un grand cadeau que je te fais ; je t'ai donné ce que j'avais : un peu de vérité, puisque tu en étais si curieux. A demain. Je suis ton amie. Adieu.

Ils étaient à la porte de la maison. La maison dormait, fenêtres éteintes. A la porte seulement, derrière des barreaux de fer, luisaient des vitres sous les reflets de la lune ; les poignées de cuivre aussi étaient brillantes. Juliette mit la clef dans la serrure. Alain ne partait pas et il semblait immobilisé par une hésitation poignante.

— Adieu, dit-elle encore.

Mais, au lieu de s'en aller, docile comme elle y comptait, Alain lui prit la main qui tenait la clef, ôta cette main, tourna la clef lui-même et, la porte une fois ouverte, il dit à Juliette :

— Soyez bonne ! Permettez-moi d'entrer cinq minutes. Je ne peux pas vous quitter ainsi ; je ne le peux pas, Juliette.

Elle le regardait avec étonnement. Ce n'était plus le garçon que, tout à l'heure, elle amusait de propos futiles et croyait avoir éconduit sans trop de peine. Il avait pris une force de volonté singulière ; et, à son tour, Juliette se sentait dominée. Elle répondit doucement :

— Non. Je te verrai demain. Songe comme il est tard.

Et elle essaya de rire :

— Et ça réveillerait la maison. Qu'est-ce qu'on dirait ? Je suis brave, mais pas devant les ragots des domestiques.

Il entra, bel et bien.

Quand il eut ainsi marqué sa résolution nette, son visage devint suppliant. Juliette se résigna, chétive et puis étrangement troublée. Elle ne savait plus exactement ce qu'il était opportun de faire. Elle obéissait ; et Alain, qui la suivait, la conduisait pourtant. Elle ouvrit la porte du salon, trouva dans l'obscurité son chemin jusqu'à la prise d'électricité. La soudaine lumière d'une lampe les éblouit un instant l'un et l'autre. Elle s'assit dans une bergère et attendit qu'Alain voulût parler. Elle ne montrait ni colère ni amitié, plutôt une espèce d'ennui indulgent. Alain, resté debout, rayonnait de joie craintive et n'avait pas envie de bouger ou de rien dire. Un peu plus tard, sa voix tremblait pour dire seulement :

— Merci !

Or, il avait un air de si humble bonheur qu'elle en fut touchée et le récompensa de son rire un peu triste où l'on voyait son âme, ordinairement cachée sous la gaieté non pas feinte, mais seule apparente.

— Si vous saviez, reprit Alain, comme je vous remercie !

— Mais de quoi, mon Dieu! Car enfin nous nous voyons tous les jours. Et tu n'as qu'à venir me voir, si le cœur t'en dit.

— Vous savez bien que ce n'est pas la même chose. La preuve que vous le savez est que d'abord vous me refusiez le grand plaisir que vous me faites. Je m'en irai bientôt; mais il me restera de vous avoir eue pour moi tout seul, en confidence, un peu de temps, la nuit...

Le dernier mot la rappela au sentiment d'une imprudence et, comme Alain l'avait voulu, lui fit l'effet d'une caresse : contre quoi elle se défendit par le menu stratagème d'un badinage.

— Il faut avouer que c'est une heure indue, pour une visite!

Mais Alain s'était assis en face d'elle; et il lui dit :

— Je m'en irai bientôt. Mais, pour ce peu de minutes, faites-moi la grâce de garder votre visage vrai, qui ne rit pas pour se cacher derrière sa gaieté. J'adore votre rire; mais je le verrai tous les jours : ce que je ne verrai plus, c'est votre âme beaucoup moins gaie, un peu triste même et, j'allais dire, bleue et grise.

Il l'avait désarmée. Elle s'aperçut qu'elle s'était dévoilée et qu'elle ne lui jouerait plus la comédie de frivolité qu'elle jouait sans cesse à tout le monde, à elle aussi le plus souvent. Elle en éprouva une gêne et comme un désagrément de pudeur offensée. Puis, tout ce qu'elle était sur le point de dire, selon ses habitudes de causerie, expira sur ses lèvres : son âme vraie n'avait pas l'habitude de rien dire. Une larme lui vint aux yeux.

— Sois content, dit-elle, je ne ris pas.

— Vous rirez bientôt... Je suis égoïste, n'est-ce pas? d'aimer votre mélancolie. Je le sais bien!... C'est que j'ai tant de chagrin! Si vous en avez un peu, vous m'êtes plus amie.

— Quel chagrin as-tu?

— Vous le savez!

— Mais non! Ne me dis pas que c'est le chagrin que je t'ai donné cette après-midi. Tu étais triste déjà.

— Vous vous en êtes aperçue? Eh! bien, oui. Mon retour à la maison m'a déçu. Je n'y ai pas retrouvé ce que j'y avais laissé. Ce n'est plus la même maison : vous comprenez? Quand je suis partie, ma mère était uniquement ma mère. Il y avait aussi mon père : je l'aimais bien. Vous l'avez connu : c'était un homme qui n'avait pas un grand génie, mais qui avait une simplicité sans reproche. Il parlait peu; on lui prêtait peu d'attention... J'aimais davantage ma mère : je l'adorais. Et elle m'adorait aussi!

— Et maintenant?

— Maintenant... Vous êtes beaucoup trop fine pour ne pas sentir que ma mère n'est plus à moi comme elle était à moi!.. Il y a, entre elle et moi, son mari. Entre elle et moi, jadis, il n'y avait personne. Je ne crois pas qu'elle eût pour mon père un amour qui me prît rien d'elle. Tandis que, Jacques, voilà son adoration nouvelle...

— Ah! que veux-tu?

— Je le déteste!

— Ça se voit, mon pauvre petit!

— Tant pis!... Ah! qu'il le voie : ça m'épargne de le lui dire!

— Jenny en serait désolée.

— Je ne veux pas qu'elle soit désolée ; je ne veux pas lui faire de peine. Mais elle a profité de mon absence pour épouser cet homme. C'est une chose qui me blesse d'une façon perpétuelle et atroce. Il était ami de mon père, et de ma mère, et de moi. Je l'ai connu dès mon enfance, comme un vieil ami. Je vais à la guerre; je reviens : et le voici chez moi. Chez moi ? Ou moi chez lui : je ne sais pas!

— Voyons! Ça ne s'est pourtant pas fait si brusquement, ce mariage! Tu as été averti?

— Évidemment! elle m'a écrit... Seulement, j'étais en Orient, où il y avait la fièvre et la guerre : je pouvais y rester, comme tant d'autres! Il m'a semblé que, si je mourais, il valait mieux qu'elle ne fût pas seule. Et puis, j'étais loin : de loin, vous savez, rien n'est rien!

— Qu'as-tu répondu?

— Ce qu'on répond. Mais vous étiez là, vous, quand ce mariage s'est fait, sans moi? Vous en savez plus que moi.

— J'ai su, reprit Juliette, ce que tout le monde a su : que Jenny épousait Jacques. Mais je n'étais pas là : je voyageais.

— Mettons que j'ai tort, si vous voulez : je ne dis pas non; mais il me fait l'effet d'un voleur. Il m'a volé maman...

Alain eut un sanglot dans la voix; et puis il eut les yeux pleins de larmes, quand il ajouta :

— Et vous, peut-être !

— Et moi? Tu es fou !

— Oui! Toute la soirée, j'ai eu l'impression qu'il vous volait à moi. Ah! je sais bien que vous n'êtes pas à moi. Mais, puisqu'on voit que je vous aime,

vous me l'avez dit, sans doute l'a-t-il vu : et toute la soirée, il n'a fait que me ridiculiser à vos yeux et vous plaire plus qu'il ne m'est donné de vous plaire...

— Jaloux !

— Ah ! oui, je suis jaloux. Si vous pouviez m'ôter cette jalousie-là, vous me feriez plus de bien qu'on ne m'en a fait quand on m'a ôté de la poitrine cette balle qu'un Boche m'y avait mise. On m'a sauvé la vie. Je suis plus malade que je ne l'étais ; je souffre davantage !

Les amants qui annoncent qu'ils vont mourir de leur blessure sont une engeance détestable et qui abuse de la pitié que les gentilles femmes ont toujours prête. Juliette, parmi les vains adorateurs de sa beauté, tolérait le plus difficilement ceux-là, dont le stratagème lui paraissait une lâcheté. Peu s'en fallut que les plaintes d'Alain n'éveillassent en elle un sentiment de ce genre. Mais elle s'aperçut qu'elle l'eût regretté, de sorte que sa courte fâcherie tourna en complaisance.

Alain reprit :

— Cet homme a dévasté le souvenir de mon enfance !

Et il prononçait de grands mots. Ses phrases n'avaient pas de simplicité. C'est que, dans la passion qui vous emporte, on perd le sens de la mesure ; ce qu'on éprouve et qui vous a bouleversé vous ôte le soin qu'il faudrait pour trouver l'expression juste d'un vif émoi : l'on dit ce qui vous vient à la pensée et qui manque de l'exacte loyauté que donne l'étude. La sincérité du cœur est naïve, non la sincérité du langage.

Dans ce désordre, Juliette avait un peu de peine à

se reconnaître. Mais elle était patiente et attentive. Elle laissait se dérouler la kyrielle des mots et, à de certains moments, attrapait la pensée vraie de ce jeune homme éperdu. Elle sentit comme il l'aimait, comment il aimait en elle son enfance à lui, son enfance blessée par les nouvelles conjonctures, et comment il rêvait de continuer avec elle une ferveur qu'avait exaltée son premier baiser de petit garçon qui s'éveille déjà. Cela était voluptueux et doux, mêlé de précoce libertinage et de fidélité exquise. Cela était, pour lui, délicieux ; pour elle un peu étrange et assez bien enveloppant.

— Comprenez-vous que je vous aime ? dit Alain.

— Mais oui ! répondit-elle, avec une bonne foi qui, un autre jour, l'eût fait sourire. Mais oui, je le comprends !

Si vraiment livré que l'on soit au lyrisme du cœur, on n'évite pas de raisonner, et la dialectique intervient dans les couplets de l'amour.

— Ce que vous ne comprenez pas, reprit Alain, c'est pourquoi vous seriez amoureuse de moi comme je suis amoureux de vous... Hélas ! moi non plus ! je l'avoue. Mais enfin...

Ce qui l'empêcha de continuer, c'est la modestie : car il voyait se dessiner clairement dans son esprit la file des arguments qu'il opposerait à l'indifférence de Juliette, à l'ignorance où il la croyait d'elle-même et d'une vérité qu'elle avait tort de ne pas découvrir. Théorèmes ingénieux, et d'une ingéniosité franche, qui aboutissaient tous à la conclusion voulue : « Vous voyez bien que vous m'aimez ! » Seulement, cela ne saurait se dire, sans ridicule de plaideur ensorcelé. Alain se tut et Juliette s'attendrit d'un silence où elle

entendait plus de vérité que n'en contiennent les mots éloquents.

Soudain, l'évidence fut telle, dans l'esprit d'Alain, qu'il en frémit : Juliette devait l'aimer ; et, si elle ne l'aimait pas, c'est qu'elle était amoureuse de Jacques. L'esprit bâtit de ces nécessités logiques, bâtit avec des fantômes d'idées les solides châteaux d'une certitude et, ses dépendances, les preuves. Son raisonnement, qui lui semblait rigoureux à merveille, Alain n'eût point osé le développer à Juliette et peut-être ne l'aurait pas su déduire comme il faut ; mais il ne se tint pas de poser la question décisive. Celle-ci, sans les motifs dont elle était la conséquence, éclata singulièrement :

— Mais vous méprisez Jacques ?

Elle n'évita point d'être un peu surprise et répondit :

— C'est un bel artiste.

Alain reçut cette réponse avec un tel chagrin déconcertant qu'il eut un brusque effort d'énergie à faire pour se rebiffer :

— Enfin, vous ne l'aimez pas ?

— Mais non ! fit-elle.

— Répétez-moi que vous ne l'aimez pas !

Il crut qu'elle ne voudrait pas le répéter, soit que son insistance l'eût contrariée, ou qu'elle hésitât peut-être à mentir. Mais elle dit :

— Sois content : je ne l'aime pas.

Il eut aux yeux une allégresse qui disait absurdement : « Alors, vous m'aimez ? » Et elle répondit à ces paroles qui n'avaient pas été prononcées :

— C'est toi que j'aimerais, si je n'avais pas résolu de n'aimer personne.

Elle rougit. Ses mains tremblèrent. Ses lèvres serrées auraient tremblé, si elle n'avait mis toute sa force à les contraindre. Mais elle regardait Alain fixement et avec une espèce d'effroi douloureux. Alain ne bougeait pas : car il éprouvait cette paralysie que vous inflige un bonheur inexprimable. Ses regards, confondus avec les regards de Juliette, brûlaient d'une ardeur extraordinaire. Ils s'aimaient : leur mutuel amour les enchanta quelques instants. Puis, sans qu'ils eussent parlé davantage, leur entente se défit : Juliette songeant à la résolution qu'elle avait prise de n'aimer personne ; et Alain ne songeant qu'à cet aveu qu'il possédait comme une âme qui s'est livrée.

Alain voulut prendre la main de Juliette : et c'était sa première audace, non toute sa folie. Elle retira sa main, se dressa et, blanche maintenant, glacée, elle dit :

— Tu me l'as fait dire ; tu m'as arraché ce qu'il ne fallait pas dire. C'est un grand malheur : tu as tort de ne pas t'en apercevoir.

Il répliqua :

— Mais vous m'aimez !

— Je t'aimerais...

Et, au moment d'ajouter « si », les impossibles conditions qui tout à l'heure lui semblaient un empêchement si évident qu'Alain lui-même, et fût-ce avec désespoir, s'inclinerait devant leur hostilité farouche, tombèrent en ruines dérisoires. Elle ne mentait pas : elle avait sa résolution prise de ne pas aimer Alain ; de n'aimer personne, et il ne s'agissait que d'Alain, depuis peu. Et l'on aime sans le vouloir ; mais l'on s'abandonne ou l'on se refuse à la velléité d'amour.

Et, pour n'aimer pas ou agir comme si elle n'aimait pas, elle avait, terriblement nettes dans sa pensée, plus de raisons que n'en réclame une décision, de telle manière qu'elle se croyait protégée. Protégée contre Alain? Mais oui! Et non qu'elle admit de lui énumérer tant de raisons : le total suffisait, le total que résumait son refus d'être amoureuse. Elle avait montré de la faiblesse en avouant qu'elle aimerait et. autant dire, qu'elle aimait ; et la force dont elle se croyait assurée, elle en gardait la fierté, elle n'en gardait pas le bénéfice tutélaire. Elle se sentit démunie ; elle eut peur, elle eut honte et pitié d'elle-même.

Alain ne la ménageait que le temps de maitriser en lui trop de zèle imprudent. Il eut de l'impatience, dont elle fut épouvantée.

— Alain, s'écria-t-elle, je ne veux pas t'aimer?

Et sa voix était suppliante. Mais Alain, vif, lui demanda :

— Pourquoi?

— Ah! pourquoi? répondit-elle. Qu'importe! Je ne peux pas, je ne veux pas être ta femme. Et, si je t'avertis que tu me mets à la torture en me questionnant davantage, peut-être que tu voudras bien avoir pitié de moi.

Il la regardait avec stupeur; il n'avait pas l'air de comprendre ce qu'elle lui disait. Alors, elle redit :

— Jamais je ne serai ta femme, jamais!

Et elle fut bien étonnée de voir qu'il n'était pas accablé de douleur. Est-ce qu'il ne l'entendait pas? Elle répéta :

— Non, jamais, jamais!

Il devait l'entendre! Alors, s'il ne se récriait pas,

c'est qu'il ne croyait pas que ce fût la vérité? C'est qu'il la croyait entichée d'un caprice de l'âme, dont il saurait la délivrer? Mais non : jamais, jamais ! Et elle répétait à demi-voix, presque machinalement, ces deux syllabes désespérantes qui ne le désespéraient pas. Il conservait son air d'allégresse confiante et quasi provocante. Il avait toute sa figure en joie; il la laissa répéter : « Jamais! jamais ! » et bonnement répliqua :

— Vous aurez beau dire, vous n'arriverez pas à me faire de la peine. Il est trop tard : je suis heureux !

Elle pensa défaillir. Il la soutint et l'aida quand elle voulut de nouveau s'asseoir dans le fauteuil où elle était avant son aveu. Elle appuya sur ses genoux ses deux coudes et appuya son front sur ses deux paumes. Elle dit :

— Je suis donc folle? Ou, si je ne suis pas folle, c'est toi qui es fou. Car je te dis ce qui est notre malheur : et tu ris.

— Notre malheur, quand vous m'aimez?

— Tu ne comprends donc pas? Je t'ai dit que je ne voulais pas être ta femme. Et je t'ai dit la vérité : n'en doute pas... Seulement, ça t'est bien égal, à toi, parce que, tu n'oses pas me le dire, mais tu le dis à toi-même, que je peux être ta maîtresse... Eh! bien, non : je ne veux être ni ta femme ni ta maîtresse ! Ne crois pas que je fasse la mijaurée. Ce n'est pas ça : je ne t'en voudrais pas, d'avoir eu cette idée-là, qui ne m'offense pas. Je n'en suis pas à m'offenser, mais à te dire... il m'en coûte assez pour que tu aies la charité de n'insister plus : promets-le moi !... que je ne veux pas t'aimer...

— Mais vous m'aimez !

— Je ne veux pas... Tu peux m'en croire et briser là un interrogatoire qui me tue !

— Quel interrogatoire ? Je ne vous ai rien demandé...

Elle s'aperçut de l'imprudence qu'elle avait commise et de l'absurdité qu'elle avait eue d'agacer la curiosité d'Alain qu'elle voulait qui fût résigné au silence.

— Ah ! c'est vrai, fit-elle.

Et elle pleura comme une pauvre petite enfant qui a été trop maladroite et que sa confusion met au supplice. Alain s'avisa de la consoler, s'approcha d'elle et, doucement, lui dit à l'oreille :

— Pourquoi ne voulez-vous pas être ma femme ?... Vous vous taisez. Mais un jour, c'est vous qui me le direz, de vous-même. Alors, je vous démontrerai que votre excuse ne vaut rien... Dites-le donc ce soir ?

Il la traitait si gentiment qu'elle adora cette douceur qui, grâce à lui, revenait à eux. Elle avait craint les rudes questions d'un jaloux : au lieu de quoi, elle trouvait une bonté discrète. Plutôt que de gâter une si charmante surprise, elle bavarda :

— Mais, voyons, je suis plus âgée que toi ; je serai vieille quand tu seras encore jeune !

— Et puis ?

— N'est-ce donc rien ?

— Non, ce n'est rien !... Est-ce là toute la raison qui vous a mise en tel émoi pour me dire que vous ne seriez pas ma femme ? En tout cas, soyez tranquille et ne craignez pas que je vous fasse repentir de m'avoir dit que vous m'aimiez. Regardez-moi et dites si vous voyez en moi autre chose que du bonheur.

— Ce soir ! dit Juliette.

Et, visiblement, elle imaginait de tristes lendemains dont elle avait peur. Alain, tout à son bonheur présent, tâchait de l'y ramener.

— Eh ! bien, oui, ce soir ! répliqua-t-il. Et je ne sais pas ce qui nous attend... Que redoutez-vous ? moi, je ne redoute rien. Vous croyez deviner mieux que moi les jours et les années : ce n'est pas sûr. Ce qui est sûr, c'est que nous nous aimons. Vous n'allez pas vous dédire...

— Ah ! fit-elle, non...

— Cela me suffit !

Et il s'attendait qu'elle fût désormais toute rassurée, comme il était sûr de lui et d'elle. Mais il ne la vit pas surmonter promptement son trouble et il reprit :

— Vous ne regrettez pas de m'avoir dit que vous m'aimiez ?

Elle hésita quelques secondes, où Alain l'épiait sans crainte. Elle hésita pourtant ; et puis elle répondit :

— Non, je ne le regrette pas... Mais, toi, ne le regrette jamais !

Comme pour sceller son engagement de ne le regretter jamais, il lui baisa la main. Juliette donnait sa main, l'abandonnait ; et elle sentit que le baiser d'Alain lui était doux. Elle mit son autre main sur l'épaule d'Alain. Et elle lui dit :

— Embrasse-moi !

Il l'étreignit passionnément et avec la timidité qu'elle lui eût reproché de ne point avoir. Une extrême folie le hantait : il en fut le maître. Son baiser fut d'abord à la joue de Juliette ; puis aux

lèvres, un instant ; elle frissonna et, vite, se déroba. Lui, ne desserra guère son étreinte. Il fit descendre au cou de Juliette, à la place qu'il avait, sur son dessin, marquée d'une rose, le baiser continu qu'elle ne refusait pas, son baiser d'amant que rendait plus anodin, plus innocent ? non : plus amoureux encore, mais comme un peu plus permis, le souvenir sournois et délicieux. Au cou s'attarda le baiser.

Quand Alain releva la tête, Juliette le regarda aux yeux. Elle n'était pas offensée ni honteuse. Mais elle consultait, dans les yeux d'Alain, l'âme de ce garçon, la vit modeste et l'en aima plus volontiers. Son air, à ce qu'elle observa, n'était pas victorieux et plutôt demandait pardon et disait merci : dont elle l'approuva ; les femmes ont tant de fierté dans la faiblesse !

Alors, elle reprit une souveraineté opportune. Elle ne se souvint pas d'avoir été pusillanime, un peu chétive entre les bras d'un jeune homme qui, au bout du compte, l'avait conduite où il voulait, dolente et alarmée. Elle dit, avec une tendre gaieté :

— Maintenant, tu vas t'en aller, bien sagement !

Il ne protestait pas : il était docile et charmé. Il balbutia :

— Juliette, mon amour et mes délices !

Elle se leva de la bergère où elle avait été aux mains de l'amour. Elle parut se dégager sans peine de l'enchantement qui l'avait tenue captive et auquel cédait, comme à une extase Alain silencieux. Elle tendit ses deux mains, que les deux mains d'Alain saisirent. Comme par jeu, elle le tira de sa langueur et l'obligea de se lever à son tour de la chaise où il était assis tout à côté de la bergère. Il fut debout, en face d'elle,

et leurs visages rapprochés allèrent encore à un baiser, que prestement Juliette finit d'un rire tendre et amusé. Elle répéta :

— Maintenant, tu vas t'en aller. Il est temps ; il est tard.

Il ne disait pas non ; mais il ne s'en allait pas. Elle crut qu'elle n'avait pas à le chasser, mais à le réveiller :

— Allons ! Sauve-toi... Veux-tu bien te sauver ?

Elle était si simplement gaie, après avoir été bien triste, elle semblait soudain si délivrée des pensées qui tout à l'heure assombrissaient son amour et ce changement se faisait d'une si rapide manière que d'abord Alain ne sut pas la suivre dans sa gaieté. De ses doigts, elle lui caressa le front, comme si elle y effaçait une mauvaise idée :

— Ote-moi de ce front, dit-elle, toute la rêverie que je n'y veux pas. Et puis va-t'en, mon petit Alain, je t'en prie.

Elle le poussa un peu et lui offrit le bras, où il s'appuya :

— Et ne faisons pas de bruit !...

Dans l'antichambre, elle n'alluma point les lampes. Ils cheminèrent, comme deux ombres, dans la nuit et, à la porte de la maison, retrouvèrent avec étonnement la clarté de la lune. Alain, qui avait aimé la clarté jaune de la lampe et la nuit momentanée, aima cette lumière de la lune, si fraîche. Il dit à Juliette :

— Venez vous promener...

— Mais tu es fou ! répondit-elle. Adieu.

Un baiser furtif et dont Juliette esquiva l'insistance fut leur adieu. Elle ferma la porte et la rouvrit tout aussitôt :

— Ne crains pas de faire crier le gravier. C'est comme si tu venais de me ramener. J'arrive, j'allume l'électricité; je ne fais mine de rien du tout. Bonsoir!

Il sourit; et cette malice de Juliette l'amusa. Cette malice de Juliette le secoua de la torpeur où il avait l'esprit nonchalant et l'avertit de songer qu'il était un jeune homme en train de galanterie.

Juliette alla éteindre la lampe du salon. Deux ou trois bonnes claques rendirent au coussin de la bergère sa rondeur honnête. La chaise où Alain s'était assis fut éloignée à distance respectueuse. Et il n'y avait pas, dans le salon, d'autres signes d'aucun désordre. Juliette examina toutes choses, promptement; et, satisfaite d'avoir bien rangé ses meubles, alla se coucher. En montant l'escalier, elle s'aperçut que ses jambes étaient un peu lasses, de marche en marche, et que sa main s'appuyait à la rampe, et que dans sa tête les idées n'étaient pas si bien rangées que les meubles dans le salon.

# V

Dehors, Alain fit quelques pas et puis s'arrêta pour allumer une cigarette. Il n'était pas pressé ; il n'avait pas envie de s'enfermer dans sa chambre : la fraîcheur de la nuit le tentait de baguenauder. Comme il s'arrêtait, au moment de frotter l'allumette, il crut distinguer, à quelque cinquante mètres, passant de l'abri d'un arbre à un autre, un homme et le reconnut : c'était Jacques.

Quand Alain, pour reconduire Juliette, s'en était allé, lui Jacques avait éprouvé une impatience qui offensait la joie orgueilleuse et presque libidineuse de sa belle soirée où Juliette l'admirait et lui donnait la repartie comme elle eût donné son cœur, avec un entrain généreux. Il pensait à elle, un peu plus tard, dans sa chambre : il avait dit bonsoir à Jenny et s'était retiré dans sa chambre assez vite, sous le prétexte de l'heure avancée ; et Jenny ne l'avait pas retenu davantage. Il s'était lavé ; puis, au lieu de se mettre au lit tout de go, il se vêtit de son costume d'atelier, large pantalon, vareuse large : et, par un caprice, il ouvrit ses contrevents au clair de la lune. Ses fenêtres ne

donnaient pas sur la route qui menait à la maison de Juliette. Mais sa chambre, voisine de la chambre de Jenny était, de l'autre côté, voisine de la chambre d'Alain. De sorte qu'il entendrait, d'un côté, cesser le bruit dès que Jenny serait couchée; de l'autre côté, il entendrait Alain rentrer. Lorsque Jenny dormirait et qu'Alain serait de retour, il se réjouirait d'une solitude où il pourrait songer à Juliette, sachant qu'Alain l'aurait quittée, songer à Juliette seule comme il était seul et tous deux animés encore de la ferveur qui tout à l'heure les avait réunis : la concupiscence qui n'a point ses commodités cherche de folles équivalences de rêverie, chez les gens d'imagination que l'art ou la littérature accoutume aux supercheries de l'idéal.

Mais Alain ne rentrait pas. La demi-heure qu'il aurait fallu pour aller à la maison de Juliette et revenir, en flânant beaucoup, était depuis longtemps passée que Jacques avait beau coller son oreille à la muraille, il n'entendait rien dans la chambre d'Alain. Les minutes, après cela, lui furent un exaspérant supplice. Il épiait le moindre bruit de la maison, le bois des meubles qui craque et cette espèce de murmure intermittent qui est comme la voix étouffée de la nuit.

Jacques eut la velléité d'ouvrir la porte de Jenny et d'annoncer, comme une chose un peu bizarre, ceci : Alain n'était pas rentré! Mais Jenny dormait, probablement... Il éteignit sa lampe, afin de voir s'il passait un filet de lumière sous la porte de Jenny. Pas de lumière : elle dormait. Et, s'il l'éveillait, à quoi bon? Elle avait, pour Alain, tant de faiblesse! voire, elle favorisait, Jacques n'en doutait pas, n'en doutait

plus, les amours d'Alain et de Juliette : il en était scandalisé!...

Jenny dormait; toute la maison, pareillement. Jacques sortit à pas de voleur. Où allait-il? Mais voir, bel et bien voir, ce qui se passait là-bas, chez Juliette. Sur la route, il s'attendait à rencontrer Alain. S'il le rencontrait, il lui dirait : « J'étais inquiet. Sais-tu qu'il est tard, pour se promener? Je suis venu à ta rencontre. Ne crains-tu pas de tourmenter ta mère? » Il était arrivé ainsi jusqu'à la maison de Juliette; il avait vu de la lumière aux fentes des persiennes. Et alors, pris d'une étrange panique d'amour blessé, il s'était caché pour attendre. Il avait vu ces deux amoureux, sur le pas de la porte, se baiser aux lèvres. Il aurait crié, il eût bondi vers eux : mais ce qui le retint d'agir en sauvage, ce fut cette hésitation que donne un certain usage de la pensée : l'impulsion perdue, bonne ou mauvaise, on est sans vertu ou sans crime.

Alain le vit. Son premier soin fut de ne broncher aucunement, d'allumer sa cigarette et, pour gagner du temps, de feindre de n'avoir rien vu. Ensuite, la colère s'empara de lui et faillit le lancer contre l'espion, le traître... ou, quoi encore?... le rival éperdu de jalousie et qui l'avait insidieusement filé. De quel droit? Cette jalousie dont Jacques donnait la preuve, Alain la sentit en lui-même. Il se contint : ce fut l'effet de son bonheur qui l'enivrait de bel et doux orgueil. Il se prit à marcher comme si de rien n'était.

Cependant, Jacques se dissimulait habilement : Alain ne le vit plus.

Alain, sur la route, craignit que Jacques ne commît

une imprudence et, comme il était en pleine absurdité, ne fît un scandale : n'essayerait-il pas d'entrer dans la maison de Juliette ; et avait-il en tête un crime, une infamie, quelque idée furieuse et désespérée ? Alain retourna sur ses pas, grimpa sur un talus d'où il aperçut, blanche sous la lumière de la lune, la maison tranquille et la porte fermée. Non ! Jacques n'était pas un tel audacieux ; Jacques avait eu l'audace hypocrite de le suivre, de le guetter et d'informer par de petits moyens sa jalousie : et puis Jacques rentrait chez lui, par les petits chemins. Alain le méprisa ; et ce mépris n'abolissait point la haine, mais l'avilissait et l'envenimait d'un nouveau poison.

Le poison le pire était une inquiétude qui tout à coup vint à l'esprit d'Alain : de quel droit Jacques était-il jaloux de lui ? La jalousie est déraisonnable : pourtant Jacques ne devait pas être jaloux, si Juliette ne lui était de rien du tout !... Juliette ne l'aimait pas : certes, non ; pas du tout ! Mais il aimait Juliette : il l'aimait jusqu'à risquer cette aventure de sortir en pleine nuit, d'aller par jalousie guetter aux buissons le passage de son rival, et pourquoi ? pour le tuer ? mais non ! pour savoir. C'est l'atroce manie des jaloux, la manie de savoir, quitte à ne rien faire de ce qu'ils savent : ils n'en font que du chagrin pour eux, les pauvres gens, les imbéciles !... Et Alain qui analysait la jalousie de Jacques, oubliait ainsi la sienne. Mais la sienne le tourmenta, quand s'imposa cruellement à sa pensée la certitude abominable d'un amour qui, n'étant pas le sien, lui profanait sa bien-aimée. Ce n'était pas sa faute à elle : et il ne l'accusait pas. Il n'avait pas besoin de l'accuser pour se

martyriser lui-même ainsi que l'exige la jalousie. Juliette!... On vous a pris malgré elle une femme que vous aimez; on l'a prise de force : et qu'elle ne se soit pas donnée ne suffit pas à votre consolation. Si l'on vous aime votre bien-aimée, il n'est pas de consolation, même à vous dire qu'elle n'y consent pas, même à vous dire qu'elle ne le sait pas.

Et puis Alain se souvint de sa mère : Jacques la trahissait! La pauvre femme, qui croyait à ce fourbe, Alain l'eût vengée et se fût lui aussi vengé, en prenant Jacques à la gorge, et le secouant, et l'obligeant à confesser la double ignominie de son escapade nocturne!... On ne prend pas les gens à la gorge, dès qu'on se demande si l'on n'aurait pas raison de le faire : Alain, qui épiloguait à part lui, tournait à une mansuétude analogue au sentiment qui avait rendu Jacques plus sage que résigné. Pourtant la colère, un moment, le surmonta. Il s'arrêta, regarda autour de lui, aussi loin qu'il put, la route et les champs qui la bordaient : s'il avait alors aperçu Jacques, sa colère était hardiment prête. Il ne le vit pas. Il soupçonna que Jacques le voyait et, plutôt que d'être vu en posture un peu sotte, il continua son chemin.

Jacques le voyait; Jacques le suivait, non sur la route, mais au long d'un sentier que de hauts talus encaissaient : la lune, déclinant vers un petit bois, au delà de ce sentier, n'y jetait point de lumière. L'ombre était plus noire au voisinage de la lumière; et, si Alain regardait par là, cette clarté lui rendait l'ombre impénétrable : Jacques se défilait avec une adresse de braconnier, ne se cachait seulement pas, regardait Alain sans se gêner et, plus il le regardait, plus il sentait irritée la jalousie impétueuse, et main-

tenant très embarrassée, qui l'avait jeté aux trousses du jeune homme.

Il gaspillait sa rancune et sa fureur jalouse : il n'avait plus guère de souci que de rentrer chez lui, d'être dans sa chambre et de n'éveiller point Jenny. Les arguments de la prudence, au moment des périls bourgeois, en quelque sorte, vous occupent assez pour empêcher toute diversion de fantaisie ou de chimère. Jacques avait peur. Il avait peur d'Alain, de Jenny, peur de tout le monde, peur du scandale : il ne songeait plus qu'à résoudre le problème de rentrer chez lui sans qu'on sût qu'il était sorti. Comment faire? Il ne croyait pas qu'Alain l'eût aperçu ou, du moins, l'eût reconnu. La merveille serait d'arriver à la maison le premier : promptement il se coucherait; l'on ne saurait pas qu'il ne dormît pas depuis longtemps. Mais Alain, sur la route, allait vite : et Jacques devait, pour l'éviter, suivre les détours de sentiers que n'éclairait pas la lune. Moins jeune, il était moins leste, avec un chemin plus long, plus difficile aussi. Fallait-il courir? Il en était capable encore. Mais il s'avisa d'un raccourci, lequel traversait un arpent de prairie, celle-ci en pleine lumière de la lune; impossible de s'y aventurer : si Alain tournait la tête par là, il le verrait. Jacques, au lieu de courir, attendit qu'Alain l'eût dépassé. Il renonçait à son projet d'arriver le premier : il n'avait plus à se presser, mais au contraire à perdre du temps. Il attendrait qu'Alain fût rentré, fût couché, fût endormi. Pourvu qu'Alain s'endormît, après son plaisir dont Jacques était bouleversé! A ce moment où Jacques le détestait le plus, l'embarras où il se trouva le tenta d'essayer un arrangement, que sa fierté n'ap-

prouvait pas, avec Alain. Somme toute, il capitulerait sans conditions : et le bavardage arrangerait toutes choses passablement. Au lieu de hasarder plus qu'il ne le voulait à cette course de vitesse ou de lenteur calculée, il appellerait Alain, lequel serait surpris, sans doute, et hargneux. Il lui dirait : « Toi aussi?... Toi aussi, la beauté du clair de lune te fait battre la campagne?... » Et, sur la beauté du clair de lune, il l'étourdirait, jusqu'à le persuader peut-être. Puis, tous deux, comme des romantiques en maraude, ils rentreraient à la maison, chantant le beau clair de lune d'été.

Seulement, Alain se mit à courir : Jacques en fut déconcerté.

Alain, qui, ne sachant plus où était Jacques, l'imaginait à ses trousses, rageait de ne pas le découvrir, ne consentait point à le chercher, ne désirait pas de le rencontrer, mais peu à peu souhaita d'en finir avec ce ridicule espionnage. Principalement, il n'aurait pas dit ce qui l'importunait, ce qu'il redoutait : la présence invisible de Jacques lui était une espèce de taquinerie insupportable; il croyait entendre le pas de Jacques près du sien. Ce compagnon mystérieux lui déplut tant, que ce fut pour lui échapper qu'il se mit à courir.

Il n'avait pas le cœur tranquille et détestait qu'un épisode si dérisoire lui brouillât de mesquine absurdité son bonheur. La haine de Jacques lui troublait l'amour de Juliette. Il ne réussissait pas à donner à l'un ou l'autre sentiment une prépondérance qui l'eût délivré de ce partage. Il était misérable au sortir de la félicité.

Jacques se fit tout petit, rengaina son projet d'un

accord, au surplus, dangereux, attendit et guetta. Il ne bougeait plus : il avait pris son parti de rentrer le dernier, de rentrer quand il serait possible de rentrer.

Les deux hommes n'étaient pas loin de chez eux. Et voici Alain devant la grille du jardin, qui n'est pas fermée à clef. C'est l'habitude : quand on sort, le soir, on prend la clef; l'on ne ferme qu'au retour. Au moment de fermer à clef la grille, Alain se dit : « Mais il ne pourra plus rentrer, s'il n'appelle ou ne sonne, enfin s'il ne réveille au moins le concierge, qui parlera. Je l'enferme dehors ! » Cette idée lui parut assez attrayante : il en rit. Cependant, les histoires qu'il y aurait ne seraient fameuses ni pour l'un ni pour l'autre, et ni pour Jenny surtout. Alain trouva, et fut content, le stratagème de taquiner Jacques sans inconvénient : il ferma la grille à clef; mais il laissa la clef dans la serrure. Jacques s'affolerait, verrait enfin la clef, saurait qu'Alain s'était moqué de lui... Alain monta jusqu'à sa chambre doucement.

Jacques arriva, comme Alain l'avait prévu, effaré, peu de minutes plus tard. Et jamais clef, tournant dans une serrure, ne fut maniée plus terriblement. Jacques, n'ayant plus à se cacher d'Alain, monta presque sur les talons de l'impertinent. Il était joué; il murmurait entre ses dents :

— Sale gamin ! Tu me le payeras !...

# TROISIÈME PARTIE

## I

Alain dormit le mieux du monde. Et Jacques avait eu grand tort de supposer que le bonheur tiendrait ce jeune homme éveillé. Le bonheur n'est point une alarme : on dirait que les gens les plus divers en ont une espèce d'habitude, malgré les apparences, tant ils le reçoivent comme leur dû et, pour ainsi parler, sans cérémonie. Le bonheur endort des existences tout entières : il endormit Alain qui, de sa rentrée jusqu'à huit heures du matin, ne fit qu'une traite. Il fut éveillé par la cloche du petit déjeuner.

Jacques, pareillement. Mais Jacques ne faisait alors que de s'endormir, après une nuit détestable d'agitation, de colère et de crainte. Il maudit cette cloche importune et tout aussitôt fut debout, comme en sursaut. D'ailleurs, il avait la tête lourde, les jambes fatiguées d'avoir couru dans la campagne, de s'être mis à croupetons pour n'être pas plus haut que les taillis d'ombre. Et il grinchait :

— Ce n'est plus de mon âge, ces machines-là! Je suis un vieux bougre. Et les jarrets me font mal.

Les mains aux hanches, il essaya de se tenir en équilibre sur un pied, tandis que, de l'autre jambe, il s'exerçait à un bon rythme d'allongements et de rétractions alternées, comme font les abeilles dans Virgile. Soudain, l'idée lui vint de se dépêcher. Il était ordinairement levé plus tôt que personne : et il ne fallait pas montrer, ce matin-là, que la régularité de sa vie fût dérangée. En outre, il eût aimé à se trouver avant Alain dans la salle à manger, de manière qu'Alain dût lui souhaiter le bonjour : il verrait, à ce bonjour, comment tournaient, plus ou moins mal, ses relations de famille avec ce garçon. Pour dissiper la migraine et se rendre les paupières moins gonflées, la peau du visage moins lâche, il multiplia ses ablutions d'eau froide. Et il soufflait encore dans son éponge qui le suffoquait un peu, quand il se souvint de Jenny, de cogner à sa porte... Jenny était déjà descendue. Elle avait dû, avant de descendre, s'apercevoir qu'il dormait, s'en étonner et n'oser pas l'éveiller, sachant qu'il avait le réveil mauvais. Il s'habilla promptement et ne fut en bas que l'avant-dernier, mais avant Alain.

Le déjeuner du matin dans la salle à manger, c'était un rite et qui ennuyait tout le monde : les uns, qui avaient à se dépêcher pour être à l'heure ; les autres qui, prêts de bonne heure, avaient faim depuis longtemps. D'habitude, c'était Jacques le plus matinal et qui avait faim ; c'était M^me^ Durny, lente à sa toilette et fabriquée même en son négligé, qu'on attendait : Jacques montrait de l'impatience et. M^me^ Durny, un zèle malheureux. Mais on n'eût

point supprimé ce rite du repas pris en commun : la liberté ne commençait qu'ensuite; et c'est une bonne hygiène, tout compte fait, de préluder à sa journée par la contrainte.

Jacques fut assez penaud, ce matin-là, de n'avoir pas devancé Mme Durny, laquelle triompha d'importance. Elle avait, dans le badinage, une façon de sécheresse tatillonne qui n'était point agréable. Et Jacques avait une vanité enfantine qui le rendait mal résigné aux plus petites déconvenues. Tous les incidents, menus ou non, de la vie, le mettaient en état de concours; et son esprit d'émulation perpétuelle gâtait beaucoup ses plaisirs, soit qu'un de ses tableaux fût, au Salon de peinture, offusqué par l'œuvre d'un camarade, soit qu'à la chasse il n'eût pas tué le plus de lapins, soit qu'au bavardage il ne sentît pas sa prépondérance. Les taquineries de Mme Durny eurent un air de représailles. Elle disait :

— Au fond, vous être grand dormeur!

Jacques prétendait à ne dormir que très peu, à ne dormir que moins que personne. Et Jenny redouta qu'il ne prît mal, dès le matin, quelque plaisanterie : toute la journée en devrait pâtir. A son étonnement, Jacques fut la douceur même. Non qu'il parût très bien en veine de rire; mais il se montrait bon sire et conciliant. Il avouait :

— Oui, j'ai dormi comme une souche!

Et sans doute Mme Durny l'impatientait; car elle redoublait de fierté narquoise : mais il redoublait d'humble bonhomie. C'est qu'il venait d'apercevoir l'utilité, le bienfait de ces Durny dans son ménage. Ces Durny étaient ce qu'on appelle les amis;

en d'autres termes, les indifférents. Il vaut mieux dire les amis : car l'indifférence les eût privés de leur caractère actif et de cette curiosité le plus souvent malveillante qui animait leur rôle de témoins, de confidents et de faux frères. Ce genre d'amis importune l'intimité parfaite, mais fournit, dans les moments de péripétie incommode, les alibis les meilleurs. Jacques n'aurait point aimé, ce matin-là, se trouver soudainement en présence de Jenny, en présence d'Alain, ni en présence de tous les deux; Mathieu lui-même, avec tous les inconvénients de l'amitié sincère, l'eût mal secondé ou l'eût gêné peut-être : les Durny, et Mme Durny surtout, lui furent involontairement secourables et, puisqu'on recherche la complicité céleste avec plus d'entrain que la bénédiction divine, lui semblèrent providentiels. Bref, il accueillit complaisamment une polémique un peu sotte et qui, d'autres matins, l'aurait exaspéré.

Il était, comme il disait, de bon poil, quand Alain parut.

Alain s'était éveillé d'une manière langoureuse. Il croyait continuer un beau rêve. Il avait eu, même dans le sommeil, une impression de volupté contente; et sa première pensée nette fut de se dire que la réalité de son bonheur ne démentait pas les chimères de sa nuit hantée de charmantes images. Ses bras se souvenaient d'avoir tenu la bien-aimée; ses lèvres, de l'avoir goûtée. Il aurait voulu ne pas bouger. Il appelait la bien-aimée et, de ce qu'elle ne vint pas, il n'était pas extrêmement désobligé, sachant qu'il la verrait bientôt et que le progrès normal de l'amour la lui préparait, comme l'été mûrit les

fruits pour les gourmands, et la lui donnerait à point joliment : aucune autre méditation ne se mêlait à son désir, dont la sécurité calmait la vivacité. Juliette l'aurait blâmé de borner ainsi une tendresse qu'elle eût souhaitée plus diverse et autrement subtile. Les femmes ont le soin de compliquer l'amour : et c'est leur pudeur, née de leur faiblesse, qui habille de colifichets ou de gracieuse parure un sentiment dont la nudité les alarme ; un jeune homme a plus de naïve effronterie, surtout dans le temps des préludes. Alain ne songeait à nulle jalousie et ne songea même à la sournoise querelle qui, de son beau-père, lui faisait un ennemi et, de sa famille, lui faisait un milieu perfide et plein de traquenards, que plus tard en descendant l'escalier.

Son apparition dans la salle à manger fut, pour Jacques, un moment difficile. Un coup d'œil qu'il lança furtivement sur Alain ne le rassura guère : Alain, que le soudain contact de sa famille dérangeait de sa rêverie amoureuse, avait son air froid, son air guindé de timidité orgueilleuse. Jacques affecta de se pencher vers Mme Durny et de continuer avec elle une causerie attrayante. Alain disait bonjour à sa mère, à Durny, à Mathieu. Il faisait le tour de la table. Jacques ne fut pas sûr que le terrible garçon n'aurait pas l'insolence de le négliger, devant Jenny, d'où résulterait bientôt une jérémiade pénible, et devant tout le monde, d'où il faudrait que résultât sur-le-champ quelque chicane. Il n'eut pas envie de risquer mal à propos cette aventure et, au mépris de sa dignité qu'il sacrifiait à la prudence, il s'avisa de conquérir la politesse qui pouvait lui manquer : ce fut lui, contre le protocole et la bienséance, qui s'avança.

— Bonjour, Alain! dit-il, la main tendue, et trop content si Alain consentait à lui répondre.

Mais, comme il était lancé, il ajouta :

— Tu as bien dormi ?

Ces derniers mots étaient d'exubérance inutile et dangereuse. Jacques les regretta dès qu'il les eût dits. Il attendit une réplique et ne fut pas déçu, mais vexé. Alain, qui n'avait pas refusé la main que Jacques lui offrait, s'amusa visiblement de répondre, avec une gaieté qui n'était pas dans sa manière :

— Pas mal ! Et vous ?

Jacques présentait le dos à la moquerie et fit semblant de n'avoir rien reçu : vite, il recommença de causer avec sa voisine et secrètement la bénit d'avoir l'esprit de conteste, où il trouva la diversion la plus opportune. En somme, le persiflage de son beau-fils aboutissait à peu de chose. On dut croire que le beau-fils jouait d'une allusion, mais tardive et déjà faite, à la paresse matinale qui avait retenu Jacques au lit plus longtemps que les autres jours : fadaises ! et que, d'ailleurs, Alain n'aurait ni assez de toupet, ni assez d'esprit pour épicer nouvellement. Jacques fut très satisfait, tranquillisé aussi, d'observer que ni sa femme, ni personne du tout ne faisait un sort quelconque à cet essai de raillerie.

Mais, s'il était ainsi délivré de sa première crainte, il lui restait l'ennui très inquiétant d'avoir été moins malin que son adversaire. On n'avait pas compris la méchanceté d'Alain : Jacques l'avait comprise, et qu'Alain lui marquait sa volonté de suprématie. Jacques se disait : « Il me tient ! » et se sentait à la discrétion d'un garçon qui, le cas échéant, lui serait impitoyable. En fin de compte, l'algarade n'était que

retardée : et certes, le temps gagné, en pareille affaire, est de bonne prise ; mais la menace pesait sur lui.

De son côté, Alain se disait : « Je le tiens ! » et, par sa façon d'être, il ne manquait pas de se prouver à lui-même sa maîtrise. Il n'avait pas besoin pour cela d'être insolent : ce n'étaient pas les mots, qui lui servaient à houspiller Jacques, mais tout uniment son air bien assuré, tandis que Jacques dissimulait peu son agitation ; et c'était parfois le jeu malicieux d'incliner la causerie sur les pentes où Jacques refusait d'aller. Touchant le clair de lune et la beauté de la nuit précédente, la solitude que l'on a sur les routes passé minuit, les chiens de garde qui sont tant accoutumés à leur sécurité qu'ils n'aboient même plus quand on rentre, il eut de petites phrases d'un tour anodin, perfides et qui mettaient Jacques à la torture. Il parlait plus que d'habitude et, les tentatives de riposte que faisait Jacques, il les rendait promptement des ratés. Jacques feignit de remarquer l'heure avancée, pour s'enfuir et gagner son atelier comme un refuge ; Alain se félicita de l'avoir mis en déroute.

## II

Après le déjeuner du matin, l'on flânait d'ordinaire à combiner les projets de l'après-midi ou bien à conclure que rien ne vaut de laisser au hasard l'idée d'une promenade à laquelle on ne tenait pas. Il arriva, ce matin-là, que les Durny allèrent au jardin, s'étant esquivés ; et Durny avait trouvé le moyen d'attirer Mathieu, sans que Jenny s'en aperçût, parce qu'elle copiait une recette de confitures, ni Alain qui, n'ayant plus Jacques à tourmenter, s'abandonnait au souvenir vague et léger de Juliette.

Dans le jardin, Mathieu eut M^me^ Durny à sa droite et Durny à sa gauche, qui l'emmenèrent assez loin.

— Monsieur Landin, disait M^me^ Durny, aidez-nous ! Il faut que nous nous en allions. Jenny va trouver ça extraordinaire...

— Moi aussi ! répondit Mathieu. Jenny comptait vous garder au moins deux semaines encore.

— Nous y comptions pareillement, fit Durny.

Et ce ménage vous prenait de grands airs mystérieux, le mari avec plus de précaution, la femme avec

une espèce de frénésie. Or, ils cachaient si peu et plutôt ils découvraient si volontiers leur souci que Mathieu sentait qu'il les eût obligés en leur demandant : « Qu'y a-t-il? » Mais il n'avait aucun désir de savoir ce qui les agitait ; il craignit de le savoir. Et il répondit évasivement :

— Nous allons bien vous regretter.

— Mais, reprit M^me^ Durny, vous qui avez tant d'influence, et la meilleure, sur notre amie, secondez-nous !

— Comment cela ? dit Mathieu, les bras effarés.

— En trouvant tout naturel que nous partions et, quand elle poussera les hauts cris, en l'amenant à nous approuver.

— Je veux bien, répondit Mathieu qui, à ce prix, croyait se délivrer d'une confidence ; car il ne détestait rien davantage.

Mais on n'échappe point à sa destinée. Mathieu en fit l'épreuve ; et les remerciements que lui faisait Durny avec beaucoup de componction, M^me^ Durny ne balança guère à les interrompre pour insinuer :

— Cela vous sera d'autant plus facile que je suis sûre que vous nous approuvez.

— Pas du tout ! répondit Mathieu poliment, je n'approuve pas que vous partiez.

C'était jouer à des jeux de longueur : M^me^ Durny était pressée...

— Mais si ! Vous savez bien que mon mari a besoin de repos, après de longs mois de travail, et qu'ici, depuis quelques jours... Vous m'entendez à merveille...

Mathieu pour avoir la paix, faillit avouer qu'il entendait assez bien tout cela. Mais, comme il s'agis-

sait de Jenny, la paresse lui eût semblé abominable. Et il protesta :

— Je ne vous entends pas le moins du monde.

— Allons ! fin comme vous êtes, et si clairvoyant, vous ne voyez pas que la maison de notre amie est bouleversée ?

— Pas du tout !

— Qu'un drame se prépare ? Vous ne sentez pas que l'atmosphère est chargée d'orage ? Vous vous moquez de moi ! Vous ne devinez pas que Jacques est amoureux fou de Juliette, Alain aussi ? et qu'il va éclater... je ne sais quoi... entre le beau-père et le beau-fils ?

Mathieu, somme toute, ne répondit pas, n'aimant point à mentir et n'aimant point à galvauder la vérité. Mme Durny en fut piquée.

— Vous m'étonnez ! fit-elle.

— Mais, reprit Mathieu, c'est pour ça que vous partez ?

— Oui ; mon Dieu, oui ! Je trouve que, dans ce drame...

— Oh ! dans ce drame ?

— Hélas !... Je trouve que nous sommes de trop. Puis, que voulez-vous ? le repos de mon mari avant tout !

Durny était un peu confus de l'importance que sa femme attribuait à son repos ; Mathieu, qui le regardait, n'avait pas l'air de le trouver si fatigué. Mme Durny répondit à ce que Mathieu n'osait pas dire :

— Ça ne se voit pas, qu'il est fatigué ? Mais je le sais, moi !

Et Mathieu, poliment, se récusa.

Quand il fut seul, un aphorisme le hanta, selon lequel les rats se sauvent du navire qui va sombrer. Ces Durny, comme des rats, se sauvaient avec une hâte bizarre. Mathieu n'aurait aucun chagrin de leur départ ; mais l'instinct qui leur faisait prendre la fuite n'était pas un signe négligeable : évidemment la destinée de Jenny et de son ménage était en péril. Mathieu en avait, depuis quelques jours, le sentiment, la crainte. Mais son usage ancien d'écarter les pensées douloureuses l'empêchait de s'arrêter à celle-là, de l'analyser et de savoir bien nettement s'il convenait de l'examiner. Voici que les rats l'avertissaient de son tort. Il se retira dans sa chambre, l'âme inquiète.

Ces Durny l'offensaient, par tant de lâcheté animale. Quant au repos de l'égyptologue, il n'en avait aucun souci et se disait avec simplicité : « Ce n'est pourtant pas lui, au bout du compte, qui a bâti les pyramides ! » Le repos de Durny était le prétexte que M<sup>me</sup> Durny utilisait, parce qu'elle préférait ne pas dire la seule raison de leur départ ; et Durny endossait le ridicule de cette excuse, plutôt que d'avouer que sa femme et lui avaient peur. Ils avaient peur de quoi ? Le drame qu'ils redoutaient qui fût près d'éclater ne les concernait pas : ils n'étaient pas menacés. Mais ils avaient peur, et ne raisonnaient pas, et tout uniment cédaient à une impulsion de poltronnerie.

Mathieu, qui avait le goût de raisonner, savait aussi que la logique n'est pas ce qui gouverne la réalité, voire n'est pas une fidèle image des lois ou des hasards qui gouvernent la réalité. Il raisonnait pour le plaisir et ne croyait pas devoir se fier, dans

les circonstances où il fallait hésiter et choisir, à ses conclusions les mieux dérivées. Il accordait plus de créance à l'instinct, que d'autres appellent vue intuitive. Mathieu n'allait pas méconnaître l'inepte et si utile avertissement des rats.

Donc, Jenny était en péril. Mathieu aimait Jenny et se souvenait de l'avoir toujours aimée, avec un discret renoncement, du temps qu'elle était jeune fille, et puis mariée, et puis veuve; remariée, il l'aimait encore et ne tolérait pas l'idée d'un malheur qui dût l'atteindre. Mais, pour la sauver, que faire? Il avait son dévouement tout prêt : il ne voyait pas comment la protéger et, dépourvu d'initiative, il lui offrait, pour qu'elle en fît ce qu'elle voudrait, mieux avisée que lui probablement, le sacrifice de sa tranquillité : car il n'avait rien de plus précieux à offrir. Premièrement, il veillerait à ce que le départ des rats ne fût point à Jenny la cause d'un émoi pareil à celui qu'il éprouvait. Les Durny, tout méprisables qu'il pût les trouver, auraient en lui un auxiliaire, un complice fieffé, pour l'amour de la pauvre Jenny, charmante et menacée, analogue à la guerrière Camille qui ne voit pas venir dans l'air limpide le trait mortel.

III

Jenny, quand elle eut copié cette recette pour les confitures, vit Alain désœuvré. Le désir la prit de causer avec lui à cœur ouvert, ou presque ouvert, et de savoir, autant qu'on peut savoir ce qui se passe dans une autre âme et fût-elle bien chère et toute proche, le sentiment qui le dressait contre Jacques d'une façon chaque jour plus hostile. Depuis longtemps, elle souhaitait de s'informer à ce propos : elle redoutait aussi de le faire et, si elle obtenait une réponse un peu nette, elle craignait de rendre ainsi plus nette et moins facile à modifier la rancune dont le jeune homme semblait chargé. Mais la scène du déjeuner matinal, si anodine en apparence, l'avait alarmée, plus que d'autres épisodes. Elle n'en comprenait pas tout : elle comprenait que, moins étaient évidents les motifs de la querelle, plus était significative cette querelle à demi cachée, voilée de précautions. Elle ne devinait pas tout ; mais elle en devinait assez pour souffrir. Elle dit :

— Veux-tu m'accompagner dans ma chambre,

Alain? Je serais contente de causer avec toi, puisque nous avons la chance d'être seuls.

Dite très simplement, cette petite phrase étonna et parut émouvoir Alain, qui répondit :

— Mais oui, très volontiers.

En chemin, Jenny se tut, n'ayant point la tête à bavarder et, pour ce qu'elle dirait, voulant le calme et l'intimité de sa chambre. Mais elle corrigea d'un bon sourire ce qu'avait d'un peu trop solennel sa demande de causerie : Alain put observer qu'elle souriait, non des yeux, des lèvres seulement et que son regard était plein de tristesse. La chance d'être seuls : était-ce, pour Jenny, une chance qu'elle appréciât si tendrement? alors, pourquoi ne l'avait-elle pas mieux préservée, cette chance dont la privait sans cesse Jacques, l'intrus? enfin, quelle était la causerie urgente et qui valait un appel si subit?

Quand ils furent dans la chambre de Jenny, Alain ne savait pas ce qu'il éprouvait de bizarre et de gênant qui le guindait et ne lui permettait pas d'être, auprès de sa mère, le bon enfant d'autrefois.

— Tu me fais beaucoup de peine, Alain, dit Jenny, en n'étant point aimable ni même exactement poli avec ton beau-père...

Il pensa se récrier, tant l'offensait, plus encore que le reproche, l'ennui de voir que la chance d'être une fois tête à tête avec sa mère tournait à parler de Jacques. Il eut un geste des bras qu'il arrêta vite et, au lieu de s'exalter, il se confina. Au lieu de s'épancher vaille que vaille, il fut retiré en lui-même et, de paroles, un peu sec.

— Aimable, je n'en sais rien. Mais poli... Quelle impolitesse me reproches-tu?

Elle le regardait avec mélancolie.

— Oh! fit-elle, ne chicanons pas sur des mots : nous nous aimons trop, toi et moi!... Mais, lui, tu ne l'aimes pas?

Elle avait le ton de le supplier plutôt que de l'interroger. Il n'eut le courage ni de lui refuser la réponse qu'elle implorait, ni de lui accorder un mensonge. Et il rougit au point de sentir ses joues le brûler.

— Pourquoi? reprit Jenny, sans qu'il eût répondu encore. Tu l'aimais autrefois : j'en suis sûre, et qu'il avait pour toi beaucoup d'amitié. Si je n'en avais pas été sûre, Alain, l'aurais-je épousé?... Alors, qu'y a-t-il? et qu'avez-vous l'un contre l'autre?... Mais, parle : tu sens bien que ton silence est, pour moi, pire que tout ce que tu me dirais.

Alain sentit principalement que, s'il affligeait sa mère, c'était à cause de Jacques et par la faute de Jacques : dont il conçut la colère la plus injuste et la plus naturelle.

— Tu me demandes ce que nous avons l'un contre l'autre : lui as-tu demandé ce qu'il a contre moi?

— Mais il n'a rien contre toi...

— Demande-le-lui!

Jenny était découragée et le laissait voir.

— Je veux bien le lui demander. Mais, si je me suis adressée d'abord à toi, ce n'est pas ce qui doit te fâcher : c'est la preuve que j'ai plus de facilité à causer avec toi et que, dans ma misère, une vraie misère du cœur, je viens à toi, comme je crois que tu viendrais à moi plutôt qu'à personne. Allons, sois gentil!... Tu aimais Jacques; tu ne l'aimes plus. S'il a eu tort en quelque chose, dis-le moi. J'en serai plus heureuse :

un tort se répare, une querelle s'apaise et l'on n'y pense plus. Ce qui serait irréparable et sans apaisement possible ni oubli, c'est le désaccord auquel on ne connaît pas de motif et l'antipathie à laquelle on ne peut rien. Si nous en étions là, je n'aurais plus qu'à pleurer. Tu ne me dis rien?... Mais je t'ai pris au dépourvu : remets-toi. Sans doute aussi je suis maladroite et j'aurais dû... je ne sais pas ce que j'aurais dû faire ou dire, pour que nous fussions cœur à cœur, une maman et son grand fils en train d'aveux et de promesses...

Alain répondait à part lui : « Le premier tort de Jacques est de t'avoir volée à moi ; son second tort, de vouloir me voler Juliette. » Seulement cela ne pouvait se dire à une femme qui avait l'âme effarée. Hors de là, que répondre? Alain, qui, malgré lui, gardait une raideur importune à lui-même autant qu'à sa mère, ne s'apercevait pas de son erreur qui était de se cantonner dans la dialectique et d'y chercher la solution d'un problème sentimental : les élans de la tendresse ont plus de pouvoir consolant qu'un argument de raison. Or, il y avait bien de la tendresse, la plus délicate et vive, dans cette jalousie qu'il éprouvait à propos de sa mère. Que ne le disait-il? C'est que la jalousie qu'il éprouvait à propos de Juliette, et qu'il n'aurait pas avouée sans crime, se confondait avec l'autre jalousie, la seule qu'il lui fût permis de confesser et dont l'aveu pût avoir une douceur étrange et bienfaisante. Il ne parvenait pas à rompre la glace où le figeait l'incertitude. Mais Jenny vint à gémir :

— Alain, tu me fais mal!

Et elle pleura, dont Alain fut touché au point que

sa rigueur se détendit enfin. Il s'approcha de sa mère et la cajola :

— Ah! dit-elle, j'en étais à ne plus savoir si tu ne commençais pas à ne plus m'aimer, moi aussi!

Elle avait un air de si pure souffrance qu'il eut pitié d'elle et qu'il l'adora.

— Moi, ne plus t'aimer? Vilaine, un peu ingrate!... Si je ne t'aimais pas tant, peut-être que j'aurais mieux accueilli mon rival...

— Ton rival? Tu es fou!...

Il s'aperçut qu'il embrouillait, comme un peu les deux sentiments, les deux vocabulaires de ses jalousies confondues. S'il en fut penaud, le temps d'y songer, son entrain surmonta son hésitation :

— Mais oui, mon rival! Je ne suis pas seul dans ton cœur!

Il était agenouillé auprès de Jenny et la regardait dans les yeux. Il lui parlait comme à une bien-aimée. Elle mit ses doigts sur la bouche d'Alain. Il crut qu'elle allait sourire; mais elle s'attrista encore et dit :

— J'aurais dû rester veuve... Je n'ai pas cru te faire tort... Je ne t'ai pas moins aimé depuis lors... Tu n'as point de rival dans mon cœur. C'est mal parler et c'est mal imaginer les tendresses d'une femme, que de les voir en lutte ou en compétition. Ce n'est pas cela, je te jure!... S'il en était ainsi dans le cœur des hommes, j'aurais à craindre qu'un jour la tendresse que tu as pour moi ne fût écartée, effacée par une autre : et je n'ai pas à le craindre, n'est-ce pas?... Seulement, je sais bien, tu es mon enfant et un enfant ne se figure pas que sa mère soit une femme. Pourtant je ne suis pas vieille : je ne l'étais pas, lorsqu'é-

tant veuve, il m'a coûté... je n'ai pas honte, Alain, de te parler comme je fais... il m'a coûté d'avoir fini ma vie de femme. Aurais-je dû m'y résigner? Dis-le-moi. Tu n'auras point la dureté que n'ont ni le monde, qui est impitoyable pourtant, ni l'Église, qui est sévère... Et puis, je n'en sais rien. Tu n'étais pas là, pour me conseiller : c'est peut-être ton absence qui m'a rendu la solitude plus amère... Cependant, je t'avais écrit, pour te demander la permission qu'une fille demande à son père et que, moi, je te demandais. Tu m'as répondu — j'ai ta lettre, infiniment bonne et intelligente — que j'avais raison d'épouser Jacques. Tu as donc changé d'avis?... Alain, si tu peux le faire sans nul mensonge, dis-moi que tu n'as point changé d'avis!

Avant qu'Alain ne répondît, elle ajouta :

— Autrement, que veux-tu que je devienne?

Telle est ordinairement l'exigence des femmes, leur sincère déloyauté : elles réclament un libre avis dont elles ne vous laissent pas la liberté. Alain n'aurait pas mis sa mère à cette extrémité de ne savoir que devenir : il était douloureusement troublé de la sentir éperdue, elle si raisonnable, et suppliante, elle qui lui avait appris l'obéissance, et dépendante de lui, elle qui avait tant de prestige. Il préféra fausser la vérité de son âme et répondit :

— Tu as bien fait.

— Tu me le dis avec indulgence? reprit-elle.

— Eh! bien, répliqua-t-il, pourquoi ne veux-tu pas de mon indulgence?

— Alain!

— Plutôt donne-moi la tienne en échange.

Et ils étaient au sourire qui naît parmi les larmes,

quand on vint à cogner à la porte. Jenny n'avait pas dit encore : « entrez », Jacques ouvrit la porte et Alain détesta cette promptitude.

— Pardon! dit Jacques.

Et Jenny.

— Une seconde !

Jacques se retira, la mine très hérissée. Alain secrètement n'admettait pas qu'il fût permis à Jacques d'entrer ainsi dans cette chambre d'une femme qui était sa mère. Il se redressa, un peu blême. Quand Jacques se fut retiré, Jenny, prenant la main d'Alain, dit à demi-voix :

— Si je t'avais demandé de lui tendre la main, l'aurais-tu fait?...

Il n'y avait point à mentir : Jacques était dans la chambre voisine; et Jenny, l'eût appelé. Alain répondit :

— Je te disais bien que j'aurais besoin de ton indulgence. Laisse faire au temps : on ne fait rien sans lui.

Elle fut déçue et pourtant fut contente de sentir que l'amour d'elle amadouait ce jeune révolté.

— Toi non plus, dit-elle, ne fais rien que le temps ne puisse faire beaucoup mieux. Sois docile au temps : aide-le même, je t'en prie!

Il la baisa au front, partit et fut blessé de ce qu'elle le laissât partir afin que Jacques n'attendît plus. Elle avait dit : « Une seconde! » Et, la seconde passée, Jacques avait son tour de confessionnal et d'absolution!

Ce qui était, pour Alain, le plus fâcheux résultat de sa causerie avec sa mère, il le résumait ainsi très distinctement :

« Je ne le tiens pas du tout! Je le tiendrais si, pour

en finir avec lui, je n'avais pas à la désespérer. J'en finirais avec lui en dénonçant qu'il est amoureux de Juliette. Jamais de la vie! A moins qu'il ne m'y force. Et alors, par pitié pour elle, est-ce que je n'aurais pas pitié de lui? Je ne le tiens pas : il me tient! »

# IV

Dans sa chambre, Jacques attendait que fût écoulée la seconde qu'Alain avait trouvée courte et qu'il trouvait longue. Vieil enfant gâté par la vie, l'art et l'amour, accoutumé aux préséances du génie et de la chance, vieux garçon mal au courant d'un ménage et d'une famille, plus amant que mari et de nature désinvolte, il rageait de faire antichambre à cause d'un gamin qu'il eût employé, au temps des grands maîtres, dûment reconnus, à broyer les couleurs et nettoyer les pinceaux. Détestable gamin, qui le surmontait, le traitait à sa guise et le mettait en posture indigne! Jacques n'était pas d'humeur à supporter cela. Il le dirait à Jenny; ou plutôt il ne le dirait point à Jenny, terriblement susceptible sur le chapitre de son fils : mais il le lui donnerait à entendre. Voire, le cas échéant, peut-être s'aviserait-il de filer doux. Jacques était l'un de ces hommes qui ont la rébellion très vive et promptement apaisée par les motifs de la prudence. On ne sait jamais bien où ils en sont de la colère ou de l'adresse, dans un perpétuel va-et-vient d'orgueil et de soumission maligne.

Jacques, en outre, n'imaginait pas qu'il ne fût point question de lui, autour de lui et même assez loin de lui. C'était l'effet de son égoïsme, comme on dit; mais l'égoïsme n'est le propre de personne et ce mot ne définit pas un caractère. Jacques se croyait le centre et le soleil d'un petit univers, ce qui est vrai de chacun de nous; mais il croyait sincèrement cet univers plus étendu qu'un autre et plus soumis à l'influence qu'il y répandait : il ne se trompait qu'à demi et n'avait tort que de ne point dissimuler sa puissance ou la tranquille certitude qu'il en affichait. Si Jenny était gaie, il s'en complimentait. Si elle avait le visage triste, il lui demandait : « Que t'ai-je fait? » Et il ne doutait pas que ce ne fût à cause de lui. C'était la vérité, presque toujours. Mais il eût aussi bien demandé à Dieu : « Seigneur, que vous ai-je fait? » les jours de mauvais temps. C'est ainsi que Jacques devina que Jenny et son fils parlaient de lui et n'avaient point ensemble cette conférence quasi secrète pour un autre motif que de lui.

Or, là-dessus, il n'était pas tranquille, estimant qu'il avait tout à craindre d'Alain, qui ne lui montrait que trop de mauvaise intention. Quant à l'hostilité de ce jeune homme, il n'avait pas tort; mais il ne concevait pas les arguments, de qualité sentimentale et filiale, qui empêchaient Alain de se venger. Il se méfia; il résolut de ne pas rester sur la défensive, et d'attaquer. Jenny l'appela. Il entra et parut d'abord en train de bonhomie :

— Vous parliez de moi? demanda-t-il.

— Je bavardais avec mon fils.

Il eut le visage éclairé d'un rire un peu faux :

— Tu as une façon de dire : « mon fils! » à me

faire trépasser de jalousie. Dis un peu : « Je bavardais avec mon mari ! » que j'entende comment ça sonne dans ta voix. Tu n'oses pas?... « mon mari ! » ça sonne mal. « Mon amant ! » sonnerait mieux : mais ça ne se dit pas.

— Ça se dit tout bas, répondit Jenny avec plus de complaisance que de spontanéité.

— Dis-le, pour voir !

— Mais non, laisse-moi...

Elle dit cela avec douceur. Et pourtant, un autre jour, Jacques eût fait une scène pour moins encore. Il ne fit point de scène et repartit :

— A propos de ton fils, je suis venu te parler de lui... Ce n'est pas grave, si tu veux ; mais tu devrais le surveiller.

— Il a vingt-quatre ans. Il était lieutenant de chasseurs, le mois dernier.

— Surveille-le !

— Mais tu t'en charges, il me semble?

— Tu verras si j'ai tort. Sais-tu seulement à quelle heure il est rentré, cette nuit, ce beau lieutenant?

— Non.

— Passé deux heures !

Jacques s'attendait que Jenny fût indignée : elle ne l'était aucunement et ne montrait pas plus d'émoi que de surprise. Elle était donc informée? Et par qui? mais par le coupable, à coup sûr ! Jacques soupçonna que, pour n'être pas dénoncé, Alain avait eu l'astuce de se dénoncer lui-même et la malice d'arranger les choses de la façon le mieux présentable : Jacques se dit que le stratagème était bon.

— Il se sera promené au clair de la lune, répondit Jenny.

Elle n'ajoutait pas : « Toi aussi, d'ailleurs, à ce qu'il paraît! » De sorte que Jacques avait encore la facilité de prendre les devants et, quant à lui, d'éventer les finesses d'Alain, s'il prenait à ce garçon la fantaisie de le taquiner, comme Alain lui avait éventé les siennes. Puis il y avait beaucoup mieux à faire ; et ce lieutenant de chasseurs ne risquait pas la grande stratégie : Jacques aurait plus de hardiesse.

— Le clair de lune, ce n'est pas son affaire! s'écria-t-il, en haussant bien ses larges épaules. C'est pour les poètes et les peintres, le clair de lune! Mais ce beau lieutenant a passé auprès de Juliette, chez elle et portes closes, les deux heures de nuit qu'il n'était point chez sa maman. Voilà ce que je sais.

— Comment le sais-tu?

— Ça, c'est mon secret!

Et il était grandement fier...

— Mais je vais te le dire...

Et il était grandement généreux...

— Je l'ai suivi.

Et il sentit qu'une filature de ce genre n'était pas un exploit très magnifique et dont il fût très agréable de se vanter. Mais il trouva une draperie honorable, et qu'il eût voulue fastueuse, pour sa petite vilenie :

— J'ai cru que c'était mon devoir et que tu me saurais gré de mon souci paternel. Je ne me suis pas trompé, n'est-ce pas?... Eh! bien...

Et il raconta sans trop d'embarras toute son aventure. Il n'avait point à mentir. Il ôtait seulement de la vérité ce qui ne convenait point à son personnage, la médiocrité de sournoiserie, la fuite assez tremblante, le détail de la clef qu'Alain avait laissée à la serrure de la grille pour lui montrer qu'il se moquait

de lui ; et Jacques se dégageait de son récit sous l'aspect le meilleur : on ne voyait que dévouement, noble souci de la morale et de la respectabilité. Jenny l'écoutait, plus étonnée de Jacques et de l'initiative qu'il avait prise que de l'escapade du jeune Alain. Jacques ne comprenait pas qu'elle demeurât si tranquille et, pour l'émouvoir au sujet de son fils, il donnait beaucoup d'éloquence, inutilement.

— Voilà ! dit-il. Et c'est désormais à toi de savoir s'il te convient que ton fils...

Jenny l'interrompit :

— Est-ce qu'Alain t'a vu ?

— Je n'en sais rien ; je ne crois pas... S'il te convient que ton fils se compromette et compromette une jeune femme de nos amies à dix minutes de chez toi... Tu n'as pas l'air de trouver ça inquiétant ?...

— Non, dit-elle avec simplicité ; ma foi, non.

— Tu m'étonnes.

— Mais non ! Je ne vais pas tenir Alain comme un enfant. Ce que je crains est qu'il s'ennuie à la campagne. Et, s'il se plaît à la campagne, pour des raisons qui ne sont pas mon affaire, je me figure encore que c'est à cause de moi : et j'en suis contente. Laissons-le se divertir : il est jeune.

— Ah ! bien, très bien ! Si j'avais su, je ne me serais pas dérangé.

Jenny ne le félicitait pas comme il avait conscience de le mériter, pour sa nuit perdue au service de son beau-fils. Il oubliait que tout cela ne fût que feintise ; il était dupe de sa comédie et songeait à se plaindre qu'on ne lui rendît pas justice. Mais, faute de remporter le succès qu'il avait escompté, il se loua en lui-même de l'habileté avec laquelle il esquivait la

médisance : Alain pouvait parler à présent; Jacques se sentait sûr de soi et tout à fait hors de procès. L'affaire était arrangée, sans appel. Et c'était bien, c'était fort bien! Les mains dans les poches, les regards bas, il allait et venait dans la chambre et n'attendait plus qu'un mot de Jenny pour retourner à son atelier.

Jenny, au bout de quelques secondes, pensa le délivrer :

— Du reste, je te remercie. Tu es gentil de veiller sur mon garçon...

— Eh! j'ai cru bien faire!

— Tu as bien fait; mais...

— « Mais ne recommence pas »? C'est juré! On a toujours tort de se mêler...

— « De ce qui ne te regarde pas »? Ne me fais pas dire...

— Ce que tu penses? Mais si! Ça vaut mieux.

— Bête! Essaye donc de me comprendre, au lieu de jouer à deviner tout le contraire.

— Enfin, c'est ton fils!

— Et tu m'as promis qu'il serait le tien?

— Tu vois comme ça me réussit!

— Allons, tais-toi : tu vas être méchant. Et, comme ce n'est pas ton projet, ce matin, garde ça pour un autre jour... Alain est amoureux de Juliette...

— Eh! tu n'as pas besoin de me le dire. Ça se voit! Il ne se cache pas : je n'ai jamais vu plus effrontément montrer son cœur à tous les passants.

— Jacques! Tu es affreux; il est impossible de causer avec toi... Je t'ai déjà dit que cet amour ne me déplaisait pas. Je crois que Juliette l'aime aussi.

Jacques frissonna :

— Elle te l'a dit?... Comment le sais-tu?

— Je le suppose. Et toi?

— Je n'en sais rien du tout! Brr... Je n'en sais rien. Je suis comme toi : je n'en sais rien!

Jenny se tut, le temps d'observer, avec une soudaine intensité de chagrin, que Jacques frissonnait. Et, l'observant toujours, elle reprit :

— Je sais par toi que, cette nuit, pendant deux heures, ils ont causé...

— Causé? Oui. Je l'espère.

— Et Alain, ce matin, m'a paru gai comme jamais... Un peu moins gai tout à l'heure, mais à d'autres sujets... J'imagine que ce matin son air de bonheur venait de Juliette.

Jacques tourna sur ses talons, comme pour ne plus montrer son visage, et recommença de marcher.

— Assieds-toi! dit Jenny. J'ai un peu de migraine et tu m'étourdis.

Il fut obéissant, prit un parti d'énergie et, venant s'asseoir devant Jenny, le buste penché, les coudes aux genoux, les mains jointes en avant de lui et les yeux large ouverts, il dit :

— Alors?... Alors, tu vas favoriser cette aventure galante? Je te supplie de n'en rien faire!

— Je ne te croyais pas un tel moraliste?

— Je ne suis pas un moraliste. Et qu'Alain prenne son plaisir où il le trouve : j'en suis enchanté. Mais pas chez nous.

— Il épousera Juliette.

Et Jenny ne dit pas ces trois mots sans avoir voulu les dire. Elle épiait, sur le visage de Jacques, le signe de l'émoi qu'elle attendait.

Jacques bondit :

— Ça non!... Je dis non : c'est non!

— Pourquoi?

Il était hors de lui, hors d'état de simuler un autre sentiment que sa colère et sa volonté acharnée.

— Non, non!... N'en parlons plus : je te répète que c'est non!

— Pourquoi? répéta Jenny, avec une obstination douce.

— Je ne veux pas de ce mariage! Je n'en veux pas!

— Pourquoi? répéta Jenny, et de telle façon que Jacques sentit la nécessité de répondre.

Mais il ne répondait pas. Il fallut que Jenny lui demandât :

— Tu as une raison, pour t'opposer à ce mariage?

Il faisait de grands mouvements du dos et des épaules et ne s'avisait plus de ne pas étourdir Jenny en allant et venant à longues enjambées.

Il essaya de riposter :

— Mais toi, tu as une raison de vouloir absolument ce mariage, qui me répugne, et qui a l'air de t'enchanter parce qu'il me répugne?... Ce n'est pas vrai?... J'en suis à ne pas savoir si tu ne viens pas d'en inventer l'idée, uniquement pour me la lancer à la figure... Car enfin, si je t'ai bien comprise, Alain ne t'en a point parlé tout net? Juliette non plus ne t'en a point parlé : tu m'as dit que tu la croyais amoureuse d'Alain; tu n'en savais rien, ni moi non plus. Et, tout à coup, tu veux les marier, tu l'exiges. Il a suffi que je t'avoue que la galanterie par où ils commencent me déplaisait pour qu'aussitôt le rêve de ta vie, la passion de ton cœur, fût de les marier. Pourquoi? C'est à mon tour, chacun son tour, de demander pourquoi!

— Eh ! bien, répondit Jenny, pâle et le visage contracté, chacun son tour aussi de répondre ! Après cela, si tu veux croire que j'ai une raison que je ne dis pas, crois-le : et je te la dirai à mon tour, probablement. Mais, d'abord, réponds-moi !

Jacques cherchait le moyen de se défiler. Jenny reprit :

— Jacques, il faut répondre. Il est possible que nous ayons été, l'un et l'autre, plus loin, sur le triste chemin de la vérité, beaucoup plus loin qu'il n'était prudent de le faire. Tant pis ! Il est trop tard pour revenir sur nos pas. Tu dois sentir que notre vie commune et que notre bonne entente conjugale est comme interrompue et le sera jusqu'à une réponse de toi qui supprime la question que tu m'as fait te poser.

Jacques fut ébaubi. L'effrayante lucidité de Jenny le déconcertait. Et la question, comme elle était posée, contenait si évidemment la réponse qu'il fallait en grande hâte l'effacer, l'embrouiller dans un vif désordre de mots, de sentiments ou d'idées. Jacques s'y efforça :

— Mais tu es folle ! Est-ce qu'il s'agit de notre ménage et de nous ?

Jenny ne lui permit pas de s'échapper :

— Jacques, réponds-moi. Pourquoi ce mariage te paraît-il révoltant ?

— Mais Juliette est moins jeune qu'Alain !

— C'est possible : mais toi, tu es plus jeune que moi.

Jacques ne sut pas si elle plaisantait :

— Comment ? J'ai onze ans de plus que toi !

— Tu es beaucoup plus jeune que moi : et tu le

prouves. Ah! tu ne le prouves que trop, mon pauvre ami! Mais l'âge de Juliette ni l'âge d'Alain n'est ce qui t'a rendu si furieux. Ne mens pas!... Tu entends bien; je te dis : ne mens pas! et j'ai le droit, le droit désespérant de te le dire.

— Ah! mais non, pas du tout! Je ne t'accorde pas de me le dire.

Il pensa se mettre en colère : et, à la faveur de cette colère, il s'en irait. Il s'écria :

— Et puis, au bout du compte, marie-les : ça m'est égal!

Jenny répliqua :

— Si même tu y consens de guerre lasse, tu ne m'as pas dit pourquoi le seul projet de ce mariage t'a fait frémir. Allons, dis quelque chose, dis ce que tu voudras : dis-le, par charité pour toi et pour moi... Tu ne trouves rien? Je te supplie de trouver quelque chose!... Veux-tu que je t'aide?... Est-ce que, par hasard, Juliette ne serait pas une honnête femme, digne de mon garçon?

Jacques eut l'air d'un homme en péril et qui voit le salut venir d'où il ne l'attendait pas, d'où il voudrait le refuser, et qui n'est plus à faire le difficile :

— Eh bien, c'est ça! murmura-t-il.

— Juliette n'est pas une honnête femme?

— Non!

— Pourquoi ne me l'as-tu pas dit d'abord?

— Mais parce qu'on a honte de parler ainsi d'une femme.

— Et comment le sais-tu?

— Je le sais!

Jenny eut à vaincre un sanglot pour répliquer :

— Jacques, tu viens de me mentir deux fois. Avant

de me mentir une autre fois encore, va-t'en. Fais-moi la grâce de t'en aller. Nous causerons un autre jour.

Jacques frappa du pied, croisa les bras, prit une pose et puis sortit.

## V

Jenny attendit le temps qu'il fallait pour que Jacques se fût éloigné. Elle écouta ses pas dans l'escalier, puis le bruit de la porte qu'il devait ouvrir en gagnant son atelier. Alors, elle sortit de sa chambre et monta, en courant presque, à la bibliothèque où elle était à peu près sûre de trouver Mathieu. Il était là, ne lisant pas, un livre sur ses genoux, un de ses doigts servant de signet; et il regardait, par la fenêtre ouverte, la campagne, où il ne voyait absolument rien, parce qu'il songeait au présage si alarmant que le départ des rats lui imposait.

La soudaine arrivée de Jenny le bouleversa. Elle n'eut pas besoin de rien dire pour qu'il sût que le présage commençait à se réaliser. Elle, ordinairement si tranquille, même dans les moments d'un émoi qu'elle dissimulait avec élégance, elle qu'il appelait « Votre jolie Sagesse », n'était plus à faire bon visage et à laisser la vie autour d'elle se démener sans l'atteindre : elle s'assit auprès de Mathieu et, tout de suite, elle pleura. Ses larmes, comme si elle

les avait longtemps retenues, coulaient avec abondance. Mathieu s'écria :

— Jenny!... Jenny!...

Et machinalement, il allait ajouter : « Qu'y a-t-il? » Mais il ne le dit point, sachant et ne sachant que trop ce qu'il y avait. Il lui prit la main qu'elle lui abandonna et qu'elle lui reprit bientôt parce qu'elle devait s'occuper de ses larmes et les éponger. Son mouchoir en fut trempé, à ne plus servir qu'à lui mouiller davantage les yeux et les joues. Mathieu lui tendit un mouchoir qu'il avait dans sa petite poche et qu'elle accepta sans rien dire et qui, plus grand que le sien, lui couvrit mieux tout le visage dans la paume de sa main.

— Jenny!... Jenny!... répétait Mathieu, tout simplement pour qu'elle sût, ne le voyant pas, qu'il était auprès d'elle, attentif à elle.

Mais il ne lui disait pas de ne pas pleurer. Car il pensait que, de pleurer, la soulageait et que, délivrée de ses larmes, elle aurait assez de calme revenu pour lui parler et lui dire en quoi il pouvait la seconder. Seulement, il devait lutter, lui aussi, contre le chagrin qu'il recevait de la voir si affligée : il ne gardait quelque sérénité qu'à se dire qu'elle avait besoin de lui et besoin de le trouver bientôt prêt à la servir. Elle pleurait encore, et pleurait un peu moins pourtant. Lui, malgré son trouble, méditait, avec la puérilité méticuleuse que l'on a hors de propos, de recouvrer son mouchoir ensuite et puis l'enfermer dans une petite boîte sur laquelle il inscrirait : « Larmes de Jenny. » Et voilà ce qu'il aurait sauvé d'une tempête où il n'osait encore deviner quels seraient les naufrages.

Quand Jenny se fut apaisée autant que c'était possible, elle dit à Mathieu :

— Mon pauvre ami, je suis perdue !

Comme il se taisait, par un scrupule délicat, Jenny reprit :

— Vous ne paraissez pas étonné. C'est que je ne vous apprends rien. Vous saviez donc? Pourquoi ne m'avoir pas avertie ?

Mathieu fut obligé de lui demander :

— Qu'y a-t-il?

— Oh! fit-elle, vous le savez bien. Jacques est amoureux fou de Juliette, amoureux fou ! S'il ne me l'a pas dit, c'est tout comme ! Je m'en doutais. Ou plutôt non. Je croyais deviner que Juliette lui était une occasion de quelque joie et qu'il aimait à être beau devant elle. Mais ce n'est pas cela : c'est du délire ! Il ne m'a point aimée ainsi... Et il ne m'aime plus, s'il m'a aimée !

Elle pleura encore un peu. Mathieu aurait voulu argumenter contre le désespoir de Jenny. Seulement, il ne voyait d'arguments que de nature à confirmer ce que Jenny pensait. Et il avait une habitude ou une manie d'honnêteté mentale qui l'empêchait d'inventer une dialectique obligeante.

— Voyons, dit-il, assurons-nous de ce que vous croyez.

Il était de bonne foi et procédait avec Jenny comme il eût fait avec lui-même...

— Moi aussi, je me suis aperçu que Juliette, par sa présence et, autant que j'en puis juger, sans le vouloir, communiquait à son esprit, à ses propos et généralement à ses manières, une flamme inaccoutumée. Ce n'est pas douteux. Mais je n'en étais pas

autrement tourmenté. S'il faut le dire, je n'ai guère vu aucun homme auprès de Juliette et qui ne fût tenté de lui plaire. M. Durny, pourtant si confiné dans son étude...

— Mais non, Mathieu!...

— Et moi-même, s'il faut l'avouer...

— Mais non, Mathieu : ce n'est pas ça du tout!

— Ce n'est pas ça exactement, reprit Mathieu. Mais tenez compte de la différence des natures. Jacques a une exubérance, et comme un feu dans l'imagination que nous n'avons ni M. Durny, pour diverses raisons, ni moi...

Jenny aurait accueilli volontiers le peu d'espoir que toute hypothèse lui eût offert; et elle écoutait Mathieu avec beaucoup de complaisance. Puis l'effort que tentait ce parfait ami pour lui proposer, à défaut d'une preuve impossible, au moins le bénéfice de l'incertitude, la touchait; en même temps, le loisir de n'avoir plus qu'à l'écouter la reposait. Seulement, aucun doute ne résistait à l'évidence qu'elle avait acquise. Mathieu s'accusait en vain d'une faiblesse qui ne portait nulle atteinte à son fidèle sentiment : ce n'était pas la même chose; et Jenny s'en fût amusée, un autre jour, non pas dans ce désastre de sa vie. Elle écarta cette consolation dérisoire et détruisit le fragile essai de sécurité provisoire que Mathieu lui avait combiné; elle le détruisit en un tournemain.

— Non, Mathieu, non! Je n'en suis pas à me leurrer d'illusions : je sais.

— Ah! dit Mathieu, s'il y a des faits nouveaux...

— Il est sorti la nuit passée, reprit Jenny, sorti de sa chambre voisine de la mienne : je ne m'en suis pas

aperçue. Il a suivi Alain, l'a espionné par jalousie. Alain, qui avait reconduit Juliette, s'est quelque temps attardé auprès d'elle, chez elle : et Jacques était à les épier, comme un rôdeur. Comprenez-vous, Mathieu? Comprenez-vous mon effroi, mon dégoût, ma misère? J'ai mon fils et mon mari amoureux de la même femme, courant après la même femme, et qui peuvent se rencontrer... je ne sais pas... se prendre à la gorge! Ils sont chargés de haine l'un contre l'autre. Et ce n'est pas tout mon malheur, de savoir mon mari détaché de moi pour l'amour d'une autre femme : il faut encore que je craigne, entre mon fils et lui, la conséquence d'une ignoble rivalité, un drame comme les journaux en racontent... Ah! quelle ignominie!...

— Vous menez les choses à l'extrémité, dit Mathieu.

— Ce n'est pas moi qui les y mène, répliqua Jenny : elles sont à ce point. Mon pauvre Mathieu, imaginez que, cette nuit, Alain ait vu Jacques le guetter, le filer, lui prouver qu'il en veut à Juliette... Je ne sais pas ce qui serait arrivé, je ne sais pas.

— Alain n'a pas vu Jacques?

— Non, par bonheur!

— Mais Jacques a vu...

— Alain? Puisqu'il était à ses trousses!

— Il vous l'a dit?

— Comme je vous le dis!

— Au bout du compte, il n'est rien arrivé...

— Non! Mais ce n'est pas Jacques, pour la violence, que je redoute : il est poltron... Ce n'est pas ça que je veux dire... Il a pourtant, jusque dans la colère, une mollesse un peu lâche... Mais oui! j'aurais tort de ne

pas le voir comme il est : et il faut que je m'accoutume à cette lucidité... Alain, lui, est dangereux, avec sa fierté, avec son ardeur contenue et secrète. Il ne parle presque pas : tout est dans lui. Et son amour de Juliette, je le sens bien, c'est une folie fervente et c'est toute sa vie, toute l'intensité de sa vie engagée au risque-tout.

— Mais, reprit Mathieu, Jacques vous a dit...

— Son escapade? Oui! En sournois, et glorieux!... Il s'est vanté auprès de moi du soin qu'il avait eu de veiller, aux dépens de son sommeil, sur la conduite de son beau-fils...

— Et vous êtes sûre...

— Qu'il mentait? Oui!... La conduite d'Alain, si elle ne le gène pas dans ses amours, il s'en moque... Et, si vous aviez vu sa fureur, son exaspération de jaloux blessé, quand je lui ai dit que je comptais marier Alain et Juliette... Ah! je verrai toujours ça... Je ne pourrai plus le voir sans me rappeler les yeux qu'il avait dans sa crise et la figure abominable qu'il a faite, à la pensée que sa Juliette ne serait pas pour lui : sa figure était un scandale impudique, une honte et, pour moi, quelle insulte!...

— Ma pauvre Jenny! fit Mathieu.

— Je l'ai pressé de me dire pourquoi il refusait que Juliette épousât mon garçon. Cette question l'a pris au dépourvu...

— Qu'a-t-il répondu?

— Rien... Que Juliette n'était pas une honnête femme.

— Alors c'est qu'il ne l'aime pas?

— Mathieu, vous êtes trop naïf!

Mathieu réfléchit un instant et consentit :

— C'est vrai. Je raisonnais mal et trop théoriquement. Ma pauvre Jenny !

— Ah ! oui, votre pauvre Jenny ! Songez, Mathieu, à la débâcle de mon existence. Je ne vous dis pas que je souffre : ce n'est rien, de souffrir ; on s'y accoutume, on oublie... On ne s'accoutume pas à ce qu'il faut que j'endure et qui n'est pas la douleur d'un moment : on n'oublie pas la ruine de son cœur.

— Vous aimez Jacques comme au premier jour ?

Mathieu dit cela posément et s'étonna de dire tout haut ce qu'il s'était dit en lui-même tant de fois, avec tant de secret, tant de mélancolie aussi. Jamais il n'aurait cru qu'il parlerait ainsi à Jenny, d'une façon qui lui sembla si hardie et presque dénuée de pudeur. A la pensée qu'elle était là, auprès de lui, dépourvue de la réserve et des précautions qui avaient toujours paré leurs sentiments, il connut le drame et eut conscience qu'elle et lui, dans une catastrophe, dépouillaient toute coquetterie, toute élégance et les délicats mensonges du cœur bien élevé, pour ne plus chercher que le sauvetage.

— Ah ! répondit Jenny, présentement, je ne l'aime pas : j'ai horreur de lui et de ce que j'ai vu de lui. Mais je l'aimais, vous l'avez dit. Je l'ai aimé de toute mon âme... Dame ! une jeune fille, on la marie : la seconde fois, je me suis mariée.

Et Jenny avait dit cela par un élan de sincérité, dont la présence de Mathieu fit qu'elle rougit, tardivement. Mathieu sourit et ne sut pas rendre gai le sourire que sa bonté accorda au trouble de Jenny. Peu s'en fallut que, pour l'encourager, il ne répondît :

« Mais, oui, c'est tout naturel ! »

Il se retint de le dire, comme aussi Jenny se retint de lui demander pardon. Le silence que tous deux gardèrent fut de meilleure charité, mieux entendue, que les maladroites paroles qu'on dit faute de savoir se taire. Mathieu s'avisa de ne point penser à lui-même et d'abolir la rêverie trop personnelle qui l'eût diverti de songer à Jenny uniquement. Il ne le fit pas sans effort : non que l'égoïsme eût en lui beaucoup de résistance ; mais il éprouvait, au souvenir de son amour docile et malheureux, une douceur qu'il devina que Jenny éprouvait pareillement et qui, malgré la tristesse inévitable, calmait la farouche véhémence de l'autre amour et de son dénouement terrible. Jenny était comme alanguie dans le chagrin. Ce fut Mathieu qui la tira de sa langueur :

— Il faut, dit-il, aviser. Et sans retard.

— Non, répondit-elle, tout est perdu.

— Je ne vais pas vous laisser mourir devant cette dévastation, devant ces décombres de votre destinée.

— C'est vrai, dit-elle, que j'en mourrais !... Du reste, je veux bien mourir. A présent, ma vie est pire que la mort. Mais je ne veux pas de ce drame dont j'ai peur. Je ne veux pas que mon fils et mon mari...

Elle trembla ; et les mots ne sortaient pas de son gosier.

— Oui, répondit Mathieu ; — nous empêcherons ça.

— Ça, fit-elle, ça seulement ! Ne vous occupez pas de moi. Parce que moi, voyez-vous, Mathieu ? c'est fini de moi !

— Ah ! mais non ! répliqua-t-il, ah ! mais non, ce n'est pas fini de vous. Parce que, voyez-vous ? — Et la rougeur lui montait au visage. — Parce que, voyez-

vous, Jenny ? j'ai bien pu me sacrifier à votre bonheur, mais pas à votre malheur : ça, non, je refuse !

Il n'en aurait pas dit davantage. Il se fût repenti d'en avoir tant dit ; mais le doux remerciement qu'il aperçut dans le regard de Jenny le rassura. Au bout de quelques instants, il reprit, s'étant ressaisi :

— Je ne sais pas du tout ce que je dois faire : il faut y penser. Mais vous êtes venue me trouver pour que je vous aide : c'est bien cela ? Je suis tout à vous. Un autre serait plus habile. Comptez sur moi. Seulement, n'allez point à l'encontre de mes initiatives : et, comme je ne sais pas du tout ce qu'elles seront, ne bougez pas.

— Je me fie à vous.

— Oui. Mais ce n'est pas l'affaire d'une heure. Avant que je ne vous dise mes projets, ne brisez rien ; soyez comme si de rien n'était. Par exemple, il faudra déjeuner avec nous, avec Jacques. Il y aura les Durny : c'est le salut ! Si Juliette vient, cette après-midi, vous serez comme d'habitude. C'est promis ? En échange, il m'est impossible de rien vous promettre, ma pauvre Jenny !

— Je n'ai aucun espoir ! dit-elle.

Et il songeait : « Moi non plus ! »

## VI

Jenny se retira sans qu'il y eût, dans ses paroles ni dans son air, plus d'agitation. Comme elle disait qu'elle n'avait aucun espoir, elle n'en avait aucun. Mais l'amitié de Mathieu la délivrait de la solitude où elle s'était sentie éperdue. Elle voyait plus nettement son irréparable malheur : elle n'était plus entourée de fantômes. Elle s'en alla doucement.

Mathieu ne chercha point à la retenir. Il constatait qu'elle pouvait, pour un peu de temps, se passer de lui : et il devait s'occuper de la servir. Il éprouvait un bienfaisant désir d'activité. Ce qui lui manquait, c'était une idée juste et précise de l'emploi qu'il ferait de son entrain. Là-dessus, la tête lui tournait ; et, s'il se fût abandonné à son émoi, il eût tout simplement gémi : « Pauvre Jenny ! » Jenny partie, après qu'il eût fermé derrière elle la porte de la bibliothèque, il n'osa point retourner à son fauteuil et s'y asseoir, n'ignorant pas que, s'il commençait de méditer sur le tracas dont il avait à se mêler, il n'en finirait pas et, à force d'ingéniosité, aboutirait à la tristesse fainéante.

— Allons ! dit-il, c'est le moment de ne pas s'égarer parmi les erreurs qui mènent à la vérité.

Le petit volume qu'il avait placé, à l'arrivée de Jenny, sur la planchette d'un guéridon, le dos en l'air et les plats écartés comme les ailes d'un oiseau qui se pose, il le prit, d'un bout de papier marqua soigneusement la page où il s'était arrêté de sa lecture et, pour le ranger, grimpa l'échelle : c'était un de ces livres libertins que les personnes scrupuleuses veillent à ne pas mettre à portée de la main sur les rayons d'en bas. Et Mathieu, qui avait de l'ordre, savait aussi que, de ranger autour de soi les objets, vous range les idées dans l'esprit : car nous avons le mécanisme du cerveau sensible à tout exemple, comme l'est un miroir aux alentours.

Quand il descendit de l'échelle, il tenait son idée principale, qui fut d'aller trouver Jacques ; et puis ? de causer avec lui, de le gourmander, de le ramener à la raison ? tout cela était vague et Mathieu n'avait point hâte de le définir : tout cela dépendait de Jacques autant, pour le moins, que de lui ; et l'on a tort de prétendre fixer le détail des minutes prochaines. Mais Jacques était le dieu ou le démon, le démiurge abominable des calamités où Jenny avait à pâtir. Il fallait s'adresser à lui. Et comment? Mathieu, qui redoutait d'imposer, selon le penchant qu'il y avait, ses raisonnements à la réalité, ses métaphysiques aux phénomènes, se résolut à suivre tout bonnement son impulsion, laquelle était assez forte pour le conduire. Et tandis qu'il descendait à l'atelier de Jacques, son impulsion devenait plus valeureuse : à la pensée de Jenny menacée, il détestait Jacques et déjà prenait, sur ce mauvais homme plus aimé que suivant ses

mérites, l'ascendant de l'indignation, la suprématie d'une juste colère.

Jacques demanda d'une voix bourrue :

— Qui est-ce ?

— C'est moi ; c'est Mathieu.

— Entre !

Et Jacques vint au-devant de lui, sans palette à la main, car il ne travaillait pas. Il ne joua aucune comédie. n'en eut pas le temps. Mathieu. à brûle-pourpoint, lui saisissant le poignet, l'interrogea :

— Est-ce que tu deviens fou. Jacques ?

Jacques secoua son poignet, croisa ses mains derrière son dos, se campa devant Mathieu ; mais il ne répondit pas.

— Te rends-tu compte de ce que tu as fait ? reprit Mathieu.

— Ah ! ça, mais... dit Jacques impatienté.

— Non, non. Pas de mots inutiles ! Tu sens bien que je ne suis pas venu pour mon plaisir, ni pour le tien, mais pour tâcher d'arranger avec toi, tant bien que mal, le résultat de tes folies. D'ailleurs, tu es chez toi : s'il te plait de me jeter à la porte, dis-le.

— C'est que j'en ai rudement envie ! répondit Jacques, en fureur.

— Oui, mais tu ne le fais pas. Alors, je reste. Écoute ; je ne suis pas ton ennemi. Je ne peux pas être ton ennemi...

— Parce que tu es l'ami de ma femme ?

— Précisément ! Peut-être aussi te souviens-tu que j'ai pour toi une amitié qui a fait ses preuves depuis un bon quart de siècle...

— Ses preuves ?

— Mais oui, ses preuves de fidélité, de patience et

d'admiration : le tout avec la même simplicité; l'admiration comme les autres sentiments. Et l'amitié par-dessus tout, je te le répète. A présent, tu viens de briser ton ménage.

— C'est la première nouvelle.

— Ah ça! tu ne t'en doutais pas?

— Ma foi, non!

— Eh bien! tu le sais. Mais voyons, Jacques, nous n'allons pas jouer au plus malin. Le plus malin, ce n'est pas moi. Mais je suis venu pour te servir.

— Pour me servir? En es-tu bien sûr?

— Pour te servir, oui. Et Jenny plus que toi : c'est vrai. Seulement, votre sort à tous les deux est lié. Je ne servirai pas l'un sans l'autre. Et, en tout cas, ce n'est pas moi que je sers; tu me connais : je ne mens pas. Mais toi, tu es dans un état de frénésie à ne plus savoir où tu en es. Veux-tu de moi pour te servir ou n'en veux-tu pas? Je te parais un peu niais, pour me mêler d'une telle aventure. C'est possible. Mais enfin, tu n'as pas mieux à ta disposition, ni moins perfide, ni plus dévoué. Prends-moi, faute d'un plus habile.

Jacques essaya de se débattre. Mais il cédait à la nécessité. Seulement ses paroles furent en retard sur le rapide changement de son émoi; et il n'eut pas du tout le ton fougueux, mais le ton presque plaintif, pour répliquer :

— Je n'ai besoin de personne.

— Allons! fit Mathieu. Tu as besoin de moi. Ne fais pas le faraud. Viens-nous-en.

Il le prit doucement au poignet derechef et l'amena devant la cheminée, où il y avait de vieux fauteuils à oreillettes. Jacques se laissa conduire, s'enfonça

dans l'un des fauteuils ; et Mathieu, en face de lui. Mathieu ne doutait pas de l'avoir dompté; il doutait seulement de le tenir assez bien pour ne pas le laisser échapper. Il éprouvait un peu de lassitude et, n'eût été son grand souci de Jenny, la tentation de renoncer à une besogne qui lui semblait aussi rude que vaine l'aurait persuadé. Il ne permit point à Jacques ni à lui-même d'esquiver le tourment.

— Jenny m'a tout raconté.

— Alors, pourquoi m'interroges-tu?

— J'en sais autant que Jenny. Elle sait ce que tu lui as dit. C'est le reste, que j'ai besoin de savoir.

— J'ai dit ce que j'avais à dire.

Jacques résistait encore, mais faiblement et comme par une révolte dernière de son orgueil et de sa fatuité compromise. Il ne rembarrait plus Mathieu; et toute son attitude était d'un homme qui a cessé d'être le plus fort. Mathieu ne perdit pas son temps et ne risqua point sa chance à des chicanes.

— Enfin, tu es amoureux de Juliette ?

Jacques se rebiffa de son mieux :

— Mais je n'ai pas dit ça; je ne l'ai pas dit.

— Eh ! bien, dis-moi le contraire !

Et Jacques était vaincu. Non qu'il lui parût impossible de disputer à Mathieu les preuves que Jenny et Mathieu possédaient ou croyaient posséder : l'imprudence qu'il avait eue, la nuit et le matin, n'était pas difficile à rattraper; et l'on ergote sur des cas plus désespérés. Seulement, la vérité est puissante, même en des âmes qui n'ont point à l'égard d'elle un fin scrupule, si elle coïncide avec une passion qui lui communique sa vivacité.

— Oui, répondit Jacques, j'aime Juliette. Tu as

voulu le savoir : tu le sais. Après cela, que me veux-tu? Je l'aime!

— C'est un amour insensé.

— C'est un amour!

Et il se tut, comme s'il avait résolu de subir en silence, et fût-ce dans les tribulations et le martyre dont Jenny et Mathieu lui infligeaient le commencement, cette fatalité de l'amour, qui a une gravité qui impose. Mathieu lui trouva, dans cette patience obstinée ou résignée, une espèce de grandeur absurde qu'il n'avait pas prévue et qui, un instant, le dérouta.

— Mais, demanda-t-il, cherchant ses mots et confus de leur médiocrité, ça t'a pris ces jours-ci? Tu étais, jusqu'à ces jours-ci, tranquille et bon enfant. Juliette était là : tu ne semblais pas troublé de sa présence plus que M. Durny ou moi?

— C'est vrai.

Mathieu insista :

— En somme, ça t'a pris depuis le retour d'Alain?

— C'est vrai.

— Oui! Et depuis que ce jeune homme, lui aussi et probablement lui d'abord, était amoureux de Juliette?

— Lui d'abord : non! Mais le reste, oui, c'est vrai.

Mathieu reprit :

— C'est un amour de jalousie.

— C'est vrai.

— Écoute-moi. Si tu voulais être attentif à ce que j'ai de très sûr à te dire, tu comprendrais ton aventure. La voici. Tu es au bout de ta jeunesse : je connais ça. Tu avais encore de la jeunesse à brûler : le voisinage d'un jeune amour la fait flamber ; ces jeunes gens t'ont mis le feu à tes brindilles d'arrière-

saison. Ça ne durera pas!... Si tu consens à n'être pas absurde, Jacques, tu laisseras cette flambée d'amour consumer ce qu'elle a touché. Allons! si gaillard que tu sois et, je l'avoue, beaucoup plus gaillard que moi, nous avons le même âge à deux ans près : à nos âges, mon bon ami, je peux bien te le dire, le plus fort est fait. Seulement, ne te jette pas dans le brasier comme un jeune étourdi. Patience! Ça s'éteindra tout seul. Est-ce vrai?

— Non : tu n'y es plus!

— Ah! répondit Mathieu avec bonhomie; tu n'es pas simple : tu refuses la vérité, qui est plus modeste que toi.

Jacques se leva et frappa du pied rageusement. Il allait répliquer : il en avait très long, très beau à dire. Mais il y renonça et dit seulement :

— Tu n'y es plus! Ce n'est pas du tout ça.

— Mais si! reprit Mathieu, qui était sûr de lui. Et tu as beau te rebeller, Alain épousera Juliette : alors, tu seras guéri; tu n'es pas loin d'être guéri.

Mathieu croyait si bien avoir raison qu'il escompta une victoire plus facile qu'on ne l'eût espérée et qu'il apporterait à Jenny avec joie, en lui disant : « Patience, vous aussi; laissez brûler les dernières brindilles! »

Mais Jacques, d'une voix nette, le détrompa :

— Juliette n'épousera point Alain.

— Mais si!

— Jamais!

— Enfin, tu prends à ton beau-fils la femme qu'il aime et dont il est aimé? Voilà ce que tu fais!

— C'est lui qui me l'a prise! Il ne l'aura pas.

— Il ne te l'a pas prise : tu t'es mis à l'aimer...

— Je l'aimais déjà!

— Depuis quand?

— Depuis longtemps.

Mathieu eut l'air de trouver ce renseignement un peu vague, et il allait le dire, quand Jacques reprit :

— Mais où veux-tu en venir? A quoi bon tout cela? Tu as les intentions les meilleures, j'en suis sûr; et tu voudrais tout arranger, pour Jenny d'abord, et même pour moi. C'est inutile. Rien à faire! Et, si tu me dis que c'est affreux, je ne dis pas le contraire; mais je n'y peux rien. Je suis marié; j'aime une autre femme. Et, que je l'aime sans espoir, c'est possible : mais je l'aime. Toi, tu me dis : « Renonce à cet amour! » Je n'y renonce pas. Tu me dis que je ne suis pas aimé : c'est possible; mais ça ne m'empêche pas d'aimer. Et tu dois sentir que cet amour-là est dans mon cœur, dans ma pensée, assez ardent pour résister à tes reproches ou à tes remontrances. Tu es comme moi : tu n'y peux rien. Tu me racontes que mon amour est une affaire de jalousie : je n'en sais rien. Tu me racontes que je suis vieux et à la porte du tombeau : j'y emporterai mon amour, probablement. Que je suis fou : je ne dis pas non. Mais l'amour d'un fou n'est peut-être pas moins tenace que l'amour d'un sage. Au surplus, on n'avait qu'à me laisser tranquille. Je ne faisais de mal à personne. Si j'étais amoureux, on ne s'en apercevait seulement pas : je n'avais pas la joie insolente. Rappelle-toi : je vivais posément, comme un autre bonhomme de peintre, comme un autre bonhomme de mari... Pourquoi ne m'a-t-on pas laissé tranquille?... Ah! mais, vous êtes imprudents : que diable! ne taquinez pas les animaux. J'étais en cage : un bon vieux lion

de ménagerie; un lion tout de même! Je n'étais pas dangereux ni méchant. Mais vous me taquinez : vous m'ôtez ma proie? Non, vous ne l'aurez pas.

Mathieu ne voyait pas son ami pareil à un lion très exactement. Mais il se souvint du jeune Achille, dans l'*Iliade*, qui mène un grand tapage et qui se plaint aussi de ce qu'on lui veuille ôter sa proie. Achille est un jeune homme; et Jacques n'était plus à l'âge d'une telle véhémence. Puis la belle Briséis est, à précisément parler, la concubine du jeune Achille, qui regrette maints plaisirs et la volupté nocturne...

— Enfin, demanda Mathieu, Juliette n'est pas ta maîtresse?

Jacques hésita une seconde et, avec un accent de vérité brusque, répondit :

— Non!

— Tu ne me le dirais pas?

— En tout cas, je te dis que non : tu peux me croire. Mais qu'est-ce que ça peut te faire? Et, si je me contente plus facilement que tu ne l'imagines, ce n'est pas une raison pour que vous me voliez mon bonheur.

— C'est une raison pour que tu ne sois pas si acharné à cette proie, comme tu dis, et qui n'est pas la tienne!

— Oui, reprit Jacques, j'entends bien. Tu conjectures que mon amour est un amour de tête, comme on dit et qu'on en vient à bout? Mais ce n'est pas un amour de tête. Non : tout mon être y est engagé, mon art aussi; toute la machine vivante et animale qui fait que je suis moi, que je respire et que je peins!

Mathieu était de ces hommes que la subtilité intelligente et la bonne foi rendent faciles à la per-

suasion. Quand on s'est aperçu que les âmes sont extrêmement variées et que leurs mouvements n'obéissent pas à un petit nombre de lois rigoureuses, on admet plus volontiers la sincérité d'un chacun. Les doctrinaires, savants ou non, car il y a des doctrinaires de toute espèce et de la moindre, qui est la plus intolérante, nient durement ce que n'avait pas prévu leur doctrine. Mathieu était dépourvu de cette force infirme et, faute d'un tel soutien, montrait parfois de la faiblesse. Jacques lui parut déraisonnable et véridique : là-dessus, il n'avait pas tort. En telle occurrence, il avait coutume de s'incliner devant la vérité, fût-elle absurde : et c'est ainsi qu'il n'était pas un homme d'action. Mais il avait, ce jour-là, résolu d'agir. Il accepta, comme un fait monstrueux et authentique, l'amour de Jacques pour Juliette. Il ne débattit plus à l'encontre du fait et, le fait admis, prétendit s'attaquer aux conséquences.

— Voilà, dit-il, pour hier et pour aujourd'hui. Mais demain ? Tu aimes Juliette, d'une façon... pardonne-moi : nous n'en sommes plus à ménager les mots... d'une façon formidable et saugrenue ; enfin, tu l'aimes ! Et elle?... Sait-elle seulement que tu l'aimes?

— Vous n'êtes pas plus malins qu'elle : et vous l'avez deviné. Une femme sait toujours qu'on l'aime : le jour qu'on le lui dit, on ne le lui apprend pas.

— Elle le sait ! Mais si elle ne t'aime pas?... L'amour que tu as pour elle ne te donne pas un droit sur elle... Si elle épouse Alain?...

Jacques recommença de parler fort :

— Je t'ai dit qu'elle ne l'épouserait pas !

— Si elle l'aime?

— Si elle l'aime, elle ne l'épousera pas !

— Qu'en sais-tu ?

— Je le sais !

— Si je sais le contraire?

— Tu ne sais pas le contraire! Et, si tu savais le contraire, si c'était vrai... ce ne l'est pas !... mais, si c'était vrai, je te jure que ce ne serait pas encore vrai. Parce que, moi, j'ai le moyen d'empêcher ça.

— Tu n'as aucun moyen d'empêcher ça.

— Tu m'en défies?

Mathieu eut peur de Jacques et n'osa point le défier.

— Tu as raison de ne pas m'en défier, reprit Jacques. Et, si tu veux rendre service à tes amis, à Jenny, à son fils, à Juliette et, subsidiairement, à moi, le meilleur service que tu puisses rendre, le voici : arrange-toi pour qu'on ne me pousse pas à bout. Dis à Jenny, à son fils et à Juliette, dis-leur avec assurance qu'il ne faut pas me pousser à bout. Parce que c'est moi, tu m'entends bien, c'est moi qui aurais le dernier mot. J'ai mon moyen, qui est un moyen sûr, et atroce.

— Tu te vantes?

— Non, je ne me vante pas. Ce que je te dis, n'en doute pas. Avertis-les.

— Mais je ne veux pas être le commissionnaire d'une rodomontade.

— Ah! sapristi, mon pauvre Mathieu, que tu as tort !

— Quel est ton moyen ? C'est un crime?

— Une espèce de crime.

— Tu veux tuer Juliette?... Alain?... Jenny?...

— Je ne suis pas un assassin.

— Tu veux te tuer?

— Ce n'est pas la peine.

— Alors, tu te moques de moi : je ne te crois pas.

— Tu as tort!...

Jacques devenait effrayant de résolution farouche. Et Mathieu sentait le drame rôder autour de lui.

— Écoute, Jacques, dit-il avec énergie, c'est assez de cachotteries autour d'aveux qui n'en sont pas. Tu m'épouvantes : je te le confesse et je ne crois pas que tu veuilles profiter de ma candeur, si tu n'es pas aussi méchant que tu es fou. Mais je ne te quitterai pas avant que tu ne m'aies dit ce que tu as dans la tête. Dis-le moi! Tu as un crime en tête : je ne veux pas que tu commettes un crime.

— Eh! bien, ne m'obligez pas à le commettre!

— Ton moyen sûr et atroce, dis-le moi!

— Jamais de la vie!

— Tu me le diras.

— Je ne te le dirai pas.

— Tu me le diras. Tu vas bien voir que tu me le diras! Je te propose un marché. Tu ne tiens pas à commettre un crime? Tu m'as dis toi-même que tu ne le commettrais que si on t'y obligeait. Je te jure que, si tu ne m'as point menti et que si ton moyen sûr et atroce est véritablement sûr et atroce, tu n'auras point à l'employer.

— C'est juré?

— Oui. Seulement, je suis juge de ton moyen. C'est moi... ce n'est pas toi, c'est moi tout seul... qui déciderai si je préfère te laisser commettre ton crime ou te le rendre inutile. Et, si tu m'as trompé, si tu t'es joué de ma pusillanimité ou du souci que j'ai de Jenny, d'Alain et de toi-même, je passerai outre. C'est convenu?

— Oui, c'est convenu. Mais je suis tranquille. Et, si tu es déçu d'abord, c'est que tu n'auras point encore tout compris : attends un peu, avant de crier victoire. Je n'ai besoin de tuer personne ; mais je ne te promets pas qu'ensuite il n'y ait personne de tué : je ne sais pas. Quant à moi, je n'ai besoin de tuer personne : et je n'ai qu'à dire ceci... Tout bonnement ceci : et c'est une chose qu'on n'a pas le droit de dire ; mais je le dis, et voilà mon crime...

— Parle !

— Juliette a été ma maîtresse...

Il le chuchota plutôt qu'il ne le dit. Mathieu répliqua :

— Je ne te crois pas !

— Allons donc ! Quand un galant homme vous dit qu'il n'a pas été l'amant d'une femme, on n'est pas forcé de le croire. Mais quand...

— Tu n'es pas un galant homme !

— Non ! Mais quand un goujat vous dit...

— On n'est pas forcé de croire un goujat !

— Tu n'es pas forcé de me croire. Mais tu n'étais pas forcé non plus de venir me trouver, moi goujat, pour me faire des remontrances de galant homme...

— Je ne te savais pas un pareil homme !

— Bah ?... Mais, à présent que tu me sais un pareil homme, tu n'es pas forcé d'insister. Je te dégoûte et, sauf respect, tu m'embêtes : brisons là.

Mathieu aurait brisé là volontiers. La violence des paroles qu'il échangeait avec Jacques le désolait ; et, si emporté qu'il fût malgré lui par leur double colère, il entendait à l'arrière-fond de son âme une voix dolente et qui lui reprochait de s'être lancé dans une aventure pour laquelle il n'avait ni aptitude ni habi-

leté. Mais il répliquait à part lui : « Je suis embarqué ! L'on ne fait point escale en pleine mer... » S'il avait pu disparaître soudainement ou, par un autre miracle, anéantir le tumulte que suscitait son imprudente initiative, sans doute aurait-il accueilli avec beaucoup de satisfaction cette aubaine de lâcheté : seulement il ne voyait aucun stratagème d'évasion. L'offre que lui présentait Jacques de rompre la causerie était séduisante et inacceptable. Jacques le savait bien ; car il reprit :

— Ce n'est pas moi qui t'ai appelé. Je ne te demandais rien. C'est toi qui viens et qui réclames des vérités, dont tu as peur. Tu réclames des vérités ; on t'en donne : et te voilà tout effaré. Tu fais une piètre figure, si tu te voyais ! Avec tout ça, tu t'es promis de nous sauver. Plus exactement, tu t'es promis de protéger une famille honnête et distinguée contre les entreprises d'un goujat. Tu veux sauver Jenny : et tu te sauves.

— Mais non, je ne me sauve pas. Et ne crois pas m'intimider !

— Tu t'imagines que tu n'es pas intimidé, parce que tu élèves la voix et que tu m'injuries, comme les enfants qui chantent dans les ténèbres ? Tu as peur de la vérité. D'ailleurs, je comprends ça.

— Je n'ai peur de rien ! s'écria Mathieu.

Et il sentit que cette déclaration dépassait de beaucoup sa pensée.

— Eh ! bien, si tu n'as peur de rien, tu vas tout savoir...

— Mais tu m'as tout dit, je suppose ?

— Eh ! non. Tu m'interromps ; tu parles tout le temps. Je ne t'ai pas dit la moitié de ce qu'il faut

que tu saches pour accomplir ta besogne tutélaire et pour mettre en garde contre moi Juliette, Alain, Jenny surtout.

— Parle.

— Après cela, tu décideras s'il vaut mieux se moquer de moi ou tenir compte de mes ignobles volontés. Y es-tu?... Oui?... Mais tu vas recevoir un coup : c'est toi qui l'auras voulu.

— Parle! Enfin, parle!

Mathieu avait l'impression que Jacques lui faisait durer le supplice avec méchanceté, que Jacques se jouait de lui et savamment l'exténuait avant de l'accabler. Mais Jacques n'était pas un tel bourreau et, quand il reprochait à Mathieu d'avoir peur, il n'évitait pas, lui non plus, toute appréhension : la quantité de ses paroles lui retardait le moment de dire ce qui ne serait pas facile à dire et qui déjà le gênait à la gorge. Il continua :

— Tu l'as voulu. C'est le rôle que tu as choisi, avec une bonté à laquelle je rends hommage, de te placer entre Jenny et moi, pour recevoir le coup terrible, mais inévitable. Au bout du compte, il sera moins dur pour toi qu'il ne le serait pour elle ; et, bien que j'aie de l'amitié pour toi, j'aime encore mieux l'infliger à toi qu'à elle, pauvre femme !

Jacques allait s'attendrir. Et Mathieu eut l'horreur de cette exubérance qui réunissait à la brutale rudesse la nervosité sentimentale. Du reste, il ne mit pas en doute la grossière sincérité de Jacques. Mais il nota un mouvement de timidité imprévue et comme la voix de Jacques fléchissait, tremblait et peu à peu cédait à l'angoisse, quand ce fanfaron lui murmura presque à l'oreille :

— Écoute... J'ai été l'amant de Juliette il y a quatre ans, lorsque Jenny n'était pas encore veuve et que j'étais l'amant de Jenny depuis dix ans.

Mathieu entendit cela; et tous les mots, les uns après les autres, lui furent comme un tour de roue donné à l'instrument de supplice qui lui écrasait la poitrine et lui comprimait le cœur. Premièrement, il regardait Jacques et le guettait, pour ainsi dire. Mais il baissa les yeux, parce qu'il lui venait une espèce de honte qui, étant la honte de Jenny, était la sienne et plus amèrement. Même, il ferma les yeux, afin de ne plus voir, non seulement Jacques, mais rien au monde. Ses mains frissonnantes l'importunaient; et les fleurs de laine vive du tapis lui faisaient mal aux yeux. Il ne s'écria point, à propos de Jenny comme tout à l'heure à propos de Juliette: « Ce n'est pas vrai! Je ne te crois pas! » Non qu'il eût, pour Jenny, moins de confiant respect que pour Juliette, non certes! Mais, cette fois, il s'agissait de lui: sa blessure ne lui laissait pas l'énergie de réagir. Et ce n'est pas la faute de Jenny qu'il accepta sans la mettre en doute: ce qu'il accepta, ce fut le malheur dont il était accablé. En outre, il ne songeait pas à invectiver contre Jacques: c'est qu'une seule pensée l'occupait et le prenait tout entier, la pensée de la seule Jenny, soudainement différente de ce qu'il l'avait crue; et profanée, il n'osait pas se le dire, il n'osait pas s'en apercevoir: mais différente jusqu'à n'être pas reconnaissable. Dans son esprit, réduit à l'inactivité, devenu tout au plus un lieu vague où les idées et les images se combinaient à leur guise, l'image de Jenny se modifiait, l'image et l'idée même de cette femme qu'il avait toujours aimée, qu'il aimait encore et qu'il

ne retrouvait plus pareille pour l'aimer pareillement. De longues secondes passèrent sans qu'il eût avec netteté conscience de ce qui venait d'arriver et qui était une chose étrange, absurde, abominable. S'il était mort ou s'était endormi, la mort ou le sommeil n'aurait pas eu à lui ôter beaucoup de vie ou beaucoup de sentiment : car il avait l'âme à demi évanouie.

Quand il rouvrit les yeux, la vue de Jacques tout d'abord l'offensa comme un affront. Mais Jacques n'était pas à l'insolence : il pleurait. Mathieu aurait pu détester ces larmes : elles lui parurent bien naturelles et telles qu'il en eût répandu lui-même, si la stupeur ne l'avait rendu gourd comme sont les doigts que le froid paralyse.

Mathieu avait un immense chagrin : Jacques pleurait. Mathieu n'aurait pu dire un mot : Jacques ne put se taire. Et il arriva que leurs sentiments, si confus et enchevêtrés, les réunirent dans une alarme commune. Jacques dit à Mathieu :

— Je savais bien que tu aurais beaucoup de peine...

Mathieu lui fit un signe assez brusque d'avoir à ne pas continuer sur ce chapitre.

— Bon ! reprit Jacques. Mais tu ne m'empêcheras pas de te demander pardon. C'est fait : prends-le comme tu voudras ! Et puis juge-moi comme tu voudras. Je ne suis pas un poète ni un philosophe...

« Tu es un cochon ! » répliquait Mathieu en lui-même.

— Je suis un amant de la vie et de la beauté ; je suis un peintre.

Ces grands mots semblaient à Mathieu ridicules à

un point tel qu'il en eut l'intelligence en déroute. Puis, avec le goût de l'équité, avec la manie de l'incertitude qui était chez lui une espèce de vertu mentale, il songea que ces grands mots étaient, malgré leur vulgarité, le signe véritable de cette âme puissante et pourvue de quelque génie. Jacques lui paraissait à la fois scandaleux et magnifique, analogue à l'été. Les différences qu'il y avait de Jacques à lui, et que proclamait Jacques avec un bel entrain, le disposèrent à ne pas juger cet extraordinaire garçon, mais à l'examiner comme un spectacle aussi intéressant que déplaisant. Les monstrueux phénomènes de la nature, même s'ils vous ont blessé, vous les étudiez plutôt que vous ne les injuriez : ce sont les personnes les moins réfléchies, et dans les temps de l'humanité primesautière, qui insultent les vents, l'orage et croient châtier la mer en furie ; Mathieu était bien au delà de tels emportements. Puis, dans sa tristesse, une douloureuse curiosité le tenta de connaître le détail de son malheur. Une telle curiosité est malsaine, comme le sont la plupart des sentiments que suscite la jalousie ; et, pour autant qu'il y eût de jalousie dans son chagrin, Mathieu cédait à l'impulsion la plus naïvement masculine. C'est ainsi qu'il fut amené à supporter les confidences de Jacques : il ne les aurait point sollicitées, mais il ne les refusa point. Jacques, lui, subissait un vif émoi de cordialité. Ce qu'il ne devait pas dire, et qu'il avait dit à Mathieu, l'exaltait. Il s'émerveillait d'avoir surmonté la difficulté d'un pareil aveu : si bien que ce n'était plus un aveu, mais le splendide épanchement de sa personnalité impétueuse, magistrale et devant laquelle il admirait que s'inclinassent —

car il ne les voyait pas autrement — les colères et les rancunes de Mathieu, ses reproches de délicatesse offensée.

— Que veux-tu? J'avais passionnément aimé Jenny. Cela durait, je te l'ai dit, depuis dix ans. J'avais passionnément désiré qu'elle fût libre : elle ne l'était pas ; je l'attendais. Tu sais ce que c'est, que d'être amant? C'est d'attendre! A chaque rendez-vous, on attend ; et l'on attend au jour la journée : on y perd son temps, et puis son désir. On ne travaille plus! Un artiste qui ne travaille plus est un homme fini. Est-ce que je m'en suis rendu compte? Je n'en sais rien; mais il faut croire qu'il y eut en moi une rébellion de mon art, qui ne voulait pas défaillir. Bref, au bout de dix ans, j'attendais encore Jenny : je ne l'attendais plus comme d'abord. Si elle n'était pas devenue libre, notre amour serait allé à une espèce d'amitié fidèle et, sans doute, à une espèce de liberté mutuellement consentie. Je n'aurais pas cessé d'aimer Jenny ; non pas! mais je serais arrivé à une tendresse calme, discrète et à laquelle son mari même, son mari, n'aurait rien eu à reprocher... Comme toi, mon bon ami, comme toi!...

— Il ne s'agit pas de moi! fit Mathieu.

— Évidemment! reprit Jacques. Enfin, j'étais à ma onzième année d'une liaison qui s'éternisait. Tu m'entends bien? Pour rien au monde, je ne l'aurais brisée... Je ne suis pas de ces gens qui ont le cœur en girouette... Seulement, alors, j'ai rencontré Juliette!

Et, à ce mot qui lui fut comme la joie fulgurante d'un souvenir, Jacques eut le visage illuminé. L'afflux de sa pensée le fit taire. Mathieu se taisait aussi :

Jacques, après l'avoir dégoûté, le déconcertait; Jacques trop heureux, à qui Jenny s'était donnée et qui n'avait pas su qu'il recevait le plus merveilleux présent faute duquel Mathieu vivait à peine. Ce gaspillage de bonheur lui semblait une sottise autant qu'une infamie.

— C'était au Cap d'Ail, près de Monte-Carlo, il y a quatre ans. J'étais allé faire le portrait de la grande-duchesse Nadine Kasimirovna, une femme superbe, un tempérament : dévote, avec ça! C'est Raspoutine qui lui conciliait, à ce qu'on dit, le tempérament et la dévotion : passons! Mais Juliette, qui par hasard était là-bas, dans cette lumière... Tu ne peux pas te la figurer dans cette lumière, avec sa beauté, avec sa gaieté, avec son éclat : c'était du soleil changé en femme... Il n'y a que les peintres pour savoir ce que c'est qu'une femme : vous autres, vous n'y connaissez rien! Vous autres qui les aimez l'hiver comme l'été, à la clarté des lampes, et dans la pénombre septentrionale, vous croyez que vous les aimez. Allons donc! ce n'est pas de l'amour : c'est de la polissonnerie. Mais oui! Vous vous cachez dans les petits coins pour vous raconter des histoires : c'est du libertinage confidentiel et de la câlinerie de psychologues. Moi, quand je me promenais avec Juliette, sur la route, nos pas avaient un rythme de galop; nous respirions le grand air et c'était l'amour qui entrait dans nos poitrines, avec le grand air venu de la mer à la côte et que nous attrapions au passage, comme des gourmands. Quelquefois, je lui disais d'aller devant, pour la voir mieux : mon bras consentait à ne plus la tenir serrée contre moi, pour que mes yeux fussent contents à leur tour. Elle s'éloignait en

courant. Sa robe soulevait de la poussière, qui l'enveloppait comme un châle de soleil. Elle riait : et j'entendais l'éclat de rire du soleil. Un jour, comme nous revenions d'une de ces promenades, est-ce qu'elle était lasse? ou alanguie de quelque manière? je n'en sais rien... mais j'ai été l'amant de la lumière!

— Et elle? demanda Mathieu, d'une façon qu'il ne rendit pas narquoise volontairement.

Jacques aurait buté à cette question qui ressemblait à une facétie méchante, s'il n'avait été emporté par sa fougue assez brutale et qui eut vite écrasé plutôt que de l'écarter cet obstacle de rien du tout.

— Elle? Ce n'est pas mon affaire. Mais, l'autre jour, quand elle est arrivée, l'après-midi, radieuse... Il faisait beau, tu t'en souviens? Elle vous a tous émerveillés : moi, j'ai cru reconnaître ma lumière... J'ai voulu faire son portrait. Et il m'est remonté au cœur, à la tête, il m'est revenu aux doigts, pour peindre, et au cœur, pour aimer, et à la tête, pour comprendre ce que c'est que la beauté, toute ma joie méridionale et qui, un peu plus, m'aurait donné du génie. Seulement, on m'avait collé ce petit jeune homme...

— Il t'a gêné?

— Mais oui! J'avais besoin de toute ma joie : j'aurais fait un chef-d'œuvre. Et la seule présence de ce petit me taquinait ma joie... C'est bien ce que Jenny voulait...

— Note que ce n'est pas Jenny qui t'a donné ce compagnon.

— Qui est-ce?

— Juliette!

Jacques eut l'air de chercher dans sa mémoire et dit :

— C'est possible!... En tout cas, j'en ai assez d'avoir tout l'entrain de ma vie et de mon art empêché par ce jeune homme; j'en ai assez : qu'on se le dise!

Mathieu insista :

— Jenny ne se méfiait pas; c'est Juliette qui a dû se méfier.

— C'est possible ! Mais je te répète que je ne veux plus de ce garçon dans ma vie et dans mon art, qui sont deux choses qui n'en sont qu'une!

— Si Juliette ne t'aime pas, et l'aime, tu auras beau crier...

Jacques haussa les épaules et répliqua :

— Toujours tes calembredaines d'amour. Mais te figures-tu qu'il y a quatre ans, au Cap d'Ail, elle était amoureuse de moi? et que je suis assez bête pour le croire? assez dadais pour en souffrir? Ah! mon pauvre vieux!... Tu t'imagines que les femmes nous aiment? Allons donc! elles se donnent à nous : c'est tout ce que nous leur demandons.

— Il y a pourtant une femme qui t'aime!

— Eh! bien, oui! reprit Jacques, un peu troublé d'abord et qui se fut bientôt ressaisi. Mais précisément elle devrait comprendre que ce n'est pas la même chose!... Que Jenny m'aime, tu ne me l'apprends pas. Je l'ai toujours si bien su que c'est pour elle que j'ai fait mon sacrifice de l'autre. Tu n'y es pas? Mais écoute-moi, au lieu de parler, si tu veux savoir. C'est vite fait, de vous traiter un homme de goujat : mais on l'écoute! Après ça, tu me diras si j'ai très mal agi. Le même jour, j'avais fini le portrait

de la grande-duchesse et j'avais eu ma récompense de Juliette. Le lendemain dès l'aube, une dépêche : d'Ervise est mort, Jenny est libre ; et moi, je ne le suis plus !... Un an plus tôt, pas plus d'un an, cette nouvelle m'aurait enchanté ! Ce jour-là, elle m'a surpris. D'Ervise était malade. Je n'en savais rien. Jenny le soignait avec un admirable dévouement : elle ne m'écrivait pas ; elle n'avait pas le temps. Et, tu sais comme elle est superstitieuse : elle n'osait pas m'écrire, dans ces tristes circonstances. Je vais chez Juliette ; et... tout ça me troublait... je lui ai dit... je lui ai tout dit. Elle m'a répondu...

— « Allez-vous-en ? »

— Oui. Mais j'y étais bien résolu.

— Elle t'a chassé...

— Je m'en allais !

— Elle ne t'aimait pas !

— Eh ! non ; mais... Jamais tu ne comprendras, jamais !... Je suis revenu à Paris. J'ai revu Jenny. Tu sais le reste : je n'ai pas manqué à mon devoir. Si je n'avais pas épousé Jenny, je serais un misérable : je n'en suis pas un. Pauvre Jenny !... Et je ne me vante pas : ç'avait été le rêve de ma jeunesse, de l'épouser ; je l'épousais ! Vous étiez là deux ou trois à lui faire la cour : elle m'aimait et je l'aimais ; enfin mon devoir a coïncidé avec mon bonheur. Juliette : je n'y pensais plus. Quoi ! est-ce que tu n'as jamais oublié aucune des femmes qui t'ont marqué de la complaisance ? Moi, je me dis souvent qu'on doit retrouver dans les enfers le troupeau vieilli de ses bien-aimées : et quel châtiment ! Je l'avais si bien oubliée, Juliette, qu'au bout de quelques mois je l'ai revue, ma foi ! comme une amie.

— Et elle?

— Comme un ami. A me demander si je n'avais pas rêvé tout ça!... Jusqu'à ces dernières semaines. Tu l'as bien vu? Elle m'amusait, je la trouvais jolie, elle égayait notre campagne un peu austère. Elle me faisait plaisir à regarder et à sentir autour de nous. Mais comme toi, mon vieux, comme Durny, comme le jardinier, qui saccage nos plates-bandes pour lui donner des roses! Moi, si j'étais un peu plus émoustillé pourtant, c'est naturel et tu m'excuseras : tu es plus rêveur, je suis plus emporté. Mais enfin, tout ça n'était rien; je me tenais bien : tu m'as vu! Oui, jusqu'au jour que le jeune homme est revenu et s'est mis à n'avoir pas notre réserve. Ça aussi, tu l'as vu!... Moi, je l'ai vu, je le vois; et je ne peux pas le voir!... Cette jeunesse amoureuse m'a réveillé; il y a désormais autour de nous une atmosphère d'amour qui me grise. Il n'en fallait pas tant, probablement. Il aime Juliette... ah! mais non, pas comme je l'ai aimée : je l'en défie bien!... Mais il l'aime, comme je ne l'ai pas aimée : il l'aime pourtant. Et elle l'aime, comme elle ne m'a pas aimé : ça, j'en suis sûr. Est-ce que je suis jaloux? Parbleu, oui! Mais c'est bien plus que de la jalousie. C'est un autre amour, qui naît en moi, qui s'épanouit en moi, et qui veut s'épanouir davantage. Il me semble que j'aperçois, en Juliette, des beautés qui m'avaient échappé, qui me rendent fou : et c'est le petit, comprends-tu ça? qui me les montre. Il me semble que je dormais; et mes yeux s'ouvrent : c'est le petit qui me les ouvre. Il y a une nouvelle Juliette, qui est celle que j'ai aimée, je la reconnais, et qui est une autre, et je la veux. Cette nouvelle Juliette, c'est le petit qui l'a créée?

Pour lui? Ah! mais non : pour moi! Je ne la lui donne pas, je ne la lui laisse pas. Si tu me dis qu'elle ne sera pas pour moi, je te réponds qu'elle ne sera pas pour lui. Ça, non! Ça, jamais de la vie! Pour empêcher ca, je t'ai dit que j'avais mon moyen; je t'ai dit le moyen que j'avais. Avoue qu'il est atroce, mais qu'il est sûr.

Mathieu assistait à la frénésie de Jacques; et il songeait à ces deux vers de *la Coupe enchantée* :

Ménélas rencontra des charmes dans Hélène
Qu'avant qu'être à Pâris la belle n'avait pas.

Les derniers mots de Jacques le ramenèrent de sa rêverie à la réalité urgente : il s'agissait non d'une aventure étrange et digne d'aguicher un esprit curieux, mais d'un drame où il avait accepté d'intervenir. Jacques, d'ailleurs, le secoua :

— Eh bien? Tu m'as offert un marché : si mon moyen te paraissait pire que le reste — et qu'en dis-tu? — alors, tu m'ôterais l'utilité de m'en servir.

Mathieu frémit :

— Bref, tu irais, pour empêcher la réunion d'Alain et de Juliette, tu irais jusqu'à cette ignominie de raconter... et à Jenny!... ce que je sais?

— Oui : c'est bien ça.

— Tu ne le ferais pas!

— Je le ferais. Tu le vois bien? Tu en conclus que je suis fou. Les fous sont dangereux : il ne faut pas jouer avec les fous.

— Jenny en mourra. Tu l'auras tuée...

— Toi qui aurais pu la sauver, qu'auras-tu fait pour la sauver? Parce qu'en définitive je ne vois pas

pourquoi tout ton effort de diplomatie porte sur moi. Il y a... l'autre côté... que tu pourrais voir? Avec moi, rien à faire. Débrouille-toi : ça te regarde. Si tu parviens à m'épargner ce que tu appelles une infamie, je t'en serai bien obligé. Tâche de réussir. Mais, si par malheur tu ne réussis pas, moi je réussirai.

— C'est ton dernier mot?

— Je croyais bien te l'avoir dit.

— Tu me fais horreur!

— Ça n'avance à rien.

Mathieu s'en allait. Jacques le rappela :

— Mais toi, ton dernier mot?

Mathieu hésita. L'horreur qu'il avait de Jacques le pressait de partir. Et puis il craignit principalement une folie de ce fou. Il répondit :

— Fais-moi crédit jusqu'à ce soir. Et, d'ici là, tiens-toi tranquille.

— Oui! Seulement, veille à ce que je ne sois pas mis en cas de légitime défense. Rien de mon côté : mais non plus de l'autre côté! Parce que...

Mathieu sortit, ayant ouvert la porte rudement et la fermant avec douceur, afin de ne pas faire de bruit : car il était épouvanté.

## VII

Dehors, il respira la fraîcheur de l'air et crut qu'il avait risqué l'asphyxie entre les quatre murs de l'atelier qu'emplissait la folie de Jacques. Il aurait voulu se promener dans le jardin, laisser sa tête en désordre s'y apaiser. Il s'épongea le front, qu'il avait en sueur, et s'attendit qu'une migraine fût le résultat de son impétuosité. Il prenait une allée d'ombre. Mais il aperçut, au bout de cette allée, Jenny en train d'éplucher des rosiers. Elle avait, comme d'habitude, les mains gantées pour éviter le dommage d'une piqûre ou d'une éraflure; elle avait, à la ceinture, un petit panier, pour y mettre les fleurs fanées : elle maniait le sécateur avec la même vivacité que toujours. Elle n'entendit pas Mathieu, qui ensuite se méfia de faire crier le sable. Et elle ne le vit pas. Mathieu n'eut qu'un désir, qui fut de se retirer sans être vu. Que dirait-il à Jenny? En outre, il n'avait pas envie de la revoir avant d'avoir à part lui arrangé le secret pardon qu'il devrait lui accorder. Elle semblait la même et n'était plus la même cependant. Elle était en réalité la même et, aux yeux de son

fidèle adorateur, avait changé : voilà ce que Mathieu lui pardonnerait bientôt, non pas soudainement. Mathieu, qui avait besoin de gagner du temps et d'être seul, retourna sur ses pas, résolut de monter à sa chambre et ne craignit que d'en être empêché. Pourvu qu'il ne rencontrât personne! Il lui fallait du silence.

Il songeait que sa causerie avec Jacques avait tourné plus mal qu'il ne l'eût redouté. Il avait trouvé Jacques plus atteint qu'il ne l'imaginait d'abord et que Jenny, en se disant perdue, ne l'imaginait. Finalement, Jacques lui avait posé le détestable ultimatum qu'il aurait fallu anéantir : mais comment l'anéantir? Et Mathieu, qui se reprochait de n'avoir pas été habile, n'espérait pas l'être mieux désormais : pourtant, il y allait d'un incalculable malheur.

Comme Mathieu arrivait à l'étage de sa chambre, il aperçut Alain dans le corridor. Pour l'éviter, il continua son chemin, feignit de monter à la bibliothèque ; mais Alain courut après lui :

— Monsieur Landin, vous rappelez-vous que, l'autre jour, j'avais avec vous une conversation qu'un hasard, je ne sais plus lequel, interrompit?

Alain parlait d'une façon vive et nerveuse.

— Je m'en souviens, répondit Mathieu, et du hasard qui nous a interrompus : ce fut le départ de Juliette, que Jenny était venue nous annoncer.

— Oui. Peu importe. Mais j'étais à vous demander...

Mathieu s'en souvenait aussi. Et il s'étonna qu'une question de ce genre lui fût posée ainsi, brusquement, sur la marche d'un escalier, dans un corridor : une question de ce genre méritait la sécurité d'une chambre et la porte fermée aux indiscrets. Peu

s'en fallut qu'il ne priât ce prompt jeune homme d'entrer chez lui, où ils causeraient, s'ils avaient à causer. Mais il préféra éluder un long entretien.

— J'étais à vous demander, reprit Alain, si, lors de ce duel où succomba le mari de Juliette, on ne l'a point calomniée ; je dis, calomniée.

— C'est possible! répondit Mathieu. Le monde est méchant. Mais il n'est rien venu à mes oreilles : il est vrai qu'on sait que j'entends mal la calomnie.

— En tout cas, il n'y avait rien à dire contre elle, absolument rien?

— Ah! par Dieu, non ! je te le jure.

— Merci, monsieur Landin, merci!

Alain, rayonnant d'allégresse, lui serra la main. Mathieu sourit à cette jeunesse heureuse et allait dire : « Il n'y a pas de quoi! » mais il dit seulement, et ne sourit plus :

— C'est tout ce que tu voulais savoir?

Alain fit un signe que oui. Et Mathieu :

— Au revoir donc, à déjeuner.

Comme il avait monté quelques marches vers la bibliothèque, l'idée lui vint qu'il donnait à Juliette un certificat de vertu qu'elle n'avait pas continué de mériter : il le savait tout récemment. Et ce qu'il savait maintenant ne changeait rien à l'autre histoire. Il avait dit la vérité : mais, fort de cette vérité, qu'est-ce qu'Alain n'allait pas faire? Exactement ce que, lui, Mathieu se proposait d'empêcher : conclure son mariage. Mathieu s'arrêta : il hésitait à rappeler Alain. Mais non, Alain n'en voulait pas savoir davantage ; Alain refusait d'en savoir davantage et s'était sauvé, content de la réponse qu'il avait reçue, trop content!... Mathieu se souvint de don Quichotte qui,

s'étant fait un sabre de bois, a grand soin de ne pas l'essayer, crainte de le casser.

« Malicieux garçon! se dit Mathieu. Et comme il l'aime! »

Au moment d'ouvrir la porte de la bibliothèque, Mathieu sentit qu'Alain, dans sa grande joie d'amoureux content, lui avait serré la main si fort qu'elle lui faisait mal.

« Comme il l'aime! se dit Mathieu. Tout est perdu! »

# QUATRIÈME PARTIE

## I

Alain, depuis sa causerie avec sa mère, avait passé dans sa chambre une matinée de rêverie un peu confuse, mêlée de galants souvenirs, de projets amoureux et d'une étrange mélancolie.

Principalement, il aurait voulu revoir Juliette; le temps qu'il ne la voyait pas lui semblait du bonheur perdu : les jeunes gens, qui ont pourtant très abondante la ressource des lendemains, ne gaspillent pas les heures agréables et leur entrain fait qu'ils s'en montrent plus avares que les vieillards beaucoup moins riches. Alain cependant refusait à son impatience le plaisir d'aller à la bien-aimée. Il se repentait de n'avoir pas fixé avec Juliette le moment de leur prochaine rencontre et n'osait pas être importun. Sa timidité clairvoyante l'avertissait de ne point arriver en conquérant sûr de sa victoire et prompt à l'organiser, chez une jeune femme très fine et qui

avait le soin d'être joliment traitée. Il ne savait pas comment Juliette arrangeait son réveil, le réveil de sa maison, le ménage, sa toilette et sa flânerie ; de sorte qu'il redouta de ne pas bien venir : et les domestiques n'étaient pas sans l'effrayer un peu. Ce qui, du reste, lui facilita ces égards de cérémonie fut la langueur et, pour ainsi parler, l'enchantement où le tenait la récente volupté. Elle l'appelait à d'autres désirs et néanmoins le contentait assez pour lui rendre douce l'attente. Puis le tracas de ses idées bien différentes le retardait. La peine qu'il faisait à Jenny en n'aimant point Jacques l'attristait. Et certes il n'aimait point Jacques : il le détestait davantage à se dire qu'en ne l'aimant pas il augmentait la peine de Jenny, peine qu'il devinait qui était compliquée, difficilement remédiable et, pour lui, affligeante s'il ne pouvait pas en ôter ce qui venait de lui.

Bref, il était partagé entre son bonheur et un sentiment de malaise, qui ne lui gâtait pas son bonheur, mais qui l'empêchait de s'y consacrer tout à fait. Ce dédoublement de son émoi le désobligeait et pourtant le sauvait du péril plus grand d'apercevoir comment la réunion de sa mélancolie et de sa joie serait funeste à la seconde. S'il avait précisément analysé les faits et leurs conséquences, il aurait vu les causes, les aurait groupées ; il aurait vu clair dans son aventure : il aurait deviné que des liens cachés rattachaient aux remontrances de sa mère et à l'escapade où Jacques avait révélé sa jalousie et son amour la protestation que Juliette lui opposait de ne pas devoir l'épouser. Mais il ne procédait pas de cette façon méthodique, parce qu'il était en mollesse et

parce qu'il y a en nous une puissance qui a bien l'air d'échapper à notre discernement comme à notre volonté : quelquefois elle nous martyrise et quelquefois elle nous préserve; elle martyrise un jaloux en éveillant sa curiosité, elle préserve un amoureux en garantissant sa crédulité. Alain, dans la vraie sincérité de son âme, agissait tout de même qu'un ingénieux hypocrite; et Mathieu, qui avait remarqué la prudence que mettait ce jeune homme à ne l'interroger que sur l'affaire du duel ancien, l'accusait de malice un peu sournoise. Alain n'était sournois que presque naïvement : cette puissance qui est en nous, et qui nous martyrise ou bien nous préserve, le préservait alors et lui épargnait le doute et le supplice de chercher les torts de la bien-aimée.

C'est une astuce ingénue de son esprit tourné à la sécurité qui le persuadait de limiter à l'affaire du duel ancien toute son incertitude. Et, quand Mathieu lui affirma que, là-dessus, la bien-aimée était sans reproche, il s'en félicita merveilleusement et avec tant d'allégresse que toute alarme disparut et ne lui laissa que le seul désir, plus ardent que jamais, de revoir Juliette et de lui apporter l'hommage d'un cœur satisfait. Or, il était onze heures et demie : en ne baguenaudant plus dans l'incertitude, il avait le temps d'aller, d'embrasser Juliette et de revenir avant le déjeuner. Il se dépêcha et, sur la route, fut un garçon qui sait courir.

Juliette l'attendait et, s'il était venu beaucoup plus tôt, lui aurait dit : « Je t'attendais ; tu es gentil. Seulement, tu es fou : va-t'en bien vite! » Elle l'attendait depuis qu'elle était éveillée. Ensuite, comme il n'arrivait pas, elle approuvait l'attention qu'elle

lui prêtait, de n'être pas un étourdi et, si aimé pourtant, un fâcheux. Elle lui dit :

— Je t'attendais : tu es gentil. Mais il est tard : va-t'en bien vite !

Elle le reçut dans le même petit salon qui, la nuit précédente, avait eu la confidence peu discrète de leur amour. Ils ne s'étaient pas revus depuis lors : et ce n'était que depuis quelques heures. Mais ils ne s'étaient pas revus depuis que le jour avait succédé à la nuit : et, au jour, leurs visages, dont le plus tendre souvenir s'éclairait de la lumière de la lampe, leur semblèrent de nouveaux visages qui n'avaient pas l'usage des baisers. Ils sourirent de leur mutuel étonnement. Et Juliette aurait peut-être été intimidée, si Alain plus audacieux ne lui avait dit :

— Je ne vous ai pas encore embrassée en plein jour !

Elle rougit un peu, tendit sa joue et bientôt donna ses lèvres...

— Ne soyons pas imprudents ! fit-elle.

Visiblement, Alain ne redoutait aucune imprudence. Elle ajouta :

— Je t'en supplie !

Obéissant, il répondit :

— Du reste, je m'en vais. Seulement, quand vous reverrai-je ?

— Tantôt ! J'irai vous voir.

— Nous voir ! répliqua-t-il. Nous voir : tout le monde ?

— J'irai vous voir : mais c'est toi que je verrai.

Alain songea :

« Les autres la verront ! »

Sa jalouse pensée lui amena l'image exécrable de Jacques, si intensément qu'il dut en parler :

— Vous ne savez pas ? Cette nuit, en vous quittant, vous ne savez pas qui j'ai surpris, au bout du jardin, qui me guettait, comme un espion ? Devinez !

— Je ne sais pas, répondit-elle ; et pourtant elle avait deviné.

— Jacques ! Tenez : là-bas ! Derrière le grand massif de bégonias. Quand il a craint d'être pincé, il a filé par la petite allée couverte ; je l'ai perdu de vue. Ensuite, je me demande s'il a sauté quelque haie comme un chevreuil, ou s'il l'a enfoncée comme un sanglier. Peut-être a-t-il attendu que je fusse dehors pour s'évader par la barrière à ma suite : il a dû rentrer peu de temps après moi... Qu'en dites-vous ?

Elle était pâle, à présent. Et elle demanda :

— Tu es sûr que c'était lui ?

— Je l'ai vu !... Mais qu'en dites-vous?

Elle n'avait pas envie d'en rien dire ; et elle répondit :

— C'est l'ennui de ces propriétés sans clôtures : on ne sait jamais qui entre ou qui sort ; on n'est pas chez soi.

Cette réponse était saugrenue. Et Juliette, qui s'en aperçut, désira de l'effacer. Mais que dire? A tout hasard, elle ajouta :

— Je ne suis pas peureuse ; et pourtant...

Alain reprit, sur un ton presque un peu vif :

— Je ne suis pas jaloux ; et pourtant...

Comme si elle ne l'avait pas entendu, elle dit :

— Tu vois que j'ai raison de vouloir que nous soyons prudents ; tu vois ?

Elle avait très bien entendu. Elle cherchait un alibi pour l'émoi que lui causait une menace de jalousie : elle ne craignait rien davantage. Et elle avait dit

qu'elle n'était point peureuse, tout juste au moment où cette peur venait de la toucher, comme Alain disait qu'il n'était pas jaloux au moment où la jalousie le frôlait. Donner le change aux sentiments d'un ami : c'est le subtil effort des causeries les plus tendres, si l'on s'est promis de réaliser l'union des cœurs, aussi parfaite que possible. Et peu s'en fallut que Juliette, maladroite d'abord et puis habile à merveille, n'y réussît le mieux du monde par ses conclusions à la prudence, qui était ce que le vif jeune homme agréait le moins : s'il devait, en considération de Jacques, se priver de quelque plaisir, plutôt renoncerait-il à parler de son rival et fût-ce même à y penser. Il n'était pas au point où la jalousie vous tient le plus fort et vous convainc de sacrifier tout le reste : l'amour était en lui le plus fort. Il essaya pourtant de hasarder quelque plainte et l'osa parce qu'il avait l'assurance d'accuser Jacques, et non pas Juliette.

— Vous n'imaginez pas, dit-il, la souffrance que c'est pour moi, de savoir qu'il vous aime !

— Si je ne l'aime pas ! fit-elle.

Et c'était bien argumenter ; mais l'amour n'est pas honnête logicien.

— Je le sais ! reprit Alain. Mais avez-vous horreur de lui ?

Elle hésita et répondit avec une ingénieuse bonne foi :

— Ne préfères-tu pas mon indifférence ?

Eh ! oui, sans doute, l'indifférence valait mieux. Alain le comprit, le sentit même ; et, s'il avait été jaloux de Juliette, il aurait trouvé là toute sécurité. Mais il était jaloux de Jacques et lui enviait le bonheur d'aimer Juliette :

— Il me semble que le seul fait de vous aimer lui donne quelque chose de vous et ainsi me prend quelque chose de vous. Je le lui refuse ! Je ne veux pas qu'il vous aime : il fera bien de s'en apercevoir !

Elle tenta de calmer une telle impétuosité par son gracieux badinage :

— Tu veux qu'on me trouve laide ? qu'on me déteste ?

Mais il continuait :

— Je ne veux pas qu'il vous regarde et qu'il soit content de vous regarder. Ne dites pas que c'est absurde. S'il posait sur votre figure ses doigts, vous admettez bien que je le prendrais à la gorge : il pose sur votre figure ses regards, qui ne sont pas chastes !

Juliette vit Alain frémir. Il ne fallait pas laisser cette jalousie empoisonner les délices de leur amour. Atroce jalousie et qu'elle avait redoutée au point que, naguère, elle se jurait de n'être pas amoureuse et, aimant Alain, résistait à le vouloir aimer ! Elle avait été plus faible que l'amour et n'était pas à le regretter. Mais que faire ? et, si les diversions qu'elle tentait ne suffisaient pas à la protéger contre la mauvaise hantise, comment se délivrer de l'ennemie ? La diversion qu'elle trouva, ce ne fut point une affaire de mots, une habileté de raisonnement : ce fut la rouerie la plus ingénue ou l'adresse du cœur qui renonce à emprunter les malins secours de l'esprit. Sans plus rien dire, elle se pencha vers le jeune homme de telle sorte qu'il n'eût qu'à ouvrir les bras pour la recevoir : elle se réfugiait dans ses bras. C'était lui qu'elle avait à guérir d'une détestable pensée ; et c'est elle qui se réfugia auprès de lui, comme si elle avait besoin qu'il la guérît d'un mal mystérieux,

digne de pitié. Elle ne mentait point à elle-même ni à lui, n'escomptait pas le bénéfice du trouble amoureux à la faveur duquel se prodiguent les pardons et, plus précieux encore, les oublis. Elle agissait tout de même qu'eût fait une moins honnête personne ; et elle avait l'honnêteté de l'amour qui, sincère, n'est pas plus sot que l'amour menteur.

Dans les bras d'Alain, Juliette s'abandonnait mieux que la précédente nuit : Alain s'en aperçut avec trop de félicité pour que sa rêverie ne fût pas toute ramenée là, de si loin que l'eût récemment dispersée l'inutile absurdité de jalousie. Appuyant sa tête sur l'épaule d'Alain, Juliette se faisait petite et se livrait à lui. Alain l'enveloppait de ses deux bras et lui baisait éperdument les cheveux. Leur allégresse leur disait à tous les deux qu'elle seule était leur salut, qu'elle écartait le reste et, souveraine, leur communiquait sa souveraineté splendide.

Alain regarda Juliette : elle ne bougeait pas. Comme il la regardait depuis un instant, elle se rapprocha de lui plus étroitement ; et il comprit qu'elle ne voulait pas être ainsi regardée : elle ne voulait pas qu'il y eût de lui à elle seulement la séparation de l'un qui regarde et de l'autre qui est regardée. Si elle avait médité de lui faire sentir que les regards, dont il était jaloux, ne sont pas la vraie communion des âmes et ne sont pas des caresses et ne sont presque rien, nulle parole n'eût valu ce léger mouvement, si furtif, de son corps qui obéissait à sa pensée. Les lèvres d'Alain revinrent aux cheveux de Juliette.

Puis Alain dit à Juliette :

— Je ne serai plus jaloux de personne !

Elle sourit :

— Moi, je serai jalouse de tout le monde!

Et, comme elle n'avait aucun motif d'être jalouse, il accepta ce cadeau bénévole et sourit à son tour. Elle arrangeait ses cheveux, qui s'étaient décoiffés sur l'épaule d'Alain. Ce n'était pas coquetterie ou prudence. Mais lui, tout à coup, se prit à rêver de ces cheveux qui se dénoueraient.

— Juliette, dit-il, donnez-moi toute la journée. Après cela, nous nous reverrons au milieu des autres gens. Mais il faut que, toute la journée, je me sois enchanté de vous avoir auprès de moi : et, après cela, les autres gens seront comme s'ils n'étaient pas. Voulez-vous ?

— Je veux bien, répondit-elle avec simplicité.

— Ah ! merci. Tout de suite après le déjeuner, je reviens. Nous irons nous promener. Faites atteler la petite charrette anglaise. Nous irons un peu loin.

— Pas très loin ! fit-elle.

— Non ! Seulement un peu loin. Pour que je vous voie dans un paysage où je ne vous aie pas encore vue, où personne ne vous ait vue. Nous reviendrons à l'heure du dîner. Vous dînerez ici ; et moi, là-bas. Après le dîner, vous viendrez à la maison. Et vous verrez qu'alors il n'y aura plus rien en moi qui ne soit vous, uniquement vous. Dites-moi que vous le voulez bien.

— Je le veux bien, répondit-elle avec bravoure.

Elle n'était point à la prudence de se demander où elle allait et où l'entraînait un amour qu'elle avait prétendu vaincre : sa fierté, qui naguère la disputait à son amoureux, maintenant la lui donnait. Alain, si quelque projet lui animait le cœur et l'esprit, ne le savait qu'à peine et, en somme, n'espérait pas ou

ne se hasardait point à se promettre plus qu'il n'avait demandé.

— Je t'aime, Alain ! dit Juliette, soudain grave et, dans la gravité de sa pensée, jolie, attendrissante et nouvelle.

— Je me dépêche, dit Alain en la quittant. Je serai là dans moins d'une heure.

Elle répondit :

— Reviens quand tu voudras.

Le peu de hâte que semblaient indiquer les mots, Alain n'eut point à s'y tromper, signifiait la certitude et l'éternité de l'amour.

# II

Avant le déjeuner, Mathieu, au bout d'une méditation pénible, avait comme suit déterminé son plan de conduite. Premièrement, il constatait l'inutilité de s'adresser davantage à trois personnes qui ne pouvaient pas le servir et même risquaient de tout gâter sans nul recours. Auprès de Jacques, il n'y avait plus rien à faire : en s'adressant à lui de nouveau, l'on n'arriverait qu'à l'exaspérer; mieux valait l'abandonner, qui sait? à quelque lassitude. Alain? non : que lui dire? et, s'il était évidemment fort épris de Juliette, on ne lui ôterait pas son amour. Quant à le détourner d'épouser Juliette, cela n'était possible qu'en lui révélant ce qu'il s'agissait de cacher. Alors, il s'emporterait à quelque folie ; et Mathieu aurait beau crier : « Prends garde à Jenny ! » on allait au drame qu'on tâchait d'éviter. Jenny était bien dépourvue ; et, quand elle eût gagné, par la tendresse maternelle ou de quelque façon que ce fût, d'empêcher ce mariage, ce n'était pas là ce qu'elle voulait : Mathieu non plus ne le voulait que pour obtenir le silence de Jacques. Jenny, ce qu'elle voulait, c'était que Jacques

ne lui eût pas été, ne lui devînt pas infidèle. Jenny réclamait une réalité ; Mathieu, faute d'une réalité qui ne dépendait pas de lui, se contentait d'organiser, par le moyen du silence consenti, un mensonge ou, l'équivalent d'un mensonge, une ignorance : Mathieu et Jenny n'avaient rien à concerter ensemble. Bref, éliminés Jacques, Alain et Jenny, restait la seule Juliette, auprès de qui Mathieu résolut de tenter une démarche. Il lui dirait... Ce n'était pas facile à dire! Il l'avertirait, sans le lui dire, de songer à ce qu'aurait d'inconvenant, de quasi analogue à un scandale, ce mariage d'elle et du beau-fils d'un homme qui... En définitive, ce serait à elle de compléter par ses souvenirs ce qu'il aurait l'indulgence de ne pas résumer trop clairement.

« A moins, se disait-il, à moins qu'elle n'ait oublié tout!... Car les femmes ont quelquefois une âme pure comme l'eau qui, la vase à peine tombée, après un remous, reprend sa limpidité parfaite et ne craint pas de refléter l'azur céleste. »

Il écarta cette hypothèse, qui lui semblait pourtant improbable, et malgré lui revint à ne pas l'écarter. En somme, il voyait Juliette chaque jour en présence de Jacques, et toute simple, et toute pareille à une jeune fille : un joli air d'innocence ne se fabrique pas.

« Elle a oublié, concluait Mathieu ; c'est l'évidence! »

Et il souriait, badinant à part lui.

D'ailleurs, il avait vu naguère une autre femme, soudain veuve, qui pleurait son mari et qui, à la veille d'épouser son amant, ne paraissait embarrassée d'aucun souvenir : cette Jenny avait-elle oublié aussi

ce qu'elle avait dissimulé si bien que lui, Mathieu, son doux adorateur, ne se doutait de rien du tout? Mathieu, là-dessus ne badinait pas : voire, il avait le cœur tremblant. Il éprouvait un sentiment de colère et, par l'injustice qui nous est naturelle, épargnait à Jenny et infligeait à Juliette la colère que lui suscitait son mécompte auprès de Jenny.

« Eh bien, si elle a oublié son anecdote, je la lui rappellerai! »

Juliette consentirait décemment qu'elle ne devait pas épouser Alain. Puis elle éconduirait Alain de son mieux. Et elle s'en irait, probablement; elle disparaîtrait et laisserait la pauvre Jenny réparer les dégâts de sa maison... Mathieu ne croyait pas avoir trouvé le miraculeux remède qui efface jusqu'à la trace d'une blessure : mais, à défaut d'un faiseur de prodiges, on apprécie le médecin qui vous cicatrise votre plaie tant bien que mal. Et Mathieu verrait Juliette...

Il eut à revoir Jenny d'abord, quand sonna la cloche du déjeuner. Il descendit au premier coup : c'était son habitude exacte. Jenny l'attendait.

— Eh bien? lui demanda-t-elle.

— Rien de nouveau encore.

— Mais vous avez vu Jacques?

— Je l'ai vu un peu... Je le reverrai... Je vous ai dit que ce n'était pas l'affaire d'une heure. Il me faut du temps.

— Mais je n'en ai pas à vous donner : je souffre!

— Ne faites pas de bruit. Ne cassez rien. Laissez-moi faire.

— Ce que j'endure est un martyre!

— Ne criez pas.

— Je vais éclater en sanglots!

— Ne pleurez même pas.

Mathieu craignit qu'elle ne fût pas de force à lui obéir. Elle était si terriblement troublée qu'elle ne semblait pas maîtresse de son air et de cette grâce élégante qui est le dernier signe que garde une femme avant de défaillir. Mais arrivèrent les Durny et bientôt Jacques, puis Alain. Pour accueillir les Durny, Jenny redevint elle-même.

— Ah! vous voilà, dit-elle, amis détestables!... Vous savez qu'ils s'en vont?

— Ils s'en vont? reprit Jacques. Pourquoi? Où vont-ils?

Les Durny racontèrent le vain prétexte qu'ils avaient imaginé : Durny rappelé à Paris par dépêche. Une étonnante histoire de momie qu'un égyptologue américain rapportait du Caire et emportait à Chicago; des papyrus à déchiffrer; l'honneur de l'érudition française à maintenir, l'honneur des Mariette et des Maspero.

— Vous n'ignorez pas, dit Mme Durny, que l'égyptologie est une science française.

Elle prenait Mathieu à témoin. Mathieu répondit un peu méchamment :

— Je ne l'ignore pas : je sais tout!

Mme Durny, un peu décontenancée, appela son mari à la rescousse. Et Durny prouva que l'égyptologie était résolument française.

— Oui, reprit Jacques; mais laissez-nous votre femme. Vous reviendrez la chercher quand la momie partira pour le nouveau monde.

Mme Durny se récria : elle ne quittait point son mari; les bons ménages ne couraient pas le risque d'être séparés. Jacques affirma qu'elle était jalouse

de la momie et que, si les bons ménages avaient de telles inquiétudes, il suppliait Jenny de préférer, quoi? leur indulgent ménage, et si tranquille! Mathieu se demandait :

« De qui se moque ce garçon?... S'il se moque de moi, c'est bien. »

Mais Jenny approuvait Jacques. Et Mathieu se demandait :

« De qui se moque-t-elle? »

Pendant tout le déjeuner, l'on fit la guerre aux Durny, sur ce départ inopiné, sur ce départ qui dérangeait tous les projets : aux premiers jours moins chauds, les promenades seraient charmantes. Alain se mit de la partie; et Mathieu. Alain sentait que la présence des Durny, occupant Jenny, sauvegardait la liberté dont il comptait avoir besoin. Mathieu sentait que la présence des Durny était le salut pour Jenny et Jacques, pour Alain peut-être, et enfin pour chacune de ces âmes qui avaient besoin de divertissement. Il savait que Jacques ne se moquait pas de lui ou de personne, et Jenny non plus, et que tous deux trouvaient l'unique apaisement dont ils fussent capables dans la nécessité de cacher leur émoi. Il admirait la facilité avec laquelle Jacques, sur le point de commettre une infamie, et Jenny, sur le point de renoncer à la vie, se donnaient une comédie de sérénité. Par moments, lui que troublait si durement leur querelle, il pensait invectiver contre eux et leur reprocher leur hypocrisie; mais il les entendait répliquer : « Allons! Mathieu, vous ne voudriez pourtant pas que, devant des étrangers, nous montrions notre misère! » Alors, il comprenait ce qu'est la société, ce qu'est le monde, et le bienfait de ce déguisement

qu'impose le souci des indifférents : les indifférents, qu'on a l'air de négliger, sont bel et bien ce qu'on ne manque pas d'observer comme on n'observe aucune loi civile ou religieuse ; ils sont les authentiques soutiens de la société. Sans eux, les cœurs se mettraient à nu : et que ne verrait-on pas ? Sans eux, la spontanéité d'un chacun serait abominable et triste. Nous avons besoin de cérémonie : nous ne sommes point assez heureux ni assez beaux pour la solitude ou l'intimité. Mathieu songeait que les Durny avaient sauvé Jacques et Jenny du péril d'une première rencontre après la matinée si redoutable où ce mari et cette femme s'étaient imprudemment montré un peu plus de vérité qu'il n'en faut ici-bas. Tutélaires indifférents ! Mais ils partaient ; et Mathieu fut épouvanté, à l'idée que, le soir, ils ne seraient plus là : en se sauvant, ils manquaient à leur devoir amical... oh ! le mot ridicule et déplacé !... ils trahissaient leur devoir social, leur rôle auguste et indispensable de marionnettes comiques dans le drame qui va, sans elles, tourner mal.

Mathieu dit à Mme Durny, tout bas :

— Vous avez tort de partir.

— Ah ! fit-elle, vous en avez de bonnes !

Et il dit à l'égyptologue :

— Restez encore un jour ou deux.

— Impossible ! mon bon ami ; je le regrette : mais on m'attend.

Mathieu se demanda si Durny ne commençait pas de croire à l'histoire de la momie et n'insista plus.

Ces Durny avaient de la promptitude et partaient le jour même, à trois heures. Les bagages étaient bouclés et les billets pris. Dès après le déjeuner, quand

on allait sur la terrasse, Alain s'approcha de ces Durny et leur dit :

— Pardonnez-moi. Je ne serai pas là quand vous partirez. Il faut déjà vous faire mes adieux.

Jacques intervint brusquement :

— Tu ne seras pas là? Où vas-tu donc?

Alain le regarda dans les yeux; et qu'allait-il répondre? Jenny se dépêcha de répondre pour lui :

— Je sais qu'Alain ne peut être là cette après-midi !

— Ah! reprit Jacques. C'est à merveille!

Mais il rageait... M^me^ Durny, sûre maintenant d'esquiver ce qui lui faisait peur, taquina le danger :

— Nous n'avons pas fait nos adieux à Juliette! Avant de partir, il faudra passer chez elle...

Et, se tournant vers Alain :

— Nous t'y verrons peut-être?

Alain serrait la main de Durny :

— Ma foi, non! répliqua-t-il.

Et il partit, sans dissimuler son impatience.

Jacques avait sa mauvaise figure. Il mâchonnait le bout d'ambre de sa pipe; et ses doigts faisaient grincer les bras d'osier du fauteuil où il était assis. Quand Alain fut parti, Mathieu ne sut pas si Jacques n'allait pas faire un esclandre; Jenny était à sa portée : n'allait-il pas l'interroger sur le rendez-vous, la course, le voyage qui obligeait Alain à n'être pas là? Mais il se tut. C'était en considération de ces Durny, leur bienfait le dernier : après quoi, la sincère sauvagerie remplacerait la civilité frauduleuse.

Dans un moment de silence, M^me^ Durny lança :

— Du reste, Juliette viendra peut-être avant trois heures?

Il n'y eut personne pour lui répondre; et puis Jenny répondit :

— Sans doute.

— Mais, visiblement, elle n'en savait rien. $M^{me}$ Durny profita de quelque remuement qui se faisait autour de la table où était le café pour venir à Mathieu. Elle le regarda d'un air de lui dire : « Vous voyez bien ! » Malgré toutes ses malices, elle accomplissait jusqu'au bout son devoir de marionnette, son devoir social et ridicule et tutélaire. Elle ne pouvait pas ne pas l'accomplir, étant là, et sans le vouloir, et par le seul effet de sa présence. Elle et Durny avaient détourné un orage qui menaçait d'éclater, qui aurait causé de grands dégâts. Mais elle qui allait partir et qui, sur le point de son départ, essayait en vain d'être méchante et n'était bienfaisante qu'à regret, Mathieu l'eût avec plaisir étranglée.

## III

La grande affaire de Mathieu, c'était de se ménager avec Juliette un entretien, qui ce jour-là semblait difficile. Impossible d'aller maintenant chez elle, sous peine d'y rencontrer Alain : Mathieu ne doutait pas que la brusque sortie d'Alain n'eût été pour la rejoindre. Mais alors, Alain l'avertirait du départ des Durny : elle viendrait leur dire adieu. Et Mathieu l'attendait. Cependant, Alain qui avait dit qu'il ne serait pas de retour avant trois heures, qu'est-ce que cela présageait? Et Jenny avait certifié qu'Alain n'était pas libre de son après-midi ; Mathieu, tout bas, l'interrogea :

— Où est donc votre fils, qu'il ait dû s'en aller ainsi?

— Je n'en sais rien, répondit-elle; mais je m'en doute.

— « Moi aussi ! » se disait Mathieu. Mais alors Juliette ne manquerait pas de venir, d'autant plus qu'elle aurait à cœur d'arranger ce qu'avait eu d'un peu étrange la sortie d'Alain.

« Patience! concluait Mathieu, n'agissons point à

l'étourdie! » C'est la raison que l'on se donne pour se reposer. Puis Mathieu n'aurait pas quitté la compagnie des Durny, de Jenny et de Jacques : les deux derniers avaient besoin de surveillance; et les deux autres, si utiles, étaient gens à filer comme des pleutres.

Un bavardage anodin, mêlé d'amabilité fade, occupait, devait occuper une grande heure et des minutes avant le départ des Durny. L'on observait rigoureusement le protocole qui veut que des amis profitent de tout le temps qui leur reste à être ensemble et n'en perdent pas une bribe. D'ailleurs, les Durny n'avaient qu'une hâte, qui était de s'en aller; Durny énonçait, avec l'assentiment de sa femme, une théorie du voyage et, l'article premier, d'avoir toujours une demi-heure d'avance, car le train ne vous attend pas. Et Jacques pérorait là-dessus, pérorait obligeamment sur toutes choses et n'avait qu'un souci : de savoir si Juliette ne viendrait pas. Par moments, il regardait l'heure, comme s'il veillait à ne pas laisser les Durny s'attarder, et tout uniment pour conjecturer que Juliette avait encore ou n'avait plus le temps d'arriver avant leur départ. Il ne cessait, tout en parlant, d'épier le côté par où elle arriverait et quelquefois s'arrêtait de parler s'il avait cru entendre le bruit de ses pas. Jenny ne guettait rien, ne souhaitait pas un incident plus qu'un autre : elle gardait un air de liberté mentale qui est, dans les péripéties dangereuses, le signe du désespoir et de l'abandon final aux fatalités mauvaises. Mathieu ne savait pas s'il préférait cette tristesse obéissante ou s'il eût mieux aimé une Jenny plus combative : hélas! elle n'avait point à combattre;

et, dans la lutte que Mathieu tâchait de lui épargner, elle était vaincue d'avance.

A deux heures un quart, Juliette n'était pas venue.

— Elle ne viendra pas! dit Jacques, modérant mal sa fureur.

— Dame, répondit Jenny, elle ne sait pas que nos amis s'en vont!

Jacques se contenta de hausser les épaules : on ne lui aurait pas fait croire que le petit galant ne l'eût pas avertie ; on ne l'aurait fait croire à personne, ainsi que l'attesta le sourire de Mme Durny. Et Jenny elle-même avait conscience de mentir en le disant.

— Si nous voulons passer chez elle et ne pas manquer le train, dit Mme Durny, nous n'avons pas de temps à perdre.

Jenny proposa de renoncer à cette visite : elle dirait à Juliette... Mme Durny s'était promis de ne pas négliger la politesse et, tacitement, de savoir le fin mot d'un mystère qui, ne l'effrayant plus quant à elle et quant à son mari, excitait sa curiosité. L'on partit. Et elle supplia Jenny, Jacques et Mathieu de ne point les accompagner; Jacques principalement :

— Cher ami, vous aurez perdu par notre faute une journée de travail!

Eh! Jacques, ce qu'il n'aurait pas voulu perdre, c'est l'occasion d'aller aussi chez Juliette; et, son travail, il n'y songeait pas.

Chez Juliette, le jardinier dit que non, qu'elle n'était pas là, qu'elle était sortie, en voiture, avec M. Alain pour la conduire. Et quand seraient-ils de retour? Le jardinier n'en savait rien. Jacques fut d'avis de s'informer davantage et, sans que Jenny s'avisât de l'en empêcher, il se dirigea vers la

maison : ce que le jardinier ne savait pas, une femme de chambre le saurait. Il revint ; et son ressentiment de jalousie se transforma en une espèce de sarcasme. Il cria, répétant avec une fidélité comique la réponse qu'il avait reçue :

— Madame n'a rien dit !

Jenny, un instant, chercha, pour Juliette et pour Alain surtout, une excuse. Elle n'en trouva aucune. Elle chercha peu. Au train que la péripétie prenait, ce n'était plus la peine de ruser avec les événements. Les Durny, qui seraient bientôt loin, ne lui importaient plus ; Jacques, en qui se concentrait toute son inquiétude, aucun stratagème de langage ne l'eût persuadé. Elle se tut, mais d'une telle façon, si évidemment douloureuse, que M^me^ Durny elle-même ne lui taquina point un silence où elle réfugiait sa tristesse éperdue. Mathieu marcha auprès d'elle et craignit qu'elle ne tombât de faiblesse : elle disait qu'il faisait chaud, que l'air était suffocant, tout de même que si elle eût cherché quelque prétexte à défaillir.

Mathieu s'étonnait d'Alain qui avait montré, plus que de la désinvolture, de l'insolence à préparer son escapade et, quand M^me^ Durny lui demandait si elle ne le rencontrerait pas chez Juliette, à répondre que non ; de l'insolence à laisser croire que Juliette viendrait peut-être, quand il était sûr de l'emmener à la promenade. Sans doute avait-il ainsi prétendu braver Jacques : mais il atteignait du même coup Jenny, et plus grièvement. Ce qui surprenait Mathieu plus encore, était que Juliette se fût prêtée à une impertinence qui ne s'accordait point avec son joli usage. Sans doute l'un et l'autre étaient-

ils à ce moment de passion fougueuse où l'on supprime les obstacles, où même on ne les voit plus et où l'on est heureux avec l'ardeur farouche qu'on aurait, l'occasion venue, à commettre un crime... De sorte que Mathieu ne s'attendait pas à trouver de tels amoureux prêts à l'abnégation.

L'erreur de Mathieu était de supposer qu'Alain eût annoncé à Juliette le départ des Durny. Alain, les heures qu'il se promettait de passer avec Juliette l'ensorcelaient : l'idée de les sacrifier le révoltait ; l'idée de les ajourner lui parut si monstrueuse qu'il ne la toléra point une seconde. Et, comme il s'était rendu libre assez prestement, il entendit que Juliette agît de même : pour plus de sûreté, il ne la mit point en mesure d'hésiter le moins du monde. La charrette anglaise était déjà prête et Juliette habillée pour sortir, un grand voile de tulle entourant son visage et ses cheveux contre la poussière des routes. Alain prit les guides et le fouet. Qui les aurait vus s'en aller promptement, silencieux et gais, aurait cru voir s'envoler l'emblème géminé du désir et de la jeunesse.

Les Durny partis, bel et bien partis — et bon voyage! — il s'agissait de rentrer à la maison. Toute l'affabilité que Jacques avait dépensée pour eux, et toute l'énergie de patience que Jenny avait eue en considération d'eux, tombèrent. Mathieu eut, pour ainsi dire, à sa charge deux êtres qui n'allaient plus se tenir et qui, de tout leur poids, s'appuieraient à lui : serait-il de force à les supporter? Il proposa que le retour se fit par le moyen de la voiture qui avait servi aux bagages : ainsi l'on serait en dix minutes à la maison ; Mathieu n'en désirait pas davantage.

— J'aime autant revenir à pied! dit Jacques.

Mais non! Mathieu ne voulait pas se trouver seul avec Jenny, qui ne manquerait pas de l'interroger : il avait besoin de Jenny et de Jacques, de même que Jenny et Jacques avaient besoin de lui tous deux. Chacune de ces trois personnes devait éviter le danger du tête-à-tête. Mathieu fit monter avec lui en voiture Jenny et Jacques. Puis il tâcha d'organiser une causerie dont les Durny seraient le sujet falot, très opportunément falot. Mais Jacques dit à Jenny :

— Tu savais donc qu'Alain passait l'après-midi avec Juliette?

— Non, fit-elle; mais il fallait apaiser la susceptibilité de nos amis.

Mathieu mit de l'autorité, dont Jacques dut s'apercevoir, à parler d'autre chose et à montrer qu'il avait résolu de le faire. Jacques se tut, garda un air rogue et refrogné, tandis que Mathieu et Jenny occupaient le temps et meublaient le silence avec des riens à faire pitié.

Puis Jacques rentra dans son atelier, non sans avoir dit à Mathieu :

— Quant à présent, je ne vois pas ce que donne ta diplomatie.

— Patience! répondit Mathieu.

— Je n'en ai plus. Dépêche-toi! Ou bien, si tu renonces, dis-le!

Jenny était rentrée chez elle. Mathieu avait du temps devant lui, de la besogne aussi : mais, sa besogne, il ne pouvait l'accomplir, Juliette n'étant pas là. Il se retira dans sa chambre. Il en sortit pour demander qu'on l'avertit quand Alain serait de retour : aussitôt, il irait trouver Juliette.

A cinq heures, Alain n'était pas rentré. Mathieu sentait que Jenny et Jacques, elle dans sa chambre et lui dans son atelier, dûment séparés, se chargeaient l'un et l'autre de rancune comme, d'électricité contraire, deux nuages entre lesquels se prépare l'orage. Et l'orage éclaterait dans la soirée, si Mathieu avant cela n'était point en mesure de calmer Jacques par l'assurance que Juliette refusait d'épouser Alain. Mathieu savait assez bien subir la durée. Pourtant l'attente lui devint fastidieuse. A six heures, comme Alain ne rentrait pas, Mathieu s'avisa d'écrire à Juliette : « Ma belle amie, j'aurais à vous parler. C'est un peu urgent. C'est un peu grave. C'est tout à fait confidentiel. Dès que vous serez de retour, ayez la grâce d'accorder quelques minutes d'entretien, s'il vous plaît, à votre ami respectueux, Mathieu Landin ». Et ce billet, qui n'était pas l'équivalent d'un billet doux, il le porterait lui-même chez Juliette. S'il rencontrait Alain sur la route, il lui dirait : « Je vais un peu faire ma cour à notre amie... »

Il ne le rencontra pas. Il sut, de la femme de chambre, que Juliette n'était pas rentrée. Il pria que ce billet lui fût remis sitôt que faire se pourrait et — qu'on voulût bien l'entendre — à elle seule : ce n'était pas compromettant pour Juliette ; d'âge et de mine, Mathieu se croyait de tout repos.

Quand il s'en retourna, ayant laissé ce billet, il fut d'abord très satisfait à se dire que désormais il était engagé : nulle timidité ou lâcheté ne le dissuaderait de bien agir et comme il en avait pris la résolution ; c'est beaucoup, d'avoir supprimé toute incertitude. Enfin, les ponts étaient coupés. Un peu plus tard, il imagina Juliette que sa démarche importunait et qui

lui demandait : « De quoi vous mêlez-vous, monsieur Landin? » Ou encore : « Êtes-vous sûr, monsieur Landin, de me parler en galant homme? » Rudes questions! mais auxquelles pourtant il avait réponse : le souci de la pauvre Jenny était son excuse.

Ce qui troubla Mathieu plus désagréablement fut un sentiment de pitié qu'il éprouva pour Juliette. Elle était à plaindre. Il l'avait choisie, infortunée victime, et la sacrifiait à Jenny avec une terrible sévérité. C'est qu'il fallait sauver Jenny : mais elle aussi eût mérité d'être sauvée; il la condamnait sans merci. Et c'est que la faute première était à elle : mais, cette faute, Mathieu ne la voyait plus de la même couleur abominable, à beaucoup près. Au bout du compte, Juliette avait été la victime de Jacques, seul criminel en tout cela. Elle, cédant à quelque velléité imprudente et puis, avertie que Jenny attendait Jacques, elle qui tout aussitôt renvoyait Jacques à Jenny et, de son mieux, effaçait le vilain souvenir, Mathieu lui trouvait de la futilité que rachetait un vif sursaut de vertu. Elle aurait dû, après cela, ne pas aimer Alain? Mais elle ne l'avait pas aimé exprès : et l'on aime comme on peut; c'est déjà bien joli d'aimer! Elle n'aurait pas dû, cette après-midi, risquer une escapade si audacieuse et qui la compromettait? Sans doute! Mais ce peu d'habileté, ce manque de rouerie était le signe de son ingénuité, en quelque sorte : elle n'était pas adroite; elle n'avait pas l'habitude! Et Mathieu la considérait comme une très honnête femme, qu'une surprise avait un jour menée à un péché furtif, où elle ne s'était pas obstinée et qu'elle effaçait, beaucoup mieux que par le repentir, mais oui, par l'oubli. Pauvre

petite, et qu'il devait injustement punir !... Il ne sentait pas en lui l'entrain ni la rude étourderie d'un bourreau. Plus simplement encore, il se persuadait qu'il n'était pas un homme d'action : car il voyait l'aspect divers de la réalité.

Mais il ne pouvait pas sauver Juliette et Jenny et sauvait la seule Jenny! La petite plainte qu'il croyait qu'il entendait, et qui lui fendait l'âme, et qui venait de Juliette, ne le détournerait pas d'agir : et d'agir brutalement, puisqu'il n'est pas d'activité qui ne soit pas du tout brutale; et d'être méchant pour l'une au profit de l'autre, puisque toute bonté a son envers de méchanceté, en ce monde effroyablement manichéen.

Pût-il au moins sauver Jenny! A mesure qu'avançait l'heure et que les chances de réussir à temps diminuaient, Mathieu concentrait sur le cruel sacrifice de Juliette tout son espoir. Bientôt, en admettant que Juliette le priât de venir, il n'aurait plus, avant le dîner, le nombre de minutes qu'il fallait pour faire le chemin d'aller et de retour et de causer dans l'intervalle. Et ce serait alors le dîner, brusquement, avec Jacques, avec Jenny, avec Alain; ce serait le risque d'une colère qui prendrait Jacques, et puis le drame, inévitablement le drame!

Mathieu passa dans une extrême agitation la dernière demi-heure, qui ne suffisait plus, qui n'était plus que du temps fait pour le martyriser. Ensuite sonna la cloche du dîner comme de coutume.

## IV

Mathieu trouva, dans le salon, Jacques tout seul, qui était là depuis longtemps. Il n'avait pu rester à l'atelier, parce qu'il ne travaillait pas. Comment travailler, alors qu'il ne frémissait que d'une pensée : savoir si Alain rentrait, si Alain n'était plus dans la campagne — et où encore? — avec Juliette? Quand Jacques travaillait, son atelier lui devenait tout l'univers : il y régnait en maître content, s'y prodiguait à sa guise ; et l'idée ne le frôlait seulement pas, qu'il y eût dehors la nature et les gens. Il avait, comme les véritables artistes, le don puissant de créer autour de lui un monde; il en était le roi et le despote et ne connaissait pas la solitude. Mais il fallait, pour cela, qu'il fût en belle activité. Si l'ardeur de l'art l'abandonnait, les quatre murs de l'atelier, qui n'avait pas de fenêtre à hauteur du regard, lui devenaient une prison dans laquelle il se morfondait. Ce jour-là, il n'aurait pu enfermer sa pensée : elle était sortie; elle était dans la campagne, à la recherche et à la poursuite des amoureux échappés. Jacques alla passer dans le salon les heures qui restaient avant le dîner,

s'assit face à la porte grande ouverte sur l'allée par où il fallait qu'Alain rentrât, si Alain rentrait. Et ses yeux ne quittaient pas ce guet de curiosité pathétique. De temps en temps, il se levait et allait jusqu'à la porte, risquait cinq ou six pas sur la terrasse, pour voir plus loin ; puis il retournait pesamment à son observatoire dissimulé au fond de la pièce, dans la pénombre.

En arrivant, Mathieu ne le vit pas. Il regarda sa montre, bien qu'il sût qu'il était huit heures moins le quart ; et, sur le pas de la porte, il regarda lui aussi l'allée de tilleuls par où ne venait ni Alain ni personne. Le jour était à son déclin, le soleil près de se coucher, derrière une colline qu'il y avait de l'autre côté de la maison ; de sorte qu'on voyait au ciel l'azur pâli déjà et, par endroits, doré de ces rayons qui donnent aux nuages des reflets d'incendie et qui ne donnent à l'air pur que des reflets de lumière vaporeuse. Il n'y avait pas de nuages et il semblait que, sous l'azur, des vols de mourante clarté fussent un peu éperdus avant de s'anéantir. Une blancheur lointaine et incertaine était la lune qui, devançant le trépas du soleil, préparait son épiphanie. Mathieu contemplait la comédie des soirs limpides, quand le fit tressaillir la voix de Jacques :

— Eh bien, Mathieu ; où en sommes-nous ?

Avant de lui répondre, Mathieu vint à lui et, sans plus de hâte, alluma l'électricité. La question de Jacques ne comportait pas une réponse nette, comme si l'on vous demande : « Quelle heure est-il ? » et qu'il suffise de répondre : « Il est huit heures moins le quart. » La question de Jacques n'était qu'en vue de provoquer Mathieu ou simplement de l'avertir d'une

présence qu'il n'avait point aperçue. Il fallait voir d'abord la mine de Jacques, pour savoir que dire. La figure de Jacques était bouleversée, rouge et inquiétante. Évidemment, ce garçon souffrait ; et, quand Mathieu ne l'avait pas sous les yeux tel qu'il fut ému de le découvrir, la souffrance de Jacques le dégoûtait par trop d'ignominie. C'est le cas, le plus souvent, de la souffrance qu'on ne voit pas et qu'on a des raisons de désapprouver ; mais la souffrance qu'on voit vous persuade, quelle qu'en soit la cause, ignoble ou non.

— Je te demande où nous en sommes ! reprit Jacques.

Sommé ainsi, Mathieu pourtant se révolta :

— Que veux-tu que je te dise? J'en sais tout juste autant que toi.

— Si tu as pris au sérieux notre contrat de ce matin, tu devrais être mieux informé. Ce n'était pas un contrat sans délai. Tu t'en souviens?

Il commençait de crier. Mathieu le supplia :

— Ne crie pas. Ta femme peut entrer. Nous causerons ce soir.

— Ah ! ce soir? Nous y sommes, au soir! Tu m'as fait ajourner mes desseins jusqu'à ce soir : nous y voilà ; le soir, c'est au coucher du soleil. Et tout à l'heure tu regardais la lune se lever, si je ne me trompe. Moi, je n'attends plus!

— Tu vois bien que, depuis ce matin, je n'ai pas eu l'occasion d'agir en aucune manière. Et, si je te demande un nouveau délai...

— Je refuse !... Parce que, les délais, c'est toujours moi qui les accorde : et, pendant ce temps-là, le jeune homme en prend à cœur joie!

— Donne-moi jusqu'à demain midi?

— Je refuse!... Parce qu'en définitive tout ça n'est pas clair.

— Qu'est-ce qui n'est pas clair?

— Tu veux que je te le dise? Eh! bien, je ne suis pas sûr de toi. Si tu jouais un double jeu, si tu avais manigancé avec Jenny je ne sais quoi au bout de quoi je serais dupe, je ne vois pas trop ce qui se passerait qui ne m'ait tout l'air de se passer aujourd'hui... Mais oui! Ne fais pas l'étonné : tu m'entends.

Mathieu répliqua :

— Je te jure que tu m'étonnes et que je n'entends rien à tes soupçons.

— Enfin, reprit Jacques, où sont-ils, le jeune homme et sa belle?

— Je n'en sais rien; je te jure que je n'en sais rien.

— Tu m'avoueras que c'est bizarre!

— Oui, c'est bizarre. Je te l'avoue; mais c'est tout ce que je peux faire pour toi; et, quant à conclure de cette bizarrerie à tes soupçons, je m'y perds.

— Si les délais vont à me placer en face du fait accompli...

— Tu t'imagines qu'ils sont allés se marier, comme ça, en catimini, et qu'on va t'annoncer au dessert leur mariage? Tu es fou, tu es fou, tu es fou!

Jacques le saisit au bras et lui balbutia :

— Qui est-ce qui te parle de mariage? Mais je n'ai pas besoin du maire et du curé, pour me sentir en cas de légitime défense... Est-ce que tu te figures qu'ils sont en train de cueillir des fleurs dans la prairie? A quelle heure ont-ils filé? Avant deux heures. Quelle heure est-il? Près de huit heures. Ça fait six heures qu'on les a vus partir en charrette

anglaise avec un vieux cheval qui ne sort jamais, qui serait fourbu avant ses deux heures de trot, par cette chaleur, en pleine après-midi. Au bout de deux heures, c'était fini de la charrette et du cheval. Qu'est-ce qu'ils ont fait? Ils ont mis le cheval à l'auberge, n'est-ce pas?... Et eux? C'est à ce moment-là que tu les vois cueillir des fleurs dans la prairie? Pas moi? Non, moi, ce n'est pas ça que je les vois faire... Ce n'est pas ça!

Il s'affolait. Mathieu, qui avait peur que Jenny ne survînt tandis que Jacques se livrait à ses fureurs, désirait aussi qu'arrivât Jenny pour qu'un incident, quel qu'il fût, divertît Jacques de ses imaginations dangereuses. En attendant, que répondre? Ce jaloux n'argumentait pas mal : et Mathieu n'apercevait pas l'endroit où interrompre la série de ses raisonnements pour l'infléchir ailleurs, à d'autres conclusions, calmantes celles-là. Il ne répondit pas. Et Jacques, n'ayant plus de polémique à soutenir, cessa de parler. Mais il suffisait de le voir pour être sûr qu'il continuait à part lui la même diatribe. Mathieu s'éloigna, comme on s'éloigne d'un malade un peu agité, pour qu'il s'endorme. Jacques le rappela; mais il n'avait pas, cette fois, le ton provocant; plutôt il quémandait une réponse :

— Qu'en dis-tu? Si tu crois que je m'abuse, dis-le moi!

— Mais oui, tu inventes des absurdités...

— Prouve-le moi donc, que je suis fou : tu sens bien que je ne demande que ça!

— Oui, tu es fou! Et, si tu veux t'en rendre compte, fais un effort pour réfléchir à cette idée absurde... et qui ne m'offense pas, tant elle est absurde...

— Quelle idée?... Dis-le moi !

— Que je te trahisse! Que je te joue une espèce d'abjecte comédie, bouffonne, au bout de laquelle tu es bafoué! Le crois-tu vraiment?

Jacques eut l'air de méditer le plus sagement possible et répondit :

— Non!... Mais ce qui est sûr, c'est qu'avec tes bonnes intentions tu n'arrives à rien. Ça, conviens-en. Tu ferais mieux d'y renoncer.

— Pas du tout!

— Si! Et de me laisser...

— Commettre ton infamie? Non!

— Ah! qu'est-ce que tu veux? reprit Jacques.

Et il semblait sur le point de faiblir, quand sonna le second coup du dîner, qui le secoua d'une fatigue où s'amollissait sa colère. Il entendit le pas de Jenny dans le corridor : il se leva; et la main de Jenny sur le bouton de la porte. Il eut soudain le visage contracté; il dit à Mathieu, il le lui chuchota d'une voix sèche :

— Assez de bêtises! Je suis en cas de légitime défense.

Jenny entra et dit, de la façon la plus naturelle :

— Alain ne rentre pas; je suis inquiète!

C'était un autre aspect de ce drame. Et, comme si Jacques ne voulait pas que la question fût posée autrement qu'il ne la posait lui-même pour s'en torturer à sa guise, il demanda tout droit à Jenny :

— Que crains-tu?

Elle n'était pas attentive à lui, mais seulement à l'inquiétude qu'elle éprouvait et qui n'avait aucun rapport avec les tourments de Jacques.

— Ce que je crains? Mais tout : un accident!

D'abord, Jacques ne fut pas sûr qu'elle ne se moquât point de lui. Bientôt, il s'aperçut que non. Mais alors, ce qui l'indigna, c'est qu'il y eût, pour détester l'absence de son beau-fils, d'autres motifs que les siens. L'hypothèse d'un accident lui ôtait ou, du moins, lui disputait la certitude sur laquelle il avait installé sa douleur et sa colère. Il se rebiffa :

— Quel accident veux-tu qui arrive?

Et il allait démontrer que les accidents sont des choses qui n'arrivent pas : mais ce fut le moment de passer dans la salle à manger ; puis Jenny ne l'écoutait pas. Il se contenta de hausser les épaules. Dans la salle à manger, tandis que Jacques et Mathieu allaient s'asseoir, Jenny s'attardait à regarder par la fenêtre, guettant le retour d'Alain, comme Jacques l'avait guetté, mais avec d'autres sentiments.

— Enfin, dînons! dit Jacques. Nous n'allons pas attendre ce gamin!

Jenny vint se mettre à table. Jacques reprit :

— A quelle heure l'attendais-tu?

— Je n'en sais rien. Je t'ai dit que je ne savais rien de cette promenade. Alain ne m'en avait pas parlé. Je ne sais pas où ils sont.

— Ils ne sont pas loin! répondit Jacques, avec un accent de certitude bizarre et qu'il avait voulu qui fût bizarre.

— Qu'en sais-tu?

Jacques fit l'entendu.

— Je ne crois pas, reprit Jenny, que tu sois informé plus que moi?

Les domestiques étaient là, pour le service. Jacques affecta de les regarder et se tut, comme s'il n'avait point envie d'alimenter les ragots de l'office. Mais

Jenny, au risque de l'impatienter, l'interrogea derechef :

— Pourquoi dis-tu qu'ils ne sont pas loin? Qu'en sais-tu?

Jacques eut l'air d'un homme qu'on afflige en refusant de voir avec lui l'évidence. Mathieu vint à son aide :

— Il a raison, ma bonne amie : ce n'est pas le vieux petit cheval de Juliette qui a pu les mener fort loin.

— Parbleu ! dit Jacques.

— Mais, dit Jenny, c'est un cheval qui ne sort jamais et qui a pu, dehors, être pris d'une de ces toquades...

Jacques éclata d'un gros rire nerveux.

— En admettant, reprit Mathieu, qu'une toquade ait pris ce vieux cheval de tout repos, ce qui est sûr c'est qu'elle ne l'a pas pris fort loin.

— Mais qu'importe la distance?

— Écoutez-moi. En admettant qu'un accident soit arrivé... je n'en crois rien... ce ne pourrait être qu'aux environs, où vous êtes connus : et vous seriez avertie depuis longtemps. Ce n'est point un pays désert; et, sur les routes, dans les champs, il y a du monde. S'il était arrivé malheur à votre garçon, vous le sauriez.

— Parbleu ! fit Jacques.

Jenny était sensible aux arguments de Mathieu. Et Mathieu, qui n'aurait pas cru qu'il dût être, contre Jenny, de l'avis de Jacques, s'étonnait de ce détour que faisait la causerie. C'était Jacques, maintenant, qui trouvait toute naturelle et indigne d'attention l'absence prolongée d'Alain, que Jenny trouvait sin-

gulière et alarmante. Mathieu, d'ailleurs, ne partageait aucunement les craintes de Jenny : quant au retard des jeunes gens, il l'attribuait, ainsi que Jacques, aux longueurs de la flânerie amoureuse. Mais il admirait que Jacques, dans la controverse, parût oublier ses arguments de jalousie. Somme toute, il se félicitait de voir une chicane moins périlleuse remplacer la querelle principale. Jenny n'aurait pas fait mieux, si elle avait habilement feint cette inquiétude : mais la tendresse maternelle ne joue pas de ses tourments. Jenny était désemparée depuis le matin : son inquiétude, chimérique et si déraisonnable, réunissait tous les motifs de son émoi sur un seul et, par un hasard, sur celui dont le débat suscitait le moins de colère. Mathieu bénissait le hasard et volontiers l'eût commenté par l'instinct qu'il y a en chacun de nous de protéger et de sauver notre vie ou notre chance de repos.

Il y eut un peu de silence, où il sembla que Jenny consentait à n'être plus si inquiète. Mais elle reprit :

— Sauf un accident, je ne vois pas ce qui empêche Alain de rentrer.

— Ça, répondit Jacques, c'est une autre histoire !

Et, sur l'idée d'une autre histoire, il triomphait amèrement.

— Car enfin, continua Jenny, c'est la première fois qu'il manque à une exactitude parfaite. Il a toujours été rentré pour les repas...

— C'est qu'il renonce aux vertus de son enfance !

— Je ne crois pas.

— J'en ai grand'peur.

Et le dialogue tournait mal : dont Mathieu s'attrista.

Jenny se ravisa :

— Vous avez tort de me rassurer, Mathieu. Regardez, le soir tombe. Et, à la nuit...

— Ils allumeront les lanternes ! répondit Jacques, très insolemment.

Jenny, docile, entra dans son idée :

— Ont-ils seulement pris des lanternes ?

Et le temps du dîner passa ainsi, d'une manière absurde et naïvement ingénieuse. A chaque instant, la causerie les menait au bord du danger, puis s'écartait, courait ailleurs, puis revenait à côtoyer le précipice. On eût dit que ni Jacques ni Jenny ne s'apercevaient de l'imprudence : Mathieu avait, par moments, le vertige.

Après le dîner, quand on fut dans le salon, sans les domestiques et la cérémonie que leur présence vous impose, et maintenant qu'étaient épuisées les ressources d'un précieux malentendu, Mathieu comprit que les préambules de comédie étaient finis et qu'il fallait s'attendre au pire. Jenny, près d'une lampe, se mit à quelque ouvrage. Elle semblait assez calme. Et, plus calme, pourquoi ? se demandait Mathieu : à mesure que l'heure avançait, son inquiétude aurait dû augmenter, l'affoler davantage ? Pas du tout : elle tirait l'aiguille, à peu près comme un autre soir.

Mathieu songea :

« Elle attend, mais non pas Alain seulement : elle attend sa destinée. »

Il y a de ces moments où les gens ont l'air de deviner qu'ils perdent le gouvernement d'eux-mêmes et de leur aventure et que leur sort se décide autour d'eux, quelquefois tout près d'eux, sans qu'il leur soit possible d'intervenir. Alors, suivant leur aptitude

à la révolte ou à la résignation, les uns s'agitent, les autres ne font que tendre le dos et ne bougent pas. Jenny était ainsi. Elle avait d'abord tâché de réagir et d'écarter la menace : ou, du moins, ce n'était pas elle qui luttait de cette façon, mais plutôt en elle une velléité de se garantir. Et puis, elle s'inclinait et, sans doute, ne savait au juste ni qu'elle avait lutté ni qu'elle renonçait. Mathieu la regardait et la voyait, avec une tendre pitié, analogue à une victime dévouée et qui en est au seul recours d'une patience indéfinie.

Jacques s'assit en face d'elle et prit les cartes pour une réussite. Mathieu aurait voulu commander à Jacques de regarder Jenny, de voir comme elle était touchante de tristesse et d'abandon. Mais Jacques, à mesure que Jenny devenait plus docile à toute catastrophe, devenait lui plus évidemment dur et mauvais. Jacques faisait un effort de sagesse, dont Mathieu lui aurait su gré s'il avait eu le loisir d'être juste à l'égard de l'ennemi. Mathieu, qui n'était ni, comme Jenny, dans l'abnégation ni, comme Jacques, dans la frénésie, cherchait un stratagème de salut, n'en découvrait aucun : de sorte qu'il subissait un insupportable malaise d'activité qui ne fait rien. Il prit un livre ; et ce ne fut que pour avoir une contenance. Il se demanda s'il n'offrirait point à Jacques et à Jenny de leur lire un peu ce livre : c'était ce tome de La Fontaine où il y a *la Coupe enchantée* ; il y avait, l'après-midi, recherché par amusement les deux vers relatifs à Hélène et à Ménélas. Mais il sentit que son idée était absurde et que sa voix serait, dans le silence du salon, comme un air de flûte au milieu de l'orage ; un certain silence est plus difficile à sur-

monter que nul vacarme. Entre Jacques et Jenny, Mathieu n'avait plus rien à faire : il demeurait parce qu'il s'était promis de ne pas déserter le poste où il ne servait à rien. Pour Jacques et Jenny, pour deux êtres venus à un tel point de misère morale, il n'y a plus, se disait Mathieu, que l'alcôve et ses arrangements secrets qui ne relèvent ni de la raison, ni de la supercherie verbale ; ou bien, faute d'un tel recours, il n'y a plus que de laisser venir la catastrophe. Elle approchait : Mathieu l'apercevait.

Jacques soudain se leva, jetant ses cartes :

— C'est insensé, pourtant ! s'écria-t-il.

— Quoi donc ? lui demanda Jenny, avec une bonne foi déconcertante.

— Mais tu le sais bien ! Voici qu'il est plus de neuf heures...

— Ah ! tu es inquiet ? Tu vois donc que je n'avais pas tort...

— Mais je ne suis pas inquiet comme toi. Ce que je trouve, c'est que ton fils nous manque de respect. J'en ai assez, vraiment !

Jenny fut pâle et toute frissonnante.

— Oh ! s'il ne s'agissait que de cela !...

— Il ne s'agit que de cela !

— Mais non !

— Mais si ! Et, quant à moi, ça me suffit. Je n'admets pas que ce gamin prenne la maison pour un hôtel : on vient ou l'on ne vient pas...

Jenny eut, en un instant, sa résolution prise : et, toute l'hypocrisie de Jacques, à laquelle Jacques n'était plus très attaché, elle la défit imprudemment : elle renonçait à la prudence et préférait aller plus vite.

— Allons, Jacques, tu ne dis pas la vérité.

Jacques regarda Mathieu, comme s'il lui demandait la permission de la dire, la vérité qu'il avait la bonté de ne pas dire. Mais Jenny continua :

— Ce qui te fâche, ce n'est pas ce que tu appelles un manque de respect, ni rien de ce genre : ce n'est rien que tu oses dire...

— Eh ! bien, toi, dis-le donc !

Il consultait encore Mathieu qui lui fit un signe de se taire.

— Ah ! mais non ! répondit Jenny. Je ne le dirai pas !

— Pourquoi ?

— Parce qu'après cela, mon pauvre ami, nous n'aurions plus rien désormais à nous dire, absolument plus rien. Et tu le sens toi-même si bien que tu ne le dis pas, malgré ta folie. Mais oui, ta folie !...

Jacques était au supplice et vraiment n'osait ni parler, comme Jenny l'y invitait, ni se taire, comme l'en suppliait Mathieu. Il essaya d'un faux-fuyant :

— Folie ou non, je trouve inconvenant que ton fils...

— Mais laisse donc mon fils : ce n'est pas lui qui te tourmente.

— Ah ! ça, qui est-ce ?

Et Jenny, bravement, dit le nom qu'elle redoutait :

— Juliette !

Ainsi provoqué, Jacques se déroba encore :

— Eh ! bien, oui, je trouve inconvenant que ton fils et Juliette s'en aillent tout l'après-midi, jusqu'au soir... ou jusqu'au matin, je ne sais plus...

— Et puis ?

— Et puis, c'est tout !... Dans un petit pays, dans

un village, ces anecdotes font scandale. Je ne veux pas de scandale autour de moi ; je n'en veux pas!

Jenny ne l'écoutait plus. Elle dit :

— Je vais prier qu'on aille chez Juliette voir s'ils ne seraient pas rentrés. S'ils ne le sont pas, j'enverrai sur les routes; j'irai moi-même...

Elle sortit : et c'était bien pour la raison qu'elle avait dite, et puis afin de rompre la querelle.

Jacques, resté seul avec Mathieu, s'écria :

— Tu vois! Ce n'est pas ma faute, avoue-le. Tu n'auras rien à me reprocher. Je t'avais juré de me taire : je me suis tu.

— Tais-toi encore!

— Non. Maintenant, c'est mon tour!

— Mais, reprit Mathieu, tu ne vois pas que ta pauvre femme est à un point d'angoisse où l'on étouffe? Regarde-la : tu auras pitié d'elle.

— Est-ce qu'elle a pitié de moi? Et toi, qui sais ce que j'endure, as-tu pitié de moi? Parce qu'enfin tu me sacrifies : c'est toujours moi qu'on sacrifie. Et je n'en peux plus : ça ne se voit pas?

Ça se voyait. Il avait la figure congestionnée, les yeux trop ouverts; et, quand il épongeait son front en sueur, ses mains tremblaient. Mathieu s'en aperçut. Jacques reprit :

— Toi qui sais tout, dans cette affaire, je ne comprends pas que tu n'aies pas pitié de moi. Ces deux-là qui ne rentrent pas, pourquoi ne rentrent-ils pas, pourquoi? Veux-tu que je te le dise, comme je le sais, comme je le vois! C'est qu'ils se sont endormis! Mais oui : c'est clair comme le jour. Ils étaient las, à force de plaisir. Et ils dorment. Je te dis qu'ils dorment : je connais bien ce sommeil-là;

ça vous terrasse délicieusement. Au réveil, on rit et l'on se rendort. Il n'y a plus rien qui existe au monde, que cette volupté d'un sommeil plus enivrant que les plaisirs qui l'ont donné... Tu connais ça, mon vieux ; tu l'as connu ?... Et ça leur dure depuis des heures, pendant lesquelles moi j'agonise de chagrin. Ah! mais, qu'ils rentrent! Je ne peux plus endurer ça... Il faut que ça finisse... Je ne peux plus endurer ça!...

Épouvanté, Mathieu riposta :

— Que veux-tu que j'y fasse, mon pauvre ami?

— Rien du tout! Mais alors, tu n'aurais pas dû, ce matin, me raconter des histoires. Tu n'y pouvais rien : tu n'avais qu'à me laisser faire. Si j'avais dit, dès ce matin, ce que tu sais, ce que tu es encore seul à savoir, ce qu'on saura, ce qu'il faut qu'on sache, eh! bien, je m'épargnais cette journée, cette soirée : j'étais sauvé. C'est toi qui m'as perdu, avec tes sornettes. A présent, bonsoir! Je n'ai plus que faire de tes conseils, de ta diplomatie et de toi. Je me défends tout seul : je n'ai besoin de personne. Cette journée, cette soirée n'auront pas de lendemains pareils : je t'en réponds ; et tu vas voir!

Mathieu lui dit :

— Tu ne feras point ça!

— Je le ferai. Je me défends!

— Tu te perds; et tu perds, avec toi, Jenny.

— Je me défends... Pourquoi Jenny ne revient-elle pas?... Je me défends : as-tu autre chose à me proposer? Non, n'est-ce pas? Alors, laisse-moi faire. Ah! vous en voulez, de la vérité? Vous en aurez : j'en ai; j'en suis plein!

— Pour la dernière fois, Jacques, je t'en conjure...

— Quoi! il ne faut plus dire la vérité, maintenant?

— Non! répondit Mathieu; il insista : Non, ne dis pas la vérité.

— C'est défendu?

— Oui, c'est défendu!

— On ne peut pas dire la vérité?

— On ne peut pas!

Et Mathieu ajouta, comme si cette idée s'imposait à lui :

— On n'ose pas!

Oui, cette idée s'imposait à Mathieu, qu'on ne peut pas et qu'on n'ose pas dire la vérité. Il avait vu Jacques, au paroxysme de la colère et de jalousie délirante, broncher devant l'éclat de vérité qui le tentait et que Jenny, ne sachant pas tout son risque, provoquait. Ce n'était point en considération de lui Mathieu, ni même en considération de Jenny, que Jacques avait eu peur : Jacques avait eu peur de la vérité, voilà tout. Et Mathieu, si quelque autre moyen de réduire Jacques au silence lui était venu, un moyen plus simple et moins aventureux, sans doute l'eût-il préféré; mais il n'avait à sa portée plus rien et il reprit :

— On n'ose pas dire la vérité; toi même tu n'oses pas.

— Attends un peu!

— Mais tu ne te doutes pas de ce que c'est que la vérité; tu ne te doutes pas de ce que c'est que ta vérité, ton atroce vérité? Tu me l'as dite, ce matin : tu n'étais pas déjà si sûr de toi; et tu ne me l'as dite que pour éviter de la dire à ceux qu'elle tuera. Tu ne la diras point à Jenny : mais non, ta vérité ne te sortirait pas de la bouche, pas plus que ta main n'ap-

puierait sur la gachette d'un revolver braqué sur Jenny; mais non, mais non!

— Tu vas bien voir!

— Je t'en défie!...

Mathieu, dans cette extrémité, jouait le tout pour le tout : c'est rouge ou noir, c'est gagné ou perdu, c'est la vie ou la mort : on ne sait pas. Jenny rentra. Au moment qu'il la vit rentrer, Mathieu dit encore, entre haut et bas, à l'oreille de Jacques :

— Je t'en défie!

— Jacques! s'écria Jenny, qu'y a-t-il?

Est-ce qu'avant de sortir elle n'avait pas regardé Jacques? Ou bien, depuis qu'elle était sortie, le visage de Jacques avait-il changé peu à peu, d'une sorte que Mathieu, étant là sans relâche, dût ne pas s'en apercevoir? Elle en fut effrayée.

— Jacques, reprit-elle, parle-moi! Qu'as-tu? Dis-le moi!

Il avait la bouche close, les yeux grands ouverts; de ses narines frémissantes, il aspira longuement de l'air qui gonfla son buste. Jenny et Mathieu le firent asseoir dans un fauteuil bas où il se laissa presque tomber. Des larmes vinrent à ses yeux. Il eut beaucoup de peine à balbutier très confusément :

— Ma pauvre Jenny!... Ma chérie!...

Et puis, il eut une secousse de tout le corps, une tension de tous ses muscles. Sa bouche se tira. Il perdit connaissance.

## V

Il y avait, dans le village, un médecin de Paris en villégiature. On l'eut bientôt ; et le curé. Jacques était à bout de souffle et ne respirait plus que très court, à petits coups rapides et bruyants. Le médecin dit au curé, à demi-voix :

— C'est plutôt votre affaire que la mienne, monsieur le curé. Travaillons tous les deux; mais, moi, je n'ai plus rien à sauver.

Jacques fut mis sur un matelas et monté dans sa chambre par deux domestiques, le médecin, le curé aussi, paysan vigoureux et qui avait été brancardier à la guerre. Mathieu, avec la meilleure volonté, ne servait à rien. Jenny était absolument calme en apparence et, n'eût été son extrême pâleur qui rendait blanches ses lèvres même, on l'aurait prise pour une garde bien attentive et adroite. Elle obéissait au médecin, faisait ce qu'il commandait et n'en faisait pas davantage. Mathieu, faute de soigner Jacques, où il était sans aptitude aucune, aurait pris soin de Jenny, l'aurait encouragée, apaisée : elle n'avait pas besoin de lui. Le médecin dit :

— Le moins de monde possible dans la chambre.

Mathieu descendit au salon. Il faillit être bousculé par Alain, qui montait quatre à quatre et qui lui demanda :

— Est-ce qu'il est mort?

— Pas tout à fait! répondit Mathieu.

Dans le salon, Mathieu s'aperçut que ses jambes tremblaient, que ses idées tremblaient aussi et qu'il n'était bon véritablement à rien : dont il se chagrina. Du reste, on ne voulait pas de lui là-haut : dont il se félicita. Il laissa ouverte la porte du salon qui donnait sur l'antichambre ; et il s'établit non loin de là, pour recueillir au passage les nouvelles que les allants et venants auraient pu attraper. Il n'avait aucun espoir qu'elles ne fussent pas les pires.

Le premier qui passa fut Alain, très affairé, qui prenait son chapeau et sortait.

— Où vas-tu? lui demanda Mathieu.

— Au bourg, chez le pharmacien.

— Tu vas à pied?

— Non. En voiture.

— Veux-tu que j'y aille?

— Non, non : j'y vais.

Mathieu regretta de ne pas faire cette course, qui eût été dans ses moyens et qui l'eût occupé très convenablement. Mais Alain s'était emparé de cet honnête prétexte à éluder le supplice d'être inutile : Mathieu ne l'en aurait pas dessaisi. Mathieu resta quelque temps immobile. Et puis, la patience lui coûta. Il monta l'escalier, sans bruit; quand il fut auprès de la chambre de Jacques, il n'osa point ouvrir la porte. Il écouta et n'entendit qu'un vague remuement, des pas légers sur le tapis et le souffle

de Jacques, dur et saccadé. Il attendit que la porte s'ouvrît, par l'entrée ou la sortie de quelqu'un. La porte ouverte une seconde, il entrevit Jenny agenouillée, les mains jointes, qui regardait Jacques et priait. Il redescendit au salon, les bras ballants et la tête vide. On lui remit une lettre que le jardinier de Juliette avait apportée. Juliette lui écrivait : « Qu'y a-t-il? Venez quand vous voudrez : le plus tôt sera le mieux. Je suis inquiète. Rassurez-moi, s'il est possible. » Mathieu avait oublié, depuis deux heures environ, ce tracas d'un billet laissé par lui chez Juliette : il s'en souvint avec ennui.

— On attend, n'est-ce pas? demanda-t-il.

On attendait. Il déchira, de la lettre de Juliette, le feuillet blanc, pour y écrire, au crayon, sur son genou : « Jacques a été frappé de congestion cérébrale. Il est à la mort. » Il crut qu'il ajouterait une ligne, ne l'ajouta pas et plia ce papier qu'on remettrait à Juliette de sa part.

Il n'avait plus à causer avec Juliette. Il n'avait plus rien à lui dire. Et il songea pour la première fois que la mort de Jacques — il le tenait déjà pour mort — supprimait toute la péripétie redoutable, supprimait le drame et le remplaçait par un autre. Le second drame était affreux, mais non de la même sorte que le premier. La mort est bien commode! Et Mathieu, à qui revenait peu à peu le sens précis de l'aventure où il se trouvait mêlé, où d'ailleurs il s'attristait de n'avoir aucune habileté, songeait qu'on se démène et qu'on se figure qu'on est malin : mais on prépare un très subtil arrangement de conjectures qui n'ont guère d'analogie avec la réalité ; l'on joue un jeu d'adresse avec la réalité, qui est une espèce

de brute. Cependant la réalité, bien ou mal, détruit vos conjectures et bâtit solidement. On est sans force contre elle.

Or, il faudrait causer avec Juliette. Plus exactement, il faudrait obtenir de ne lui rien dire : ah! certes, Mathieu n'irait pas gaspiller, par la fureur d'être sincère, le silence que Jacques avait eu la générosité mortelle de garder. Cela, non! Mathieu garderait un pareil silence, ou mentirait : tout, plutôt que la vérité! La pensée que la mort de Jacques fût le salut pour tout le monde, et pour Jenny, — pour Jenny elle-même, à bien compter les éventualités! — avait quelque chose de misérable et de tragique, dont Mathieu se désola.

« Le malheureux garçon! » murmura-t-il. Et il détesta le changement qui, du terrible Jacques, si menaçant et si odieux, faisait un malheureux garçon qu'il fallait plaindre et qui était bien digne d'amitié compatissante. Jacques payait pour tout le monde, et payait trop cher l'impossibilité de mal agir! Mathieu avait, à l'égard de Jacques, des sentiments de camaraderie, qu'une certaine admiration relevait, que l'ancienne rivalité tourmentait de moins en moins, jusqu'à ce dernier jour d'un tumulte où Jacques prenait un aspect monstrueux d'abord et pitoyable. Ce n'était presque plus Jacques, dans la rêverie de Mathieu : il le reconnaissait à peine; et il ne voyait plus que de la puissance abolie, de l'ardeur éteinte.

Juliette arriva. Elle était charmante. Elle avait beaucoup de chagrin; mais elle était charmante aussi dans le chagrin. Ce qui faisait, là comme ailleurs, sa grâce digne de sa beauté, c'était une jus-

tesse naturelle ou un art qui semblait spontané de ne rien dire en trop, de ne bouger point à l'excès et de montrer pourtant une vive sensibilité. Mathieu l'admira. Puis, quand il pensa aux raisons qu'elle aurait eues de s'égarer parmi des souvenirs, des remords ou des scrupules, tant d'assurance lui parut un chef-d'œuvre un peu surprenant. Il la guetta, sans malice, mais non pas sans curiosité.

Elle demanda si Jacques était mort, et si l'on n'avait nulle espérance de le sauver : Mathieu ne le croyait pas. Elle ne dit pas que c'était affreux : et Mathieu, qui avait l'esprit en éveil, la soupçonna de trouver cette mort assez opportune. Il s'aperçut qu'il lui prêtait une idée peu estimable et qu'un instant il n'avait pas évitée, mais qui ne se voyait pas du tout sur ce visage où vinrent à couler deux larmes. Ces deux larmes, il les aima, comme un doux témoignage et le signe d'une âme qui ne se réfugie pas dans l'injustice. Mais la perfection voulait que Juliette ne s'attardât point à une rêverie dont ce n'était ni le moment ni le lieu, tandis que Jacques travaillait à mourir, et dans la maison de Jenny. Elle essuya ses deux larmes et dit :

— Pauvre Jenny! Comment supporte-t-elle son malheur?

— D'une façon qu'après avoir aidé le médecin sans maladresse, tant qu'il y eut à se démener, maintenant elle est à genoux et prie. Mais elle n'a pas encore fait le tour de son malheur : je crois qu'elle en mourra.

— Non, répondit Juliette.

Elle le dit avec tant de certitude que Mathieu ne se tint pas de protester :

— Elle aimait Jacques passionnément !

— Oui. Mais ce ne sont pas les grandes douleurs qui vous tuent : ce sont les douleurs absurdes.

Mathieu allait méditer cet aphorisme et commençait de l'appliquer à la mort de Jacques ; Juliette reprit :

— Puis-je la voir ?

— Oh ! non, répondit Mathieu assez vivement. Elle ne va point quitter la chambre de Jacques, où le médecin ne veut personne. Laissons-la. Ensuite, elle aura besoin de nous. Présentement, il faut qu'elle souffre : laissons-la souffrir.

Juliette ne protesta point, se tut; et, comme elle ne demandait pas le récit de la terrible soirée, ce fut Mathieu qui se mit à conter que Jacques avait, toute la journée, eu le sang à la tête et que, sur les neuf heures et demie...

— Mais où étiez-vous ?

Cette question lui avait échappé. Il n'eût peut-être point osé la faire, s'il l'avait préparée : elle lui sortit des lèvres, sans qu'il le voulût.

— Oh ! répondit Juliette, c'est ma faute. Et la pensée que, par ma faute, Alain n'était pas là me désole. Il est là-haut ?

C'est toute la réponse que reçut Mathieu. Il ne pouvait en réclamer davantage. Et sa question, qu'il avait crue indiscrète, ne le fut pas. Il répondit qu'Alain était au bourg : et pût-il, cette fois, arriver à temps ! car il apporterait des remèdes.

— Il y a donc de l'espoir encore ? dit Juliette.

Et Mathieu, qui auprès de Juliette éprouvait une incertitude pénible, céda au désir de savoir et, contre son habitude bonne et indulgente, il essaya de la secouer assez brutalement afin de lui déranger les

dehors si bien ordonnés où elle devait cacher le principal.

— Au fait, répliqua-t-il, souhaitons-nous qu'il en revienne?

— Mais qu'est-ce que vous dites? s'écria Juliette, avec tant de claire sincérité qu'il n'eut pas le courage d'aller plus avant; même il rebroussa chemin :

— S'il doit en revenir perclus, paralysé, abêti?...

— C'est encore vivre! dit Juliette. Et vous mettez au pis sa guérison.

Mathieu continua :

— Un tel garçon, de tant de fougue, resté si jeune et qui, au lieu de vieillir, s'épanouissait en génie, en joie...

— C'était un être magnifique! dit Juliette.

Et Mathieu était à ne plus savoir si Jacques ne lui avait pas menti. Sa curiosité ne découvrait pas en Juliette une trace de quelque embarras ou l'indice d'un sentiment qui ne fût la seule amitié.

Mais Juliette, comme si l'on avait épuisé le thème de Jacques, de sa vie ardente et qui allait s'éteindre, et accompli les rites de la condoléance la meilleure, parut se souvenir de soi. Elle dit :

— A propos, vous aviez à me parler ?

— Oh ! fit Mathieu, ce n'est plus rien.

— Qu'était-ce donc?

Mathieu la regarda fixement : et ce fut lui qui baissa les yeux.

— Laissons cela... Je ne sais plus... Depuis que j'ai porté ce billet chez vous, les événements ont marché... plus vite que moi : je suis en retard... Il me serait impossible de rattraper le temps que j'ai perdu...

— C'était urgent? dit Juliette.

— Ce ne l'est plus.

— C'était grave?

— Ce ne l'est plus .

Elle sourit; et elle dit :

— Vous êtes drôle!

Mais elle n'était point femme à souffrir cette espèce d'hésitation qui lui mettait dans l'esprit comme une ombre et qui, autour d'elle, rendait la vie moins nette et les images moins précises; elle insista :

— N'est-il plus à propos maintenant de dire ce que vous étiez si pressé de me dire?

Il répondit :

— C'est bien cela.

Elle reprit :

— Vous avez apporté ce billet chez moi sur les six heures et demie. Depuis ce temps, les événements me sont connus. Avant cela, les Durny sont partis : mais à trois heures! Et le départ des Durny n'était pas une grave nouvelle, ni urgente, ni confidentielle. Il faut que les événements qui vous détournent de me dire ce qui, vers six heures, était grave, urgent et confidentiel soient relatifs à cette maladie de Jacques : c'est l'évidence. Il s'agissait de lui, n'est-ce pas?

— Eh! bien, oui! répondit Mathieu, qui n'était pas le plus fort.

— Je vous écoute! répliqua Juliette.

Mathieu songea : « Elle me défie! Tout comme j'ai défié ce malheureux garçon! Eh! bien, comme il a fait, je cane!... » Et il dit :

— J'avais cru m'apercevoir que Jacques s'éprenait de vous?...

— Allez toujours !

— Et que vous n'en étiez peut-être pas avertie?...

— Pas avertie?... L'avez-vous cru ?...

— Dame ! Vous restiez là...

— Fallait-il me sauver ?

— Je n'en sais rien.

C'était un reproche que Mathieu faisait mentalement à Juliette, depuis que Jacques l'avait informé de son aventure : elle n'aurait pas dû, après cela, demeurer dans l'intimité du ménage et tout à côté. Il crut l'entendre lui répondre : « J'ai ma maison tout à côté : faut-il passer à Paris les mois de grande chaleur ? Et ne plus voir Jenny : alors, tout lui raconter ? Vous n'y pensez pas, mon ami ! » Et Mathieu estima que Juliette n'avait pas tort ; il estima que Juliette avait, en quelque sorte, raison d'une façon naïve et sûre. Il y rêvait, quand elle lui demanda :

— C'est tout ce que vous aviez à me dire ?

Il fut résolument lâche et répondit :

— C'est tout !

Il admirait le sens très fin que Juliette avait eu de vouloir un peu de vérité, autant qu'il en faut pour que se dessine, au lieu de rester vague et inquiétant par le mystère, l'horizon de la rêverie ; le sens très fin qu'elle avait eu de refuser l'affreux cynisme de la vérité, le paradoxe inhumain de la vérité nue comme une sauvagesse ou une folle ; quand le curé entra et dit :

— Il est mort.

Alain, qui arriva sur ces entrefaites, apprit la mort de Jacques. Il regarda Juliette, vit qu'elle était émue et monta rejoindre sa mère.

Mathieu fit asseoir le curé. Celui-ci n'avait point

envie de s'en aller. Comme il était deux heures après minuit, l'heure habituelle de s'endormir étant passée, le temps ne comptait plus; et le désarroi se mêlait au chagrin. Mathieu gémit :

— Pauvre garçon !

Et il pleura son camarade, avec une extrême et toute neuve simplicité de regret, maintenant qu'il n'avait plus rien à redouter de lui.

Le curé dit :

— Il n'a pas repris connaissance.

— C'est un grand bonheur ! dit Mathieu.

— Non, monsieur ! répliqua le curé. Je me garderais de le dire à Mme Fontaille; mais je puis bien le dire à vous. Ce n'est pas un bonheur, pour un chrétien, de mourir avant d'avoir dit, en ce monde où il est encore, la vérité qu'il faudra dire à Dieu lui-même dans l'autre monde, comme fait présentement votre pauvre ami. Ne le croyez-vous pas ?

Mathieu, qui regardait ses mains, répondit :

— Je le crois... S'il faut l'avouer, je n'en ai pas une certitude absolue et constante, comme le prouvent les mots un peu inconsidérés que vous avez si justement relevés et qui, du reste, n'étaient pas pour contredire à votre idée, qui est le plus souvent la mienne. Excusez-moi : mais je songeais à autre chose.

— Excusez-moi, monsieur, à votre tour.

Leur aménité à tous les deux adoucissait le pathétique de leurs propos. Juliette les écoutait avec un étonnement charmé. Le curé reprit :

— La vérité est la plus forte !

— Je crois bien, monsieur le curé, que la vérité est la plus forte en l'autre monde ; mais je suis sûr

qu'elle n'est pas la plus forte en ce monde-ci. Plus exactement, je redouterais qu'elle le fût : il me semble que ce serait un désastre.

— Ce monde-ci est le vestibule de l'autre ; et, comme il doit nous y acheminer, il ne faut pas qu'il soit à l'inverse de l'autre.

— N'en doutons pas, monsieur le curé ! Seulement, c'est mon idée, que ce monde-ci est ainsi fait qu'il ne comporte pas beaucoup de vérité. Regardez-le : et, vous qui êtes confesseur, vous le connaissez mieux que personne. Ne pensez-vous pas que la vérité la plus forte le démolirait? Car il n'est pas déjà très solide et ne tient que par un effet de l'habitude, à condition de ne pas bouger. Une révolution ne vaut rien, dans les vieux mondes : et ce monde est vieux ; et je n'imagine pas de révolution plus dangereuse que celle qu'y produirait l'irruption soudaine de la vérité.

— Cependant, monsieur, je ne crois pas à la vertu efficace du mensonge.

— Oh ! monsieur le curé, je n'en demande pas tant ! Le mensonge est le remède des grands jours et ne serait d'un bon usage que si la vérité devenait par trop effrontée. Dans la pratique journalière de la vie, je ne veux pas du mensonge : et le silence me suffit. La crainte que j'ai de la vérité ne me conduit pas à l'extrémité contraire.

— Je vous entends, monsieur. Mais il y a de certains silences qui valent des mensonges.

— Comme il y a de certaines vérités qui valent des meurtres. Mais il me semble que l'Église n'est point opposée à l'opinion que je vous ai soumise. Vous avez eu autrefois la confession publique. Ce procédé con-

venait à une société encore un peu élémentaire et convenait surtout aux petites communautés de chrétiens persécutés et qu'animait un zèle tout récent. Bientôt, l'Église a corrigé cette pratique et limité, si j'ose dire, au confessionnal les dégâts de la vérité. Je dis mal : bornée au prêtre qui est le gardien du secret, bornée à Dieu qui s'en tait provisoirement, la vérité est pour ce monde-ci comme si elle n'était pas. Voilà, monsieur le curé, la grande sagesse de l'Église : elle a empêché la vérité de nuire.

— Elle l'a rendue bienfaisante. Et je reviens à votre ami : comptons sur la miséricorde divine. Un moment, j'ai cru qu'il reprenait connaissance : je n'étais là que pour guetter cette minute favorable. Son visage se détendit un peu. Il murmura confusément, appelant Mme Fontaille, qui était cependant auprès de lui : mais il avait les yeux fermés. Il n'avait presque plus de voix ; c'est tout juste si l'on put distinguer à deux reprises le nom de « Juliette!... Juliette!... » bredouillé difficilement. Je croyais que Mme Fontaille s'appelait Jenny?

— Elle s'appelle Jenny, en effet, répondit Mathieu.

— Vous voyez! reprit le curé. Même à cet instant d'éclaircie, la tête n'y était plus : il avait oublié le nom de sa femme. La pauvre Mme Fontaille lui a pris la main. Mais la main n'était plus sensible. Je verrai toujours cette main qui ne bouge absolument pas sous les doigts tremblants d'une épouse. Les doigts de Mme Fontaille avaient le frisson.

— Après cela, demanda Mathieu, il n'a plus rien dit?

— Non. Il est retombé dans son accablement. Quelques minutes plus tard, une crise l'a emporté.

Mathieu n'osait regarder Juliette. Puis, il la regarda : elle était extrêmement pâle. En la regardant, il la sauva. Seule, peut-être eût-elle défailli. Ce fut la nécessité de se contraindre qui lui donna l'énergie indispensable. Mais elle se leva, ouvrit la porte sur la terrasse et respira un peu d'air dont la fraîcheur parut la guérir. Elle revint à sa place et, en passant, dit à Mathieu :

— Faut-il que je m'en aille?

Mathieu ne répondit pas tout de suite. Il songea que le départ de Juliette équivalait à des aveux terribles et qu'il fallait éviter. Il consulta le regard de Juliette : il estima qu'elle aurait le courage et la force de rester. Il eut pitié d'elle et sut qu'il lui imposait un dur devoir en lui répondant :

— Non, restez!

Bientôt, Alain descendit ; et il dit à Mathieu :

— Maman vous demande.

Avant de monter à la chambre de Jacques, Mathieu pria le curé de l'attendre et de ne partir avant un peu de temps :

— Nous avons encore besoin de vous, monsieur le curé.

C'est pour Juliette qu'il souhaita cette présence d'un tiers entre elle et Alain. Le curé parlerait ; et, même s'il parlait peu, ayant dit tout le principal, du moins serait-il là pour empêcher deux âmes différemment troublées, et qui devaient s'accorder ou pâtir de leur désaccord, de se blesser l'une l'autre.

Jenny était assise et regardait Jacques. Elle dit à Mathieu :

— Vous voyez! J'ai tout perdu : il faut me faire à cette idée.

Mathieu gémissait :

— Pauvre amie!... Pauvre amie!...

C'est tout ce qu'il disait, par un scrupule d'amitié qui ne veut pas être désespérante et qui renonce à être consolante. Jenny reprit :

— J'ai voulu que vous fussiez là une minute pour le revoir tel qu'il est maintenant. Tout à l'heure, on va l'apprêter, l'arranger comme un mort : puisqu'il est un mort! En ce moment, il me semble qu'il n'est encore que malade. Mais on lui mettra la tête droite, les mains jointes : il sera pareil à tous les morts, sur des draps blancs et bien tirés. Regardons-le une minute. Et puis, je vais descendre avec vous, le temps qu'on l'habille en mort.

Mathieu regardait la pauvre figure, qu'il n'avait pas revue depuis qu'elle était si congestionnée, et qui devenait blanche. La contraction des muscles cessant, les traits se dessinaient un peu comme autrefois ; mais on eût dit que ce travail ne se fît pas sans faute : et le visage de Jacques était analogue à un portrait manqué.

Devant ce cadavre qui n'avait pas encore trouvé son repos, Mathieu s'apitoyait comme il n'avait pas fait sans retard à l'annonce du décès. Toute sa finesse ne le dispensait pas de ressembler au prochain : conséquemment, d'avoir assez peu d'imagination pour ne comprendre la mort qu'en face d'elle. Il s'étonna d'être si lent ; et il se repentit du bavardage qu'il avait eu avec le curé comme si de rien n'était : ce bavardage lui parut de la même sorte que les repas funèbres dans lesquels la parenté oublie sa tristesse. Et il épiloguait encore : il se reprocha de ne pas savoir se mettre en présence de la mort ; il parta-

geait avec le genre humain cette infirmité protectrice et qui pourtant lui déplut.

Jenny se leva et lui dit :

— Maintenant, descendons.

Elle fit un signe de croix. Dans l'escalier, Mathieu la soutint. Elle avait toute son énergie employée à lui conforter l'âme, et non le corps. Puis sa nouvelle habitude s'était installée auprès de Jacques mourant et mort, dans cette chambre et dans cette atmosphère enfermée. Le changement de lieu et d'air l'étourdit. A chacune des marches, elle eut à reprendre son équilibre. Mathieu craignit qu'elle ne pût aller jusqu'en bas. Elle le rassura :

— Ce ne sont que les jambes. J'ai du courage.

Quand ils furent au bas de l'escalier, à quelques pas de la porte du salon, Mathieu hésita une seconde. Puis il fallut se décider ; et il dit :

— Juliette est là.

Il le dit de la façon la plus naturelle et comme évasive. Mais ce nom, même prononcé à peine, fit trop de bruit, non le bruit des syllabes : le bruit du scandale, en quelque sorte. Mathieu, pour l'effacer, procéda comme on rature un mot sur une page ; et promptement il ajouta :

— Le curé est là aussi.

Mais, sous la surcharge, le mot qu'on voulait supprimer transparaît.

Et Jenny s'arrêta. Elle ne dit rien. Mathieu crut un instant qu'elle s'en retournerait à la chambre de Jacques. Évidemment, ce nom, qui était le dernier qui fût sorti des lèvres mourantes de Jacques et qui lui avait infligé le cruel témoignage d'une infidélité suprême, ce nom qui revenait encore la persécuta.

Et l'idée de revoir Juliette lui parut intolérable.

« Cependant, songeait Mathieu, elle ne sait quasi rien... Dans le peu qu'elle sait, Juliette n'est pas fautive... »

Il y avait, dans le vestibule, des fauteuils d'osier, qu'on portait l'après-midi sur la terrasse, et une banquette qui servait de coffre à bois.

Jenny, tout bas, dit à Mathieu :

— Asseyons-nous un peu de temps.

Et Mathieu la conduisait à l'un des fauteuils ; mais elle craignit le bruit que fait l'osier qui grince : elle choisit la banquette pour s'y asseoir et Mathieu s'aperçut qu'elle gardait, jusque dans le désarroi, le sens de sa volonté nette. Provisoirement, ce qu'elle voulait, ce n'était que d'attendre un peu.

Il fallait bien qu'elle revît Juliette. Mathieu n'en doutait pas ; elle non plus, n'en doutait pas. Si elle refusait de revoir Juliette, c'était consacrer terriblement le souvenir de l'aveu qu'avaient par malheur murmuré les absurdes lèvres du moribond ; c'était rendre, sinon tout à fait impossible, au moins très malaisé l'oubli : et l'oubli seul permettrait de réparer le dommage causé par le dernier jour au bilan des années heureuses. Voilà ce que Mathieu se disait. Jenny songeait principalement à son fils et voyait bien que, si elle refusait de revoir Juliette, elle brouillait l'avenir où s'élançait le bonheur d'Alain. Pourtant, elle éprouvait une extrême difficulté à vaincre une répulsion très vive. Et elle restait là, ne parvenant pas à prendre son parti.

Mathieu lui demanda bien doucement :

— Venez-vous?

C'est tout ce qu'il osait, pour la persuader de

venir : il désirait qu'elle n'ajournât point sa résolution qui, dans sa douleur présente, ajouterait assez peu ; tandis que, le lendemain, pareille démarche aurait déjà plus de cérémonie et probablement troublerait le travail du souvenir en train de s'arranger.

Mais elle répondit :

— Demain, voulez-vous?

Elle demandait la permission timidement ; et elle dit encore :

— En ce moment, je ne voudrais voir personne.

Elle aussi effaçait le nom de Juliette et le perdait, pour ainsi dire, dans le nombre des gens qu'elle préférait ne pas voir. Mais elle n'était exposée à voir que le curé, qu'elle avait déjà vu, Alain, qu'elle ne demandait pas à ne pas voir, et Juliette : malgré toute parole, ingénieuse ou non, ce n'était que Juliette qu'elle ne voulait pas voir. Elle le savait bien, savait en outre que Mathieu n'en doutait pas. Seulement, ce qu'on ne dit pas est un peu comme s'il n'était pas, au jugement des âmes inquiètes.

— Reconduisez-moi, dit-elle à Mathieu.

Il ne fallait pas entrer dans la chambre de Jacques en ce moment. Mathieu n'osa pas le lui rappeler ; elle le comprit :

— Hélas! fit-elle, conduisez-moi dans ma chambre.

Mathieu, en se levant, poussa maladroitement l'un des fauteuils qui, sur le sol de mosaïque, grinça. Et, à ce bruit, Alain sortit.

— Tu es là? dit-il à Jenny. Je ne savais pas que tu étais là. Mais viens avec nous.

D'un bras, il lui entourait la taille et, d'une main, la tenait sous le coude. Elle le regarda, les yeux pleins de larmes. Et Alain lui dit encore :

— Juliette est là.

Cette fois, ces mots obstinés, toujours les mêmes, n'étaient pas pour l'avertir, mais pour l'engager. Elle eut à peine un sourire aux lèvres, un pauvre essai de sourire à l'adresse de son enfant qui ne savait pas qu'il la fît souffrir. Elle n'hésita plus et souffrit à peine.

Quand elle entra dans le salon, Juliette vint à sa rencontre. Et les deux femmes s'embrassèrent. Mathieu, qui les observait, ne vit rien qui révélât que leur amitié eût passé par d'étranges péripéties, que leur baiser fût le chef-d'œuvre du silence. Et, s'il eût observé même leurs âmes, il n'y aurait point aperçu de feintise.

Juliette prit le bras de Jenny du côté où Alain n'était pas; elle remplaçait Mathieu : et cela se fit d'une façon parfaitement naturelle. Juliette et Alain conduisirent Jenny jusqu'à une bergère où elle se tenait d'habitude. Jenny, quand elle fut assise, avait dans une de ses mains la main de Juliette et, dans l'autre, celle d'Alain. Ses larmes redoublèrent un peu; et elle dit à tous les deux :

— Vous serez ma consolation.

Le curé sentit que l'on n'avait plus besoin de lui, s'excusa sur la nécessité où il était de prendre un peu de repos avant sa messe matinale, promit de revenir, de ne point abandonner la douleur et s'en alla. Mathieu le conduisit jusqu'au jardin.

Lorsque Mathieu rentra, Jenny avait à sa gauche Alain, Juliette à sa droite et presque en face d'elle. Et elle regardait doucement Juliette, comme si elle s'accoutumait à la voir et attendait que se refît leur familiarité. Ni Juliette ni Alain n'osaient lui parler et

lui dire merci. Elle dit, d'une voix tremblante et néanmoins impérieuse :

— Il avait un grand génie et la bonté de son génie.

Elle se tut et bientôt reprit, parlant à son fils :

— Il rêvait de faire de toi un grand peintre; il me l'avait promis : c'est ton maître et c'est ton meilleur ami, que tu as perdu.

Mathieu n'entendit pas cela sans être un peu effaré. Il songeait :

« Non, Jacques n'était pas le meilleur ami d'Alain. Pauvre Jenny! elle va trop loin dans son erreur : et le petit va s'en apercevoir! »

Les larmes d'Alain furent, à la surprise de Mathieu, un parfait consentement, que Jenny trouva tout naturel d'avoir obtenu.

Et elle dit à Juliette :

— Tu as été l'une de ses dernières joies. Il admirait et il aimait ta beauté.

Mathieu eut peur et se demanda s'il n'allait pas intervenir. Il songeait :

« Cela, oui! Mais autant vaudrait ne point en parler... C'est vrai : ce ne l'est que trop! Mais, du moment que Jenny en parle, et comme elle le dit, ce n'est plus vrai. »

Juliette répondit, avec un sourire modeste et une sincère tristesse :

— Il était trop bon pour moi.

Mathieu trembla, comme s'il voyait des mains charmantes jouer avec le feu, jongler avec des poignards empoisonnés ou taquiner la mort. Il lui semblait qu'un accident ne pouvait pas manquer d'arriver. Mais non; les larmes de Jenny, le sourire de Juliette et l'assentiment d'Alain composaient un

ensemble d'une harmonie artificielle, et non point un mensonge : une fiction, pour ainsi dire, moins fragile que la réalité.

Ensuite, Jenny recommença de parler de Jacques, de son génie et principalement de ses vertus. Elle dit :

— Sa mort est le premier chagrin qu'il me fait.

Et c'est une formule bien connue, d'un usage fréquent. Il y a, dans l'expression de la douleur, une liturgie constante, et qui est d'un grand secours. Elle vous dispense de l'effort inventif, dans le moment où il vous serait difficile de trouver les mots convenables. Puis, comme la liturgie religieuse, elle a un caractère de généralité qui vous épargne l'indiscrète recherche des particularités ; elle a une sorte de pudeur auguste : elle écarte le mort des contingences médiocres et le range une bonne fois dans l'immense et noble famille des morts. Le plus souvent, cette formule ne s'applique pas justement à ce défunt qu'elle célèbre : car il est rare que deux êtres aient vécu des années côte à côte, aient subi l'épreuve de la vie quotidienne et conjugale sans commettre la faute ou l'humble maladresse de se peiner mutuellement. Pour ce qui était de Jacques, Jenny ne pouvait dire avec justesse que sa mort fût le premier chagrin qu'il lui eût fait, à moins d'oublier l'abominable journée. Elle l'oubliait ; ou elle avait la bienveillante charité d'imaginer que toute la journée, depuis la querelle matinale et jusqu'au soir si orageux de luxure jalouse et d'infidélité, fût tout entière la journée de la mort, et que ses divers épisodes ne fussent que le drame de la mort, où Jacques était le patient, non la cause. Elle faisait à Jacques ce cadeau d'ingénieuse mansué-

tude. Et Mathieu l'approuvait avec attendrissement.

Elle vantait la douceur de Jacques : et ce n'était point là qu'il avait été remarquable, au cours de sa vie ardente et violente. Il passait de l'enthousiasme à des colères qui, d'ailleurs, ne trahissaient pas une méchante nature; mais il avait de la promptitude à ne supporter aucun déplaisir sans crier.

Elle vantait l'abnégation de Jacques et une aisance qu'il aurait eue à ne pas songer à lui-même. Ce n'était pas son caractère, où l'égoïsme se voyait en plein, non seulement l'égoïsme qui est la spontanéité humaine prise au dépourvu, mais un instinct de suprématie que son talent rendait acceptable dans la peinture, non dans le reste où son autorité semblait despotique.

Elle vantait en lui des qualités qu'il n'avait pas eues ni recherchées, qu'il aurait dédaignées comme indignes de lui et de son privilège : qualités moins notables que celles qui le signalaient; qualités qui, rares cependant, n'ont pas un air de rareté. Elle lui affadissait son personnage et le réduisait à une espèce de banalité apparente. On ne voyait plus ce garçon fougueux, mauvais et beau, qui épanouissait dans la vie heureuse une exubérance peu délicate et qui avait de la fureur même à bien faire. Certains portraits, qu'on a trop obligeamment retouchés, vous détériorent ainsi une figure, lui ôtent ses singularités, son type et ne vous offrent que l'image d'un galant homme endimanché.

Mathieu songeait qu'à cette peinture, si l'on avait négligé de l'avertir, jamais il n'aurait reconnu Jacques : ce n'était plus personne. Il se disait aussi qu'un Jacques de ce genre, un si honnête et anodin

bourgeois, Jenny ne l'eût pas aimé, Jenny ne l'eût pas préféré à lui Mathieu, qui, en fait de douceur indulgente, valait beaucoup mieux. En méditant de cette façon, Mathieu ne manquait point à la modestie : car il ne s'attribuait aucun génie, aucun des attraits qui avaient distingué Jacques. Il se trouvait, quant à lui, un homme assez ordinaire ; et, s'il éprouvait plus vivement le regret de n'avoir pas été choisi, c'est que Jenny louait, en celui qu'elle avait choisi, les plus simples vertus. Il écarta cette pensée assez vite et, le plus vite qu'il lui fut possible, revint à ne plus faire un si grand cas de l'anecdote de sa vie.

On faisait, là-haut, la toilette du mort ; on l'arrangeait et, comme avait dit Jenny, on le rendait pareil à tous les morts. Pendant ce temps, Jenny faisait la toilette du souvenir. Elle en retirait ce qui ne serait ni agréable ni commode à conserver. Elle apprêtait le souvenir de Jacques à durer sans accident.

Mathieu songeait que ces pratiques sont judicieuses et gouvernées par un très juste sentiment de décence et de chasteté mentale. Somme toute, il s'agit de mettre un voile sur la vérité ou de lui prêter un costume. C'est le travail de la civilité. Le véritable Jacques serait enseveli et retournerait à la terre : son corps allait à l'anéantissement. Son âme était affaire à Dieu. Son souvenir était affaire à ceux qui en auraient la garde pour le temps plus ou moins long de la survie.

La vérité en souffre. Mais, quoi! laissera-t-on cette effrontée courir en ce monde et y promener le scandale de sa nudité? Mathieu se dit que les femmes, avec leur goût subtil et avec leur aptitude exquise à ne pas être les esclaves de la réalité, améliorent le

monde, le corrigent, sont la grâce et la décence du monde.

Et lui-même Mathieu, avait-il vécu dans le cynisme de la vérité? Son amour de Jenny, le grand, le seul événement de son existence, ne l'avait-il pas joliment déguisé, afin de le rendre tolérable à Jenny et à lui surtout? Lors de sa passion la plus vive, il en avait su cacher ce qui pourtant y était bien, le désir et tout le tracas de la concupiscence. A peine se le rappelait-il; et il parvenait au seuil de la tranquille vieillesse avec un sentiment qui était son ouvrage. C'est la civilité qui sauve l'humanité de l'infamie authentique et naturelle.

Un domestique entr'ouvrit la porte du salon : Jenny pouvait monter à la chambre où Jacques était un mort pareil à tous les morts.

Elle se leva. Elle avait plus de force. Alain et Mathieu voulurent l'accompagner. Mais elle refusa toute compagnie et supplia Juliette, Mathieu et Alain d'aller dormir.

— Mais vous, répondit Mathieu, ménagez-vous.

Elle répondit qu'on voyait bien qu'elle était parfaitement raisonnable, et qu'il fallait qu'elle agît à sa guise. Mathieu pourtant résolut de l'accompagner jusqu'à la chambre mortuaire et annonça qu'il se retirerait ensuite dans sa chambre, où il prendrait quelque repos.

## VI

Juliette et Alain sortirent du salon en même temps que Mathieu et Jenny. Et Juliette allait rentrer chez elle.

C'était le petit jour, avant le lever du soleil, quand il y a une clarté grise et que des lueurs vagues semblent se chercher les unes les autres pour se réunir en lumière.

Alain dit à Juliette :

— Je vais vous accompagner jusque chez vous.

Juliette répondit qu'il faisait jour, et qu'enfin ce n'était pas la peine.

Mais ils sortirent tous les deux. Il y avait dehors cette fraîcheur matinale qui est délicieuse. On dirait que la lourde chaleur de la veille, chargée de labeur et de fatigue, est abolie et que la nouvelle journée commence en état de pureté absolue. Il y avait au ciel un petit nombre d'étoiles près de s'éteindre comme, à pareille heure, s'éteignent aussi les lampes qui ont prolongé toute la nuit la veillée du soir. Un éveil d'oiseaux, le remuement des feuilles sous la brise et l'éparpillement des ombres, toutes choses

préparaient, comme au premier matin du monde, l'épiphanie d'une journée analogue à la première journée du monde.

Il serait charmant de croire que l'on participe à cette nouveauté, que le passé est aboli et que l'on prélude à quelque félicité innocente. Mais il vous traîne, dans l'âme, la buée des précédents jours.

Alain et Juliette avaient, pour les encourager à la même illusion qui donne aux matins de l'été une pureté si parfaite, la jeunesse et l'amour. Mais un émoi singulier les retardait, rendait leur marche lente. Alain ne prit pas le bras de Juliette. Et qui les aurait vus, la veille au soir, après leur amoureuse promenade, rentrer tous les deux enlacés, puis ce matin cheminer côte à côte presque intimidés d'être ensemble, eût soupçonné qu'un désaccord était survenu entre eux. Mais non, leur entente continuait.

Ce qui, sans les séparer, leur imposait une allure un peu différente, c'était le voisinage de la mort. On dit qu'elle excite l'amour ; et c'est possible en certains cas monstrueux tels qu'en produisent les révolutions et les guerres : mais elle rend la tendresse pensive et plus rêveuse que bien exubérante.

Puis, Alain et Juliette, qui la veille au soir étaient livrés à l'imprudence amoureuse, Jenny venait de leur annoncer leurs fiançailles. Ce grand bonheur les enchantait et cependant les mettait en cérémonie. Comme le souffle du matin dispersait les nuées nocturnes, un sentiment presque virginal passait dans l'âme de Juliette. Si le même sentiment n'était pas tout à fait celui qu'Alain avait reçu directement, il le voyait en Juliette qu'il avait à cœur de suivre et d'imiter avec toute sa complaisance.

Ils firent ainsi, en silence, un peu de chemin.

Mais Alain se rapprocha de Juliette et lui dit :

— Nous sommes fiancés, Juliette!

Elle ne lui répondit que d'un regard et d'un sourire : et ce que dirent le regard et le sourire, les mots ne l'auraient pu rendre; un baiser l'eût dit à l'excès.

Juliette prit la main du tremblant jeune homme; et tous les deux, les bras ballants, cheminèrent, sages et doux. Leurs doigts n'osaient pas bouger; et, quand leurs doigts étaient sur le point de se déprendre par hasard, ils se reprenaient d'une franche étreinte, sans autre caresse que celle qu'ils n'avaient pas à éviter.

Puis Alain dit à Juliette :

— Pourquoi me disiez-vous que vous ne deviez pas être ma femme?

— Te l'ai-je dit? murmura-t-elle.

Et elle ne parut pas sûre de l'avoir dit.

— Oui. Vous me l'avez dit, l'autre soir. L'avez-vous oublié?

Avec un tremblement de tendresse, elle répondit :

— Si je l'ai oublié, ne t'en souviens pas!

FIN

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

BOURCIER (Emmanuel). **Jeanne**, roman (3e mille)....... 5 »
BOUTET (Frédéric). **Lucie, Jean et Jo**, roman (4e mille). 5 »
CHÉRAU (Gaston). **Champi-Tortu**, roman, 2 volumes (13e mille)............................ L'un. 5 75
— **Le Monstre** (5e mille)................................ 5 »
COLETTE (Colette Willy). **L'Entrave**, roman (25e mille). 5 »
CORDAY (Michel). **Les Révélées**, roman (21e mille).... 5 75
— **Les Embrasés**, roman contemporain (13e mille).... 5 75
— **Les Mains propres, essai d'éducation sans dogme** (5e mille)........................................ 5 »
COURTELINE (Georges). **Théâtre** (2 volumes)..... L'un. 5 »
CROISSET (Francis de). **Théâtre** (2 volumes).... — 5 »
CYRIL-BERGER. **Pendant qu'il se bat**, roman. Préface de M. Henri Barbusse (3e mille)........................ 5 »
DARIN (Maurice). **La Bête et l'Ange**, roman (3e mille). 5 75
— **L'Affaire Salvator**, roman (3e mille)............... 5 »
DAUDET (Léon), *de l'Académie Goncourt*. **Dans la lumière**, roman (15e mille)................................ 5 »
— **Le Cœur et l'Absence**, roman (25e mille)......... 5 »
DAUTRIN (Elie). **L'Absent**, roman (10e mille).......... 5 »
DONNAY (Maurice), *de l'Académie française*. **Dialogues d'hier** (4e mille)........................................ 6 75
DUVERNOIS (Henri). **Edgar**, roman (5e mille)........... 5 »
ESPARBÈS (Georges d'). **Ceux de l'an 14!** (6e mille)..... 5 »
FABRE (Emile). **Théâtre**. Tome Ier (3e mille).......... 6 75
FABRI (Georges). **La vilaine Bête**....................... 5 »
FARRÈRE (Claude). **La dernière Déesse**, roman (30e m.). 6 75
— **La Maison des Hommes vivants**, roman (26e mille). 5 »
— **Fumée d'opium**. Nouvelle édition, illustrée par Louis Morin............................................ 5 »
— **Quatorze histoires de soldats** (27e mille).......... 5 »
— **L'Homme qui assassina**, roman. Nouvelle édition illustrée par Ch. Atamian.......................... 5 »
FIERRE (Jacques). **Les Galères dans la Rade** (Corfou)... 5 »
FISCHER (Max et Alex). **Pour les amants, pour les époux, pour tout le monde**. Illustrations de L. Métivet (11e mille)........................................ 6 75
— **L'Amant de la Petite Dubois**, roman (23e mille)... 5 »
FLAMMARION (Camille). **La Mort et son Mystère**. — I. **Avant la Mort** (10e mille)........................ 6 50
FOLEY (Charles). **Fleur d'Ombre**, roman (9e mille)..... 5 »
— **Sylvette et son blessé**, roman (14e mille). *Couronné par l'Académie française*................ 5 »
FONCK (René). **Mes Combats**. Préface du Maréchal Foch (10e mille)........................................ 5 75

Montfort (Eugène). **Un Cœur vierge**, roman (6e mille). 6 75
— **Les Cœurs malades**, roman (5e mille)............. 5 75
Nion (François de). **Jacqueline et Colette**, roman (4e mille)...................................... 5 »
— **Son sang pour l'Alsace...**, roman (3e mille)....... 5 »
Orliac (Jehanne d'). **Madeleine de Glapion, demoiselle de Saint-Cyr**, roman (3e mille).................. 5 »
Prévost (Marcel), *de l'Académie française* **D'un poste de commandement** (12e mille)........................ 5 »
Reboux (Paul). **Romulus Coucou**, roman nègre (8e mille). 6 75
— **Josette**, roman (7e mille)........................ 5 »
— **Blancs et Noirs** (Illustré) (5e mille)............... 5 »
Réval (G.). **L'Infante à la rose**, roman (5e mille)...... 6 75
Richepin (Jean), *de l'Académie française*. **L'Ame américaine** (4e mille)...................................... 6 75
— **Théâtre en vers**, tome Ier (3e mille)............... 5 »
— **Poèmes durant la guerre** (4e mille)................ 5 »
— **Proses de guerre** (4e mille)....................... 5 »
Robert (Louis de). **Le Roman d'une Comédienne** (4e mille)...................................... 5 »
Rosny Aîné (J.-H.), *de l'Académie Goncourt*. **L'Appel du Bonheur**, roman (6e mille)...................... 5 »
— **Confidences sur l'Amitié des tranchées** (5e mille).. 5 »
— **Et l'Amour ensuite**, roman (10e mille)............ 5 »
Sarrail (Général). **Mon commandement en Orient (1916-1918)** (10e mille)............................ 7 75
Savignon (André). **Une Femme dans chaque port** (scènes anglaises) (3e mille).................... 5 »
Sée (Edmond). **Confidences** (3e mille)................ 5 »
Timmory (Gabriel). **Monsieur Péducule**................ 6 75
— **La Colonelle Von Schnick**, roman (3e mille)....... 5 »
Vaillant-Couturier. **Une Permission de Détente**, roman (3e mille)...................................... 5 »
Valdagne (Pierre). **Ce que craignait Victor Fournette**, roman (3e mille)................................ 5 »
Vandérem (Fernand). **Le Miroir des lettres** (3e mille).. 5 »
Veber (Pierre). **Mademoiselle Fanny** (3e mille)........ 5 »
Vignes-Rouges (Jean des). **Sous le Brassard d'Etat-Major**, roman (3e mille)............................ 5 »
— **André Rieu, officier de France**, roman (7e mille)... 5 »
Viviani (René). **La Mission française en Amérique**.... 5 »
Zamacoïs (Miguel). **Les Rêves d'Angélique** (4e mille)... 5 »

---

*Pour la Bibliothèque de PHILOSOPHIE SCIENTIFIQUE, demander le Catalogue spécial.*


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 28 04 13 001 5